

3/1991

*Cahiers
d'études
hongroises*

*Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises
Université de PARIS III*

*Institut Hongrois
de Paris*

CAHIERS D'ETUDES HONGROISES

1981-1982

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et l'Institut Hongrois de Paris*

DIRECTION: Pál Pataki / Jean Perrot

CONSEIL SCIENTIFIQUE: József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau, Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

REDACTION: *Rédacteur en chef*, Miklós Magyar. *Comité de rédaction*: Bertrand Boiron, Károly Ginter, Paul Gradvohl, Judit Karafiáth, Monique Raynaud, Tamás Szende, Henri Toulouze.

Adresse de la rédaction: Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, 1 rue Censier, 75005 Paris. Tél. 45 87 41 83

* Ce numéro 3 faisant état du changement de direction intervenu à l'Institut Hongrois, le directeur du CIEH tient à remercier le premier co-directeur de ces *Cahiers*, M. Pál Berényi, pour la collaboration amicale qui a permis de les réaliser.

3/1991

CAHIERS D'ETUDES HONGROISES

**Centre Interuniversitaire
d'Etudes Hongroises**

**Institut Hongrois
de Paris**

Numéro d'ISSN: 1149-6525

Liste des auteurs de ce numéro

ARNAUD Nathalie, lectrice de français, Université Loránd Eötvös de Budapest

ECKHARDT Ilona, professeur de français

GRADVOHL Paul, chercheur, C.I.E.H.

HOREL Catherine, chercheur

HUNYADI István, chargé de recherche au CNRC

KARAFIÁTH Judit, chercheur, Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie Hongroise des Sciences

KARDOS Gábor, étudiant

KÁRÁSZ Arthur, ancien président de la Banque Nationale de Hongrie, ancien directeur à la Banque Mondiale

KENDE Pierre, maître de recherches au C.N.R.S.

KEPES Sophie, écrivain, traductrice

KOVÁCS Ilona, chef de département à la Bibliothèque Nationale Széchényi de Budapest

KÖPECZI Béla, académicien, professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest

LE CALLOC'H Bernard, chercheur, traducteur

MAGYAR Miklós, professeur associé à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

MALAPLATE Jean, traducteur

MOREAU Jean-Luc, poète, traducteur, professeur, Institut National des Langues et Civilisations Orientales

NYÉKI Lajos, professeur, Institut National des Langues et Civilisations Orientales

PAJZS Júlia, chercheur, Institut de Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences

PATAKI Pál, directeur de l'Institut Hongrois de Paris

PERROT Jean, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes(IV^e section), directeur du C.I.E.H.

A.SZABÓ Magda, lectrice de hongrois à l'Université de Strasbourg II

SZENDE Tamás, lecteur de hongrois à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

VAJDA Sarah, étudiante en maîtrise

Table des matières

Articles

István HUNYADI :	<i>Aspects démographiques de la Reconquête</i>	1
Catherine HOREL :	<i>La Hongrie et l'opinion publique française en 1848</i>	12
Pierre KENDE :	<i>"Embourgeoisement" et avenir hongrois</i>	22
Arthur KÁRÁSZ :	<i>Quelques problèmes de l'économie hongroise</i>	30
Sarah VAJDA :	<i>Le pardon de l'histoire. Lecture de trois pièces d'Örkény</i>	40
Júlia PAJZS :	<i>Réalisation assistée par ordinateur de grands dictionnaires français et hongrois</i>	47
Tamás SZENDE :	<i>Travaux forcés, artisanat, industrie ? Vers un nouveau dictionnaire bilingue hongrois-français, français-hongrois</i>	55
Ilona KOVÁCS :	<i>Les bases de documentation pour la recherche et l'enseignement</i>	74

Colloques

<i>Colloque Européen des Centres d'Etudes Hongrois</i>		87
Jean PERROT :	<i>Allocution d'ouverture</i>	
Béla KÖPECZI :	<i>Situation et perspectives des études hongroises</i>	90
Résumés des séances	<i>(fonction des centres, enseignement, recherches, informatisation et documentation)</i>	94
<i>Recommandations</i>		103
 <i>Alexandre Eckhardt, savant, humaniste et pédagogue. Colloque commémoratif du 100^e anniversaire de sa naissance</i>		105
Béla KÖPECZI :	<i>L'image des nations dans les études d'Alexandre Eckhardt</i>	107
Judit KARAFIÁTH :	<i>Alexandre Eckhardt et la renaissance catholique française</i>	111

Lajos NYÉKI :	<i>Alexandre ECKHARDT tel que je l'ai connu</i>	116
Ilona ECKHARDT :	<i>Mon père, Alexandre Eckhardt</i>	121
Traductions inédites		
Jean Malaplate:	<i>Le Vieux Tzigane</i> (notes du traducteur)	125
Mihály Vörösmarty:	<i>Le vieux Tzigane</i> , traduit par Jean Malaplate	128
Attila József:	<i>Ce n'est pas moi qui clame</i> , traduit par Gábor Kardos	134
Lajos Áprily :	<i>Le Pèlerin</i> , traduit par Bernard le Calloc'h	136
Ágnes Nemes- Nagy :	<i>La Nuit d'Ekhnaton</i> , traduit par Jean-Luc Moreau	142
Sándor Hunyadi :	<i>Une affaire d'honneur</i> , traduit par Jean- Pierre Mondon	148
Nathalie Arnaud :	<i>Traduire Örkény</i>	154
Comptes rendus		
	<i>Semaine du théâtre et du cinéma hongrois</i> (Sophie Kepes)	161
	<i>Journées hongroises en France</i> (Magda A. Szabó)	164
	<i>Table ronde sur les échanges littéraires franco-hongrois au XX^e siècle</i> (Miklós Magyar)	169
	Chronique de l'Institut Hongrois de Paris (Pál Pataki)	171
	Livres, revues	174
	Résumés en hongrois	

Aspects démographiques de la Reconquête

Nous étudierons ici la situation créée par la Guerre de Libération (1683-1699) et n'envisagerons qu'accessoirement les périodes antérieure et postérieure. Cette guerre toucha pratiquement tout le territoire de la Hongrie, mais inégalement dans ses diverses parties: les mouvements de population qu'elle déclencha s'étendirent aussi sur la totalité du territoire. On peut dire qu'en général, plus une région était proche des routes fréquentées par les armées, plus les pertes en vies humaines et biens étaient élevées, et plus les mouvements de population y étaient importants. Ce fut la dernière grande guerre européenne - la Deuxième Guerre Mondiale renouera par la suite avec cette tradition - où le comportement des armées se caractérisa par la brutalité générale envers la population civile, comme cela avait encore été le cas au cours de la Guerre de Trente Ans¹. Les conséquences de cette guerre, comme de celles de l'époque ottomane en général, sont encore visibles de nos jours dans l'aspect général des localités de ce territoire, et même dans la structure géographique de leur réseau.²

Vers 1680, la Hongrie est divisée en trois (ou même en quatre) parties: le centre et le sud, représentant la moitié du total, soit environ 160 000 km², annexés à l'Empire Ottoman, constituent le Pachalik de Buda³; la frange au nord et à l'ouest, aux mains des Habsbourg, s'appelle la Hongrie Royale et couvre environ 90 000 km² (sa moitié nord-est est, à cette époque aux mains des insurgés *kouroutz* du prince Thököly); à l'est la Principauté de Transylvanie totalise environ 70 000 km².⁴

On ne peut qu'estimer la population de ces divers territoires. Il est certain que sa densité était fort différente d'une partie à l'autre et même dans chaque partie, elle variait fortement en fonction du relief et de l'éloignement de la frontière turque. On peut avancer les chiffres suivants:

Hongrie Royale:	1 600 000 habitants
Transylvanie:	800 000 habitants
Pachalik de Buda:	1 100 000 habitants

soit un total de: 3 500 000 habitants.

Une bande d'environ 80 km de large à cheval sur la frontière turque est particulièrement dévastée, surtout à cause de la petite guerre permanente entre garnisons habsbourgeoises et ottomanes; du côté de la Transylvanie, cette dévastation est moindre, mais néanmoins sensible. En effet, si les troupes transylvaines et ottomanes ne se battent pas, les razzias sont cependant fréquentes.

La frontière turque sépare deux mondes: le chrétien et le musulman; ceci se reflétait déjà dans la structure des localités et dans la densité de la population. Cette différence est une conséquence de la conquête ottomane, car avant cette installation, elle n'existait pratiquement pas.

Dans la Hongrie Royale, on trouvait un réseau serré de villages distants de 2 à 5 km les uns des autres, articulé autour de petites villes et de châteaux seigneuriaux. L'agriculture et la viticulture étaient prépondérantes; l'élevage de boeufs et de moutons, avec moins de cultures, caractérisait la moyenne et haute montagne. L'ethnie hongroise habitait les plaines et le piedmont des Carpathes, les Slovaques et les Ruthènes (appelés aujourd'hui Ukrainiens subcarpathiques) dans la haute montagne du nord et du nord-est; les Slovènes et Croates dans le sud-ouest; enfin, les Allemands surtout dans les villes et dans quelques régions frontalières à l'ouest et au nord.

La Transylvanie avait une structure semblable, mais moins évoluée: les villages et les seigneuries étaient plus petits, la production moins importante, les châteaux incapables de résister à une attaque d'envergure. Les villes les plus importantes étaient aussi grandes que celles de la Hongrie Royale. L'élément allemand vivait essentiellement dans deux régions du nord-est et du sud; les autres plaines et vallées étaient habitées par les Hongrois. La plupart des Roumains menèrent jusque vers 1660 une existence de bergers transhumants. La population transylvaine eut moins à souffrir de la guerre à l'époque ottomane que celle de la Hongrie Royale, sauf au moment de crises ponctuelles.

Or, justement, vers 1660, l'Empire ottoman voulant punir le prince de Transylvanie pour ses velléités d'indépendance fait dévaster le pays par les raids de ses cavaliers "galopants", les *akinci*⁵. Ce coup de balai meurtrier ravage surtout les villages et les vallées, car ces cavaliers ne s'attardaient ni à assiéger les villes fortifiées, ni à escalader les montagnes couvertes de forêts. C'est donc surtout la population hongroise qui en souffre; les Allemands sont davantage épargnés grâce aux vieux remparts de leurs villes⁶ et les Roumains grâce à leurs hautes montagnes. Par la suite, les seigneurs terriens firent appel, faute de mieux, à des volontaires roumains des montagnes, pour repeupler leurs terres dévastées. Ce mouvement modifia notablement la carte ethnique de la Transylvanie.

Le pachalik de Buda offre une image différente. Les excès des soldats turcs envers la population, l'incapacité de l'administration ottomane à promouvoir la vie économique font que la population a tendance à se regrouper dans les bourgs et villes privilégiés, distants de 10 à 15 km les uns des autres, protégés par le sultan ou les hauts fonctionnaires; beaucoup émigrent vers la Hongrie Royale ou la Transylvanie. Le mouvement migratoire en sens inverse, insuffisant, contribue au dépeuplement du Pachalik. Les tentatives de colonisation faites par les Ottomans n'ont pas eu d'importance notable.

Au sud de la ligne constituée par le cours inférieur du Maros et sa prolongation en ligne droite jusqu'à la Croatie, la population hongroise a pratiquement disparu, remplacée par une population serbe et roumaine clairsemée, nomadisante, élevant des boeufs, des moutons et des chèvres. Les établissements serbes, imbriqués entre les villages hongrois, atteignent au nord la ligne Esztergom-Eger-Debrecen. Au nord de la ligne de Maros, chez la population

hongroise, l'agriculture et la viticulture ont régressé au profit de l'élevage à grande échelle de boeufs, chevaux et moutons, animaux destinés à la vente, voire à l'exportation. Les territoires des villages abandonnés par la population servent de pâturages aux troupeaux. Les Musulmans vivent essentiellement dans les villes de garnison. Artisans et commerçants, ils assurent les besoins des soldats ottomans en objets et services; ils vivent dans un monde à part et ne se mêlent guère à la population chrétienne.

La répartition des ethnies de la Hongrie d'alors ne peut être constatée qu'au niveau d'ordres de grandeur, faute de documents suffisamment précis.

Hongrois:	1 900 000
Allemands:	400 000
Slovaques:	400 000
Roumains:	350 000
Croates et Slovènes:	150 000
Serbes:	150 000
Musulmans:	100 000
Ruthènes (Ukrainiens):	50 000
Divers (Polonais, Bulgares, Juifs, Arméniens, Tziganes):	50 000

Total:	3 550 000

Cette population d'ensemble, quoiqu'inférieure à son niveau de la fin du XV^e siècle, s'est donc grossièrement reconstituée après la Longue Guerre (1591-1606) qui en avait fait tomber l'effectif jusqu'à quelques 2 500 000 habitants.

C'est sur cette Hongrie convalescente que s'abat la Guerre de Libération qui nous occupe. Un premier mouvement porte les Turcs jusqu'à Vienne, l'armée ottomane commettant ses ravages habituels: pillages, incendies, capture de prisonniers, massacres. La soumission des seigneurs hongrois n'atténue guère le sort de leurs paysans. En effet, voyant leur pays livré sans combat par les Impériaux, même les seigneurs les plus fidèles à la Maison d'Autriche ont, soit pris la fuite, soit fait leur soumission aux Ottomans pour sauver ce qui peut encore l'être, espérant que le flot ottoman pourrait être refoulé.

La défaite des Ottomans sous Vienne et leur fuite éperdue vers Győr les empêchent de faire les mêmes ravages sur le chemin du retour jusqu'à cette ville; ils se rattrapent plus à l'est et surtout au-delà de Buda. Les armées chrétiennes qui les pourchassent commettent les mêmes exactions, à la seule différence qu'elles n'emmènent pas la population civile pour la vendre en esclavage. Le comportement des Impériaux est ici à peu près celui des armées en territoire ennemi à l'époque de la Guerre de Trente Ans: tout obtenir de la population civile par la seule brutalité, que ce soit de l'argent, objets de valeur, subsistance ou

femmes, pour ensuite incendier maisons et dépendances.⁷

Or, en principe, la Hongrie n'était pas un pays ennemi pour les Impériaux, malgré l'insurrection des Kouroutz et le flottement momentané survenu en été 1683. Néanmoins, ni l'administration centrale ni les officiers n'ont cherché sérieusement à discipliner la troupe, ni en campagne, ni dans les quartiers d'hiver; ce sont souvent les officiers qui donnent l'ordre ou l'exemple des exactions⁸. Certes, les troupes hongroises ont un comportement semblable, sinon pire. Leur seule excuse: elles ne sont pas payées par l'intendance.

Cette fois, contrairement aux guerres antérieures, les troupes ne sont pas dissoutes ou ramenées dans l'Empire Germanique à l'issue des campagnes, mais mises en quartiers d'hiver en Hongrie, afin de reprendre la campagne dès le début du printemps. Il n'y a pas de casernes, donc les soldats vivent aux dépens de l'habitant, et souvent dans des régions dévastées l'été précédent. Or, s'il était relativement facile à la population de se cacher avec familles et biens devant une armée de passage, en profitant des forêts et marais, cela s'avère beaucoup plus difficile devant des soldats installés sur place et lorsque l'hiver arrive. La population des territoires dévastés a généralement perdu ses réserves alimentaires et son bétail, qu'elle n'est guère parvenue à reconstituer jusqu'au passage suivant des armées chrétiennes - sans parler des retours intermittents des Ottomans - ce qui provoque la brutalité et les déprédations des soldats exaspérés. Il faut rappeler qu'à cette époque, l'intendance ne nourrissait pas les soldats - sauf, en principe, chez les Ottomans - mais qu'elle devait acheminer suffisamment de nourriture que les soldats pouvaient alors acheter sur place. Or, l'intendance ne parvient pas à transporter suffisamment de nourriture en Hongrie; aussi les réserves locales s'épuisent-elles rapidement et les déprédations des soldats empêchant l'organisation de la rotation rationnelle des quartiers d'hiver, ruinent la population⁹. Il est frappant que ni la Hongrie du nord et du nord-est, ni encore moins les pays héréditaires voisins: Basse-Autriche, Styrie et Moravie, ne sont mis plus équitablement à contribution. Il y avait certes un immense problème de déplacement de troupes et de vivres à organiser, à la limite des possibilités de l'époque, mais la disproportion flagrante entre le sort infligé à la Hongrie et au reste des pays des Habsbourg a frappé également les observateurs étrangers. En effet, la Hongrie, tout en étant théâtre d'opérations militaires, fournit chaque année entre 45% et 70% des contributions en nature et en espèces levées par l'administration des Habsbourg dans l'ensemble de leurs provinces. Comment furent levées de telles quantités? Pour l'illustrer, je ne citerai que deux exemples, assez connus dans l'historiographie hongroise.

1. La ville de Nagykőrös, située à environ 80km au sud-est de Budapest avait à l'époque 5000 à 6000 habitants. Entre 1684 et 1688, elle dut payer au Trésor 8294 thalers¹⁰. Durant le même période, 8111 thalers¹¹ de contributions extraordinaires furent encore levées, sans compter les subsistances en nature, les corvées, le charroi et la perte de 2430 boeufs. Elle acquitta de plus, par prudence, les 1710 thalers de contribution annuelle et les diverses fournitures en nature que les Turcs continuaient à exiger d'elle, de peur d'un renversement de la fortune des armes. Cette somme totale représente la solde pour presque 8 mois d'un régiment d'infanterie de 3000 hommes.¹² Par la suite, elle n'obtint aucun dégrèvement ou

exemption d'impôt et, sous cet angle, son cas est représentatif du sort subi par les villes hongroises. En revanche, la population de Basse-Autriche par exemple, obtint en 1683 une exemption d'impôt pour 7 ans, pour compenser les dommages subis lors du siège de Vienne.

Il n'est pas étonnant que des 105 localités du comitat de Pest¹³ qui furent recensées en 1650 comme étant encore habitées, on ne pouvait compter en 1690 que la moitié, 52 localités habitées et dont 32 furent repeuplées entre 1688 et 1690. Il ne faut cependant pas croire que les gens disparus étaient nécessairement morts; une bonne partie, certes inchiffable, a pu se réfugier dans d'autres localités et y survivre, comme nous le verrons plus loin.

2. La ville de Debrecen, la plus grande et la plus riche de la Hongrie d'alors, avec une population de 14 000 à 18 000 habitants, fut frappée en février 1686 de 960 000 florins hongrois de contribution de guerre extraordinaire - les Hongrois parlaient plutôt de rançon - par le général Caraffa¹⁴. Cette somme était énorme pour l'époque, car l'impôt annuel ordinaire de la Hongrie Royale était à ce moment de 4 000 000 de florins, déjà en augmentation considérable sur les années précédentes, et l'impôt ordinaire de l'ensemble des pays héréditaires des Habsbourg - donc sans la Hongrie - était de 16 000 000 de florins. Debrecen payait donc l'équivalent de 5% de l'ensemble des impôts. Même la Cour de Vienne en fut scandalisée, mais lorsque Caraffa répliqua aux enquêteurs qu'il faudrait, pour éviter pareils excès, mettre cinq régiments en quartier en Basse-Autriche, on n'insista pas. Pour obtenir la somme, les habitants furent torturés un à un: hommes, femmes, enfants. Les contributions d'autres villes étaient en proportion.

En lisant de tels récits, on reste certes perplexe: comment les villes relativement petites ont-elles pu s'acquitter de pareilles sommes, même en s'entr'aidant? On comprend aussi d'autre part que les soldats, voyant le résultat obtenu, ont pu penser qu'il suffisait de torturer les civils pour leur soutirer des sommes astronomiques. Le cardinal Kolonich, l'un des principaux ministres de l'Empereur, détestant pourtant cordialement les Hongrois, estimait que l'armée torturait inutilement la population et la poussait au désespoir.

Si nous nous étendons ici aussi longtemps sur cet aspect de la guerre, c'est pour ses conséquences démographiques. En effet, rien d'étonnant dans ces conditions qu'à l'approche d'une troupe importante, la population s'enfuit éperdument pour se cacher dans la forêt ou le marécage le plus proche et y reste longtemps, souvent des années.

Les commissaires impériaux, passant dans le sillage des armées, ont noté l'immensité de la désolation en 1684-86 au nord-ouest de Buda, près des grands routes: dans les comitats de Győr et de Komárom, deux tiers des villages sont complètement déserts et le reste en bonne partie. Dans le comitat voisin d'Esztergom, tous les villages situés au sud du Danube sont détruits, les champs envahis par l'herbe et le maquis, signe de l'abandon des cultures depuis au moins un an¹⁵. La région au sud de Buda a encore été dévastée en 1686 par les Turcs en déroute et par les passages successifs des Impériaux. Par exemple, dans le comitat de Tolna, à environ 100 km au sud de Buda, on ne trouve en 1690 que 940 familles, dont la moitié sont des Serbes nomades, et en 1699 un peu plus, 1460

familles, dont 700 nomades¹⁶.

L'avance foudroyante des armées chrétiennes laisse de côté plusieurs forteresses ottomanes comme Eger, Kanizsa, Székesfehérvár, Gyula, Várad. Pour réduire ces positions, les Impériaux en font évacuer les environs et incendient les maisons. Les paysans déplacés ne reviendront que plusieurs années plus tard, et pas tous. Par exemple, vers 1695, des "malcontents" hongrois fourvoyés dans la région de Gyula, ont failli y mourir de faim, ne trouvant nulle part de nourriture.

En lisant les récits de cette époque, on a l'impression que les populations sont exterminées, les contrées revenues à l'état sauvage: *repaires de loups, de renards et de lynx*, déplorent à l'unisson plusieurs contemporains. Or quelques mois, quelques années plus tard, on voit réapparaître des gens, souvent les anciens habitants, venus on ne sait d'où, pour se réinstaller. De nombreuses conscriptions énumèrent les noms de lieux d'où les nouveaux venus sont originaires: souvent le lieu même de leur installation ou le voisinage, mais également des endroits plus éloignés, certains viennent même de l'étranger. On retrouve ainsi beaucoup d'anciens habitants du comitat de Győr dans le comitat voisin d'Esztergom et inversement, mais aussi des Allemands, des Moraves, des Polonais dans les environs de Buda. Le flux et le contre-flux entre la Transylvanie et la Grande Plaine d'une part, et la Transylvanie et les principautés roumaines d'autre part durera jusqu'à la fin du XVII^e siècle. En effet, vu l'étendue des pertes en vies humaines dues aux passages des armées, pertes que d'ailleurs personne ne connaissait exactement et que les contemporains ont peut-être exagérées, une politique de repeuplement s'impose: il faut réinstaller la masse des fugitifs errants et encadrer les gens partis spontanément pour occuper les terres abandonnées, qu'il s'agisse de paysans ou d'aventuriers venus soit des régions à densité élevée du nord et de l'Ouest, soit de l'étranger, en particulier d'Autriche et de Moravie.

La Hongrie Royale n'a que très peu de rouages administratifs capables d'organiser et de surveiller ce flux, et ce qui existe au niveau de l'Etat, les Impériaux en entravent le fonctionnement¹⁷. L'initiative revient aux échelons inférieurs, comitats et localités. L'organe du gouvernement central de Vienne, le "Hofrat" (Conseil Aulique) émet de son côté deux principes pour ses actions futures:

1. Les territoires reconquis n'appartiendraient plus aux héritiers des anciens propriétaires, mais à l'Empereur par droit de conquête; celui-ci pourrait alors les donner à qui bon lui semble, par exemple à ses propres créanciers en paiement de ses dettes, ou les céder à une personne méritante - y compris un ayant-droit des anciens propriétaires - contre acquittement d'une taxe élevée.

2. Afin de repeupler les terres, il faudra favoriser l'installation de paysans allemands, si possible catholiques, censés être plus loyaux et moins rebelles que les protestants en général et les Hongrois en particulier. A défaut d'Allemands, prendre au moins des catholiques, éventuellement des orthodoxes, mais éviter si possible les protestants.

Les résultats sont assez médiocres. Les créanciers de l'Empereur rechignent souvent à accepter ces terres sauvages, et s'ils ne peuvent pas faire autrement, ils s'en défont à la première occasion, même à vil prix. Les familles aristocratiques

hongroises, disposant de quelques dizaines de milliers de florins, peuvent alors acquérir d'immenses territoires, qu'il faut toutefois mettre en valeur avec beaucoup d'acharnement. Les colons allemands se révèlent moins faciles à recruter qu'on ne s'était imaginé: les bons éléments retournent souvent en Allemagne, déçus par les mauvais résultats des premières années ou meurent, minés par le climat sauvage. Les lenteurs administratives découragent aussi des candidats.

Les principaux intéressés, comitats et seigneurs terriens hongrois, se montrent plus rapides et plus adroits: ils expédient des agents recruteurs dans des régions de Hongrie ou d'Allemagne susceptibles de fournir des colons, traitent même avec des groupes de paysans entreprenants et organisent le voyage des volontaires¹⁸. Le principal obstacle rencontré par les recruteurs est la résistance des autorités des régions d'où doivent partir les colons aussi bien en Allemagne qu'en Hongrie: seigneurs terriens et administration craignent une perte de main-d'oeuvre; devant leur opposition, les départs ont souvent lieu en cachette. Les seigneurs colonisateurs, de leur côté, mettent tout en oeuvre pour empêcher la restitution de leurs nouveaux paysans à leurs anciens maîtres. Les principaux arguments pour attirer les colons sont la franchise de toute prestation pendant trois ans ou plus, y compris les redevances d'Etat, le droit du franc-départ (c'est à dire la possibilité de partir après avoir acquitté les obligations d'usage), l'espoir d'avoir de bonnes terres riches. A ces avantages s'ajoutent, selon les cas, la diminution des corvées: trois jours ou encore moins par semaine, au lieu de cinq ou six jours exigés couramment à cette époque en Hongrie Royale; la diminution du taux de champart et de la quantité de cadeaux à fournir, etc.

Dans les régions d'où partent les colons, les seigneurs locaux surveillent les préparatifs et cherchent à empêcher les départs, ce qui est d'autant plus malaisé que les autorités centrales de Vienne ont insisté auprès des comitats afin que ceux-ci n'entravent pas le mouvement migratoire. En effet, les grands seigneurs terriens ayant des possessions aussi bien dans les régions abondamment peuplées que dans celles à coloniser, procèdent ouvertement au transfert de leurs propres paysans, action tout à fait légale qui rend le mouvement irrésistible pour les autres seigneurs. Ceux-ci, pour ne pas perdre leur main-d'oeuvre, ont dû modérer leurs exigences à l'égard des paysans qui restent. Toutefois, très peu d'entre eux osent procéder à de véritables allègements de peur de déclencher un processus incontrôlable. Pour les paysans, c'est déjà un gain certain. Léopold I^{er}, pour sa part, s'il n'ose pas non plus relâcher les liens qui maintiennent les paysans de Hongrie à la terre - les conséquences en seraient incalculables - insiste néanmoins, auprès des comitats et des seigneurs terriens pour qu'ils ne surchargent plus leurs paysans et tiennent leurs engagements¹⁹.

D'où viennent les colons? De partout d'où il est possible de partir, spontanément ou à l'appel d'un seigneur colonisateur. Cette inorganisation du mouvement eut pour conséquence une véritable mosaïque de populations installées: dans un village on trouve par exemple des Hongrois, et dans le village voisin des Allemands, des Slovaques ou des Serbes; dans d'autres villages cohabitent deux ou trois ethnies différentes. Car les catastrophes naturelles, les épidémies, le passage des armées avaient souvent fait fuir une partie de la population, remplacée par la suite par un autre groupe, souvent d'origine

différente²⁰. Il y a aussi des colons qui repartent régulièrement à l'expiration de leur franchise (3 à 5 ans), pour recommencer ailleurs. Voici quelques cas typiques des problèmes d'installation:

1. En 1693, la Commission Impériale de Peuplement installe des Serbes à Érde et à Ercsi (près de Buda), en leur assurant qu'ils n'auraient pas d'autre seigneur que la Chambre Financière de Hongrie. Mais un descendant des anciens propriétaires, Péter Szapáry, évincé par le droit de conquête impériale, tenta d'imposer ses propres conditions aux paysans. Comme ils ne réagirent pas à ses missives, il envoya ses hommes en armes qui leur prirent 600 boeufs. Mal soutenus par la Chambre Financière, les paysans durent se soumettre.¹⁹

2. Les habitants de Csókakő (à l'ouest de Buda) furent imposées par leur seigneur terrien bien au-delà de ce qui avait été convenu. Ils s'enfuient en bloc en 1694 en prévenant le comitat compétent des raisons de leur départ. Le comitat en profite pour adresser une circulaire à tous les seigneurs, leur précisant qu'en pareil cas, le seigneur fautif devrait payer les contributions dues au comitat, à la place de ses paysans.¹⁹

3. En 1699, le seigneur István Zichy rappelle aux instances supérieures que ses paysans nouvellement installés ont droit à la franchise triennale des taxes, comme tout nouveau colon.¹⁹

4. En 1700, un rescrit royal rappelle aux comitats que les nouveaux colons ont tous droit à la franchise triennale, et que si leur situation économique l'exige, on peut leur accorder encore davantage.

5. En 1698, dans la ville de Székesfehérvár, 223 maisons appartiennent à des Hongrois, 195 à des Serbes et 53 à des Allemands fraîchement arrivés.²¹

6. L'appartenance à une même ethnie ne signifie pas nécessairement solidarité: en 1695 les habitants serbes catholiques de Érde empêchent par les armes l'installation d'autres Serbes, ceux-ci orthodoxes, dont ils craignent les moeurs nomades.²²

7. Malgré les vicissitudes, le repeuplement progresse: dans la seigneurie de Kaposvár, au sud-ouest de la Hongrie d'aujourd'hui, comprenant alors 28 villages, il n'y avait en 1691 que 11 villages habités et 1 à 4 laboureurs par village. En 1695, il y a déjà 16 villages habités et 7 à 14 laboureurs par village.²³

L'installation en Hongrie des réfugiés serbes venus sous la conduite du patriarche orthodoxe de Pec (Ipek), Arsène Tchernoyevitch, constitue un chapitre particulier de l'histoire du repeuplement. Ils furent autorisés à s'y établir de façon durable sous l'autorité du patriarche, sans être soumis aux lois hongroises et pourvus de larges privilèges, dans le but avoué de servir de force d'appoint contre les Hongrois *en cas de nouvelle rébellion* de ses derniers. Leurs services furent réellement utilisés à plusieurs reprises au cours du XVIII^e siècle et surtout en 1848-49.

A la fin de notre période, en 1700, le mouvement migratoire est encore loin d'être terminé. Mais bientôt une autre secousse va tout remettre en question: l'insurrection de Rákóczi (1703-1711). A l'issue de cette guerre, qui fut également très sanglante, le gouvernement des Habsbourg doit réviser notablement sa politique hongroise en général, mais aussi sa politique de peuplement. Ainsi, la

Hongrie recouvre alors une large autonomie et la dynastie cherche à apaiser les appréhensions de la noblesse en lui restituant pratiquement l'hégémonie sociale, entamée par le gouvernement du prince Rákóczi. Les structures sociales restent en conséquence bloquées pour un siècle et demi. La migration interne passe presque entièrement sous le contrôle de la noblesse et des comitats, de même qu'une grande partie de l'immigration allemande. L'Etat ne garde que le contrôle majeur de l'immigration allemande. L'immigration balkanique, souvent clandestine, échappe davantage aux interventions: l'influence des instances administratives et seigneuriales se borne aux autorisations de séjour et aux contrôles routiers aléatoires.

Quel est le bilan démographique de cette période, c'est à dire vers 1700? En l'absence de chiffres précis et fiables, nous devons nous contenter d'évaluations par ordres de grandeur. La population totale a dû diminuer d'environ 300 à 500 mille personnes par rapport à 1680 et se chiffrer à 2,7-3,2 millions d'habitants, par suite de faits de guerre, violence, épidémies (notamment la peste) et de privations de toutes sortes. Les pertes de l'ordre de 400 000 personnes concernent surtout l'ethnie hongroise, ce qui signifie que l'élément hongrois ne représente plus que 47 à 53% du total, contre au moins 55% vingt ans plus tôt.

Les musulmans ont pratiquement disparu: l'immense majorité des survivants ont quitté le pays avec l'armée ottomane et seule une très petite minorité est restée et s'est convertie au christianisme. Les Serbes ont aussi subi des pertes sévères en morts et en émigrants partant avec l'armée ottomane; mais ces pertes ont été plus que compensées par l'arrivée du groupe conduit par le patriarche Tchernoyevitch, totalisant environ 250 000 personnes. Les autres ethnies ont pratiquement pu maintenir ou même augmenter leurs effectifs d'auparavant, dans la mesure où les pertes en vies ont été compensées par les naissances et par l'immigration de leurs frères de race venant d'au-delà des frontières.

Toutefois, il faut souligner encore une fois que les effectifs totaux et partiels que calculent les démographes sont pour une bonne part approximatifs. En effet, ils reposent sur des documents qui n'ont pas été rédigés dans le but de recenser la population et ne concernent pas la totalité du territoire²⁴. Les migrations et immigrations clandestines y ajoutent un coefficient d'incertitude.

En conclusion, il faut dire que la Guerre de Libération a infligé des pertes très importantes à l'ethnie hongroise qui n'avait pas de réserves au-delà des frontières pour compléter ses effectifs par immigration nationale. Les immigrants d'autres peuples, aspirés par le vide, sont venus nombreux, au point de rendre impossible une assimilation massive, d'autant plus qu'il n'y avait pas de véritable centre politique et culturel du royaume, que la langue hongroise n'était qu'une langue vernaculaire parmi les autres et que la Cour de Vienne cherchait à créer des contrepoids politiques et sociaux à l'élément hongrois. Tout ceci créait le problème national à son heure. La Hongrie du XVIII^e siècle devenait une mosaïque ethnique que le mouvement migratoire contribua à compliquer. Par exemple, des colonies serbes sont de nouveau remontées jusqu'à la ligne Esztergom-Hatvan-Sárospatak, c'est à dire la frontière nord de la Hongrie d'aujourd'hui, et des colonies slovaques se retrouvent jusque dans le Banat, sans pour autant constituer des blocs compacts, etc. Cette bigarrure provoqua peu de heurts ethniques au XVII^e siècle,

mais conduisit par la suite à des revendications exagérées de la part des nationalistes de tout bord.

Aurait-il mieux valu renoncer à cette immigration massive pour permettre la reconstruction de l'ethnie hongroise par ses propres forces, quitte à risquer d'autres problèmes dûs à la sous-population? La question fut posée plus tard par des nationalistes hongrois ou par des esprits chagrins, mais elle n'a pas inquiété les contemporains. Leur souci était effectivement le repeuplement des régions dévastées pour créer des richesses pour eux-mêmes et pour le royaume. Et en fait, en 1786, lors du premier recensement véritable de la Hongrie, sa population était, Croatie, Slavonie comprises, de 9,1 millions d'habitants: les pertes de l'époque ottomane étaient numériquement compensées. Mais dans cette population, seuls 40% étaient d'ethnie hongroise. Ce handicap ne pouvant plus être neutralisé au siècle des nationalités et conduisit à l'éclatement de la Hongrie historique.

Notes

1. Sur les autres théâtres d'opérations européennes, même si *la guerre avait nourri la guerre*, les atrocités vis-à-vis des civils ont assez rapidement diminué, car les soldats, plus régulièrement payés, supportaient davantage la discipline.
2. Les localités de ce territoire sont des villes et de grands villages, distants de 10 à 15 km, tandis que sur le reste du territoire, les localités entourant les villes sont plus petites, mais plus rapprochées, de 2 à 5 km l'une de l'autre.
3. Au XVI^e siècle, il n'avait que rang de *vilayet*, car son gouverneur n'avait que le rang de *beylerbey*, rang inférieur à celui de *pacha* ou de *vizir* au XVII^e siècle.
4. Les superficies des diverses parties de la Hongrie et les populations correspondantes ne peuvent pas être déterminées avec précision, car les frontières n'étaient pas fixées exactement et les populations ne furent pas recensées dans le sens moderne du terme. Les chiffres avancés sont donc pour une part des estimations.
5. Les *akinci* étaient une cavalerie légère, irrégulière, dont le rôle était de fourrager, de servir d'avant-garde. Ils ne touchaient pas de solde; ils vivaient de pillage et du rapt des prisonniers. Leurs dévastations devaient aussi semer la terreur chez l'adversaire. Les auxiliaires tartars, d'emploi similaire, étaient particulièrement réputés pour leurs cruautés.
6. Les Turcs ne toléraient pas que les villes et villages de Transylvanie ou du Pachalik de Buda fussent fortifiés; tout au plus autorisaient-ils le maintien des fortifications déjà existantes. Les autres localités ne disposaient que de palissades de bois ou d'une enceinte de buissons épineux. Exception faite évidemment des localités fortifiées par les Ottomans eux-mêmes.
7. Les nombreux récits contemporains confirment que la moindre observation, prière ou geste de résistance de la part des civils déclenchait chez les soldats des brutalités, voire tortures ou meurtres.
8. Pour beaucoup d'officiers de cette époque, la guerre était une source d'enrichissement: la prévarication avec la solde de la troupe, les violences contre les civils en étaient les principaux moyens.

9. Les effectifs moyens des armées chrétiennes combattant en Hongrie tournaient à cette époque aux alentours de 90 000 hommes, avec montures et bêtes de somme. La nourriture et le fourrage devaient pratiquement être trouvée sur place. Donc il revenait à une population de 3,5 millions de personnes de nourrir cette armée - sans tenir compte des Ottomans - soit un soldat pour 39 personnes ou 8 familles en moyenne, donc déjà une très lourde charge. Or cette armée n'était répartie uniformément sur tout le territoire, mais concentrée sur des bandes de terre étroites le long des itinéraires. Les possibilités de transport depuis des régions éloignées, voire des provinces autrichiennes, étaient fort limitées et constituaient donc un casse-tête presque insoluble, sans compter l'aggravation de la situation due aux déprédations faites par les soldats.

10. En réalité 16 584 florins hongrois. A l'époque, 1 thaler valait 2 florins hongrois. Cf. Makkai, László: *Pest megye története 1848-ig. / Histoire du Comitat de Pest jusqu'à 1848/* Paru dans *Pest megye műemlékei*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1958, p.122.

11. Ibid. En réalité 6041 thalers, 635 ducats et 2870 florins hongrois.

12. La ration de ravitaillement mensuel d'un fantassin (*portio oralis*) était comprise entre 4 et 6 florins hongrois, soit 5 fl. en moyenne. $3000 \times 5 \times 8 \text{ fl.} = 120\,000 \text{ fl.} = 60\,000 \text{ thalers}$. Le montant total des contributions faisait pour 3 ans 58 130 thalers, soit la solde calculée à environ 2000 thalers près

13. cf. op. cité sous n°10. Les calculs de L. Makkai concernent le territoire du comitat actuel, très différent du territoire d'alors.

14. Soit de 80 000 florins par mois. Cf. Hóman-Szekfő: *Magyar Történet / Histoire de la Hongrie/*, t. IV, p.226.

15. V.E.A.B. Értésítő: *A Dunántúl Településtörténete I. 1686-1786 / Histoire du peuplement de la Transdanubie, I./* Veszprém, 1976, pp. 76, 118-119.

16. Ibid. pp. 87-90

17. La Diète ne se réunit qu'une seule fois durant la guerre (en 1687); les actions du palatin et des autres grands dignitaires furent neutralisées par la Cour de Vienne.

18. V.E.A.B. II. pp. 166-176.

19. Ibid. pp. 98-99.

20. Ibid. pp. 130-147

21. Ibid. p. 180.

22. Ibid. p. 194

23. Ibid. p. 32.

24. Les terriers ne décrivaient que l'état de la seigneurie; les registres de dîme, même s'ils étaient complets, se cantonnaient au district dîmier. Les registres de *dica* (impôt d'Etat) étaient aussi plus ou moins lacunaires et il y manquait chaque année quelques comitats

La Hongrie et l'opinion publique française en 1848

L'opinion qu'un peuple forme d'un autre dépend non seulement des informations plus ou moins fidèles dont il dispose, mais ce sont également les souvenirs historiques, les idées et les sentiments qui entrent en jeu.¹

Cette définition de Pierre Renouvin correspond presque totalement au thème que nous allons développer, à savoir : d'une part, si l'on peut raisonnablement parler d'héritage en ce qui concerne les relations franco-hongroises, et cela à la lueur des témoignages dont on disposait en France à la veille des événements de février-mars 1848 ; ces mêmes témoignages nous permettent d'autre part de donner une idée de l'image, fidèle ou non, de la Hongrie qu'ils fournissent à l'opinion publique, et enfin la manière dont celle-ci les assimile.

Il est assez facile de constater que dès l'origine, cet échange ne saurait être équilibré ; en effet, on imagine plutôt mal comment la Hongrie, enclavée dans l'Empire d'Autriche, prisonnière de son système féodal, pourrait exercer un quelconque attrait sur la société française. A cette époque, le problème de la langue s'envisage sous un aspect quelque peu particulier, le hongrois étant finalement peu parlé, tout au moins au sein des catégories de la population susceptibles de mettre en oeuvre des relations culturelles. La haute noblesse hongroise utilise le latin, et l'allemand dans ses rapports avec Vienne, elle met très longtemps à comprendre qu'une politique d'indépendance nationale passe avant tout par un programme d'unification linguistique et ce n'est qu'en 1844 que la Diète rend obligatoire l'usage du hongrois dans l'administration ; cette tâche revient alors à une nouvelle frange de la population, la petite noblesse plus ou moins ruinée qui deviendra le ferment de la révolution.

On commence à mieux voir l'enjeu du débat quand on s'aperçoit que les partisans de cette révolution ont forgé leur conscience politique au sein même de la révolution française de 1789, ainsi qu'en assimilant l'expérience anglaise de monarchie parlementaire, à ce moment-là, seuls quelques exaltés envisagent une rupture avec Vienne.

L'influence française en Hongrie avant 1848 n'est pas uniquement politique, loin s'en faut, elle est en fait surtout culturelle, artistique.

A cet égard, l'époque romantique joue un rôle déterminant en faisant de la France et a fortiori de Paris une sorte de phare pour l'élite hongroise, la capitale devient alors une étape obligée pour tout intellectuel et un foyer d'attraction considérable pour la jeunesse romantique hongroise avide de bouleversements de tous ordres.

Cette séduction agit même au niveau économique et certains Hongrois n'hésitent pas à aller tenter leur chance à Paris.

Dans l'analyse de ce phénomène, le prestige de la langue française occupe une place importante, le français reste en 1848 une langue à vocation internationale,

elle est encore la langue de la diplomatie, et dans le monde intellectuel, sa pratique demeure un signe de reconnaissance.

Si donc l'héritage est important dans le sens Paris-Budapest, il est permis d'émettre des doutes quant à sa validité dans le sens inverse.

La Hongrie évoque peu de souvenirs historiques dans la mémoire française : le rempart constitué par la Hongrie face à la puissance ottomane ; l'appel de Rákóczi à Louis XIV ; la position du pays lors des guerres napoléoniennes. Voilà qui est plutôt maigre.

Il faut également considérer la place occupée par une certaine forme de snobisme intellectuel qui, à cette époque, érige la slavophilie au rang de phénomène de mode : c'est alors la Pologne qui est en "vedette" à Paris et qui personnifie à merveille la génération romantique.

Cependant, en dépit du fait que le monde slave constitue une entité plus importante que la Hongrie à tous les niveaux, un phénomène de mode n'explique pas tout et si les Hongrois ne jouissent pas des faveurs des salons, la faute ne leur en incombe pas forcément, tout dépendant, comme le soulignait justement P. Renouvin, de la fidélité de l'image reçue du pays.

Quand on entreprend de dresser une sorte d'inventaire des témoignages que le public de 1848 a à sa disposition pour apprendre à connaître la Hongrie ou du moins s'en faire une idée, on arrive très vite à bout d'arguments du fait de leur nombre fort restreint et des descriptions qu'ils contiennent, celles-ci laissant parfois l'historien pour le moins perplexe.

Notre but est de mettre en lumière les écrits les plus significatifs, à savoir ceux qui prétendent donner de ce pays une photographie la plus exacte possible et qui contribuent à le faire connaître au public français.

On pourra alors s'interroger sur leur validité et leur degré de responsabilité au regard des événements qui suivirent. Nous nous sommes donc limités à quatre ouvrages qui nous ont semblé les plus représentatifs, leurs auteurs ayant eu le mérite de se rendre sur place et de prendre très au sérieux leur tâche de "grand reporter", certains même prétendant faire oeuvre d'ethnographes.

Le premier document que nous avons choisi de présenter, par ailleurs le plus ancien et sans doute également le plus remarquable, est le *Mémoire sur la Hongrie et les lois rendues par la dernière Diète (1832-1836)*² envoyé à l'Ambassadeur de France à Vienne, en mai 1837, par le Baron de Langsdorff, chroniqueur attitré de la Revue des Deux Mondes.

Sa perception de la situation géopolitique de la Hongrie en 1837 est sans appel :

*La Hongrie est comme ces terres sur lesquelles les anciens géographes écrivaient: terra incognita. Rien n'y ressemble à rien, et comme rien n'y est logique et rationnel, la connaissance des principes, des bases premières, ne sert pas à grand chose pour arriver à celle des détails.*³

On constatera par la suite, toutes les fois que l'on aura affaire à des récits sur la Hongrie, que l'élément principal en est souvent une impression de dépaysement total par rapport aux valeurs de la société française.

Tout au long de sa remarquable étude, le Baron de Langsdorff dresse un tableau très clair de la situation interne du pays, et fait déjà apparaître toutes les contradictions dont souffrira plus tard la révolution. Si sa conclusion s'avère en fait inexacte, elle est néanmoins en accord parfait avec le reste de son analyse qui pouvait de toute façon difficilement prévoir l'explosion de 1848.

Le Baron de Langsdorff est extrêmement objectif et constate sans les juger les déséquilibres de la société hongroise et tout d'abord son caractère évident de féodalité qui, en donnant les pleins pouvoirs aux Magnats, freine considérablement l'apparition d'une bourgeoisie autochtone qui constituerait alors le soutien du jeune Parti Libéral. C'est en fait tout le contraire qui se produit, car les seuls éléments bourgeois que l'on retrouve en Hongrie sont en grande majorité de souche allemande et par là peu enclins à accepter des réformes qui pourraient nuire à leurs avantages commerciaux. L'autre élément est constitué par la communauté juive exclue de la vie politique.

A travers cette constatation, c'est la présence étrangère dans son ensemble que l'auteur condamne comme coupable de maintenir le pays dans le Moyen-Age; le rôle émancipateur revient alors essentiellement à la noblesse : si la petite noblesse, plus ou moins ruinée fournit le plus souvent le contenu idéologique d'une politique de réformes, puisé dans ses fréquents voyages en France ou en Angleterre, c'est la haute noblesse qui se doit d'apporter le capital et de faire pression sur l'Autriche.

Du point de vue du Baron de Langsdorff, l'homme qui caractérise le mieux ce syncrétisme est le Comte István Széchenyi : *Il s'est fait considérer et apprécier à l'étranger, on s'y est habitué à traiter le Comte Széchenyi comme une sorte de représentant officiel de la Hongrie.*⁴

L'auteur, qui ne se contente pas de dépeindre des choses vues, mais analyse véritablement la situation, donne une excellente et fidèle image de l'effervescence politique qui règne en Hongrie, bouillonnement encore accentué par la convocation de la Diète entre 1832 et 1836 qui, pour la première fois, sous la pression du Parti Libéral, va adopter un certain nombre de réformes qui feront en quelque sorte de Széchenyi le "père de la Hongrie moderne".

La mesure la plus importante (article 4) étant sans doute l'adoption du hongrois comme langue obligatoire dans l'administration en remplacement du latin. Cette décision constitue un enjeu énorme pour le pays et se présente, comme la première étape obligée vers une politique de plus en plus tendue vers les intérêts nationaux.

A propos, Langsdorff raconte un épisode qui a son importance pour la suite des événements : les journaux officiels allemands ne donnaient qu'une idée très succincte et peu accessible à la majorité de la population du contenu des débats de la Diète.

*Plusieurs députés ouvrirent une souscription et établirent à leurs frais dans la cour même des Etats une imprimerie lithographique qui reproduisit à quelques centaines d'exemplaires les discours tenus dans la Diète.*⁵

La direction, la formation et le recrutement des sténographes sont alors assurés par un jeune avocat : Lajos Kossuth ! En citant Kossuth presque par

hasard, Langsdorff donne en fait le premier témoignage en français sur cet homme dont la carrière politique ne fait que commencer.

En résumant ce qui vient d'être dit et malgré cette fermentation générale sur laquelle il serait imprudent de fermer les yeux, je ne crois pas à une révolution en Hongrie. Toute l'histoire de ce pays est pleine d'agitations pareilles, lesquelles n'ont pas abouti.⁶

En 1837, alors qu'il est vrai que le calme règne en Hongrie, cette conclusion était tout à fait valable : il est certain qu'en adoptant une position de recul, on mesure mieux sa portée. Le tableau que vient de faire le Baron de Langsdorff de la Hongrie la dépeint finalement comme sortant de siècles de féodalité et s'ouvrant à la modernité par l'intermédiaire de réformes sociales et politiques. Les extrémistes qui exigèrent plus tard la rupture avec Vienne ne sont pas encore apparus sur la scène, et l'auteur, prenant lui aussi du recul, pensera que la Hongrie a sans doute gâché sa chance de mutation et qu'elle ne saurait tarder à retomber dans la "barbarie orientale" dont elle est issue.

Cette dernière image est d'ailleurs à peu de choses près celle que l'on retrouve le plus fréquemment dans les trois autres documents que nous avons choisis, le point de départ commun se trouvant être l'héritage d'Attila et de ses hordes.

Dix siècles ont passé sur ce peuple sans en effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois.

(...) La présence de cette race à part au milieu d'une ville civilisée (Pest), ce souvenir du IV^e siècle encore vivant au XIX^e forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement".⁷

Là encore on retrouve la peinture de la féodalité et Edouard Thouvenel saisit parfaitement les composantes sociales du pays et aboutit finalement aux mêmes démonstrations que Langsdorff, à savoir l'absence totale d'une classe intermédiaire qui assurerait le rôle de vecteur de la modernité, cette tâche doit alors échoir à la noblesse.

Les nobles hongrois, cependant ont un rôle magnifique à remplir : que par leurs soins, que sous leur direction, les paysans soient appelés à la vie civile, que l'instruction, soutenue par la morale religieuse, visite les campagnes, que, par leurs efforts, l'industrie et l'agriculture apportent aux travailleurs le bien-être et la richesse ; ils commanderont à des hommes dont les coeurs battront aux mots d'indépendance et de patrie. La nation hongroise ne sera plus en danger, car elle ne résidera point dans une seule caste, mais dans un peuple jeune, actif et courageux.⁸

Même s'il faut ici débarrasser l'analyse de son ton paternaliste, il est néanmoins vrai que la solution résidait là et l'on constate donc qu'en plusieurs points, Thouvenel et Langsdorff se rejoignent et qu'ils contribuèrent vraiment à donner à l'opinion publique une image en grande partie fidèle de la Hongrie.

La vision d'Hippolyte Desprez⁹, à vrai dire essentiellement spécialiste des questions slaves ainsi que de la Roumanie, est sensiblement différente. En effet, sous couvert d'analyser la situation politique dès les prémices de la révolution, son but est en définitive de démontrer que le salut de la Hongrie est inséparable de l'association à l'autonomie des diverses nationalités présentes sur son sol et

qu'elle ne cesse d'opprimer, toute obnubilée qu'elle est par sa souveraineté et démesurément gonflée d'orgueil.

Je ne me dissimulais pas combien la réconciliation des peuples de Hongrie présentait d'obstacles. Je ne pouvais surtout pas m'empêcher de trembler pour l'avenir des Magyars. (...) Réduite à la décrépitude par le latinisme et le germanisme, (la nationalité hongroise) avait repris une physionomie nouvelle avec le sentiment de sa personnalité. (...) En un mot, pour que l'individualité de la race magyare pût disparaître, il fallait que cette race fût brisée une seconde fois sur les champs de bataille et tenue en sujétion par une main puissante. (...) J'aimais cependant à penser que l'aveuglement des Magyars n'était pas incurable.

(...) Non, une voie leur reste ouverte, une voie qui ne les portera point sans doute à cette grandeur rêvée dans la foi de la jeunesse, mais qui les conduira à une condition encore honorable et à un rôle digne d'un peuple libre.¹⁰

Néanmoins, cette définition de la nation hongroise est sujette à modifications, l'image que donne l'ouvrage de Desprez est en effet légèrement déformée et suppose, pour être pleinement appréciée, que le lecteur connaisse à fond non seulement la situation de la Hongrie, mais également celle des Croates, Roumains etc, ce qui était très loin d'être le cas au sein de l'opinion française.

Cette réflexion prend encore plus de poids quand on aborde l'ouvrage de la Baronne Blaze de Bury¹¹, celle-ci qui, comme beaucoup d'autres dames du XIX^e siècle, fut prise de la fièvre du voyage, nous propose un récit extrêmement détaillé de ce qu'elle fut amenée à observer durant son séjour en Hongrie et en conclusion, précise qu'elle fut elle-même le témoin des scènes décrites et que l'ensemble de sa narration est tout à fait véridique, ses informations émanant des meilleures sources.

Tout ceci suffit largement à mettre l'historien sur ses gardes et cette précaution s'avère judicieuse quand on réalise que Mme la Baronne, sans doute éprise d'exotisme et recherchant les émotions fortes, a souvent confondu la visite du pays, si étranger soit-il, avec celle d'un parc zoologique.

Du reste, cette promptitude à l'enthousiasme provient en général de la très-légère distinction que fait le Madjar (sic) entre le bien et le mal ; il ne reconnaît guère ce que l'on appelle les "principes fixes", et son idée de moralité et d'honnêteté diffère entièrement de celle que les autres pays reconnaissent.¹²

Si l'on poursuit courageusement la lecture, l'image que donne alors Mme Blaze de Bury des Hongrois se résume en un tableau caricatural d'une tribu de barbares dont la devise serait "ni dieu, ni maître", qui ne reconnaîtrait que la force et qui de surcroît, serait profondément convaincue de sa supériorité.

Le Madjar, tel qu'il existait avant les guerres de ces deux dernières années, était une anomalie dans la civilisation européenne ; un vrai contre-sens, curieux si vous voulez, mais aussi dépaycé au milieu de tout ce qui l'entourait de toute part, que le serait l'Empereur de la Chine au milieu des "docks" de Londres. Quel sera le sort définitif de cette étrange race ? Lutteront-ils encore ? Ou bien, pareils à leurs ancêtres les Huns, leur dernière bataille a-t-elle été livrée et sont-ils destinés à s'éteindre ? Qui le dira ? Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que la race madjare résiste à la civilisation et ne se laisse modifier par aucun élément nouveau.¹³

L'auteur, après mûre réflexion, a donc conclu qu'il ne saurait être raisonnable de rencontrer des sauvages au coeur de l'Europe, leur présence ne s'expliquerait donc pas, il s'agit sans doute d'un accident de l'Histoire.

Une telle description d'un pays et de ses habitants, qui emprunte tant à l'exotisme, à l'extraordinaire, frappe d'autant plus les esprits qu'ils ne disposent de presque aucun point de comparaison, et l'on voit alors le genre de préjugés qui peuvent circuler dans l'opinion publique et il est à ce moment-là très difficile de faire entendre la voix de la raison.

Cette tâche ardue fut précisément celle que s'assigna sa vie durant, Auguste de Gérando¹⁴ : "le plus ancien expert de la Hongrie"¹⁵, qui joua tout au long des années précédant la révolution et également pendant celle-ci, un rôle considérable. Partisan infatigable de la cause hongroise qu'il avait épousée, dans tous les sens du terme par son union avec Emma Teleki en 1840.

Son activité débordante allait de la publication de brochures à la traduction d'auteurs hongrois, en passant par les discours et les nombreuses rencontres avec les hommes d'Etat français et étrangers.

Ce fut essentiellement lui qui contribua à dresser de la Hongrie le tableau d'une nation jeune, en devenir, dont la conscience politique s'éveille et qui est avide d'une nouvelle donne sociale, moderne, au diapason des autres nations d'Europe, cette Europe dont elle se veut une des entités essentielles, le continent ne pouvant se passer de cet espace central, cette Mitteleuropa sans laquelle il serait complètement déséquilibré.

Auguste de Gérando fit partie de ces hommes, Français et Hongrois, qui, à Paris, tentèrent de donner de la Hongrie une image fidèle, positive, mais sans complaisance, et de sensibiliser l'opinion publique française.

On peut effectivement se demander s'il y avait à Paris une forte population hongroise et quelle place elle prit dans cet enjeu.

Bien entendu, l'émigration hongroise vers la Capitale ne peut se comparer, ni en nombre, ni du point de vue de la tradition, ni même en influence, avec l'émigration polonaise ou allemande ; mais elle se répandit néanmoins et resta peu cloisonnée. En février 1848, on peut évaluer cette population à quelques centaines¹⁶, celle-ci, sans être vraiment organisée, dispose toutefois d'un lieu de réunion, le Café du Danemark, situé dans l'hôtel du même nom, rue Saint Honoré.

Son action la plus marquante fut sans conteste la visite rendue à Lamartine, à l'Hôtel de Ville, le 15 mars 1848 et que L. Sipos raconte avec force détails, reproduisant le fameux discours de Lamartine, qui augurait déjà de la suite des événements et dont l'Ambassadeur d'Autriche à Paris, le Comte Apponyi, avait parfaitement saisi la portée comme le démontre sa lettre du 17 mars adressée à Metternich :

*M. Lamartine s'est borné à leur adresser un discours assez insignifiant et de simple politesse (...) Toute cette manifestation a passé comme inaperçue et est tombée plutôt dans le ridicule.*¹⁷

Tout le problème des relations franco-hongroises réside dans le fait, certes regrettable mais conforme à la logique, que la Hongrie ne représentait au fond

rien pour la France, aucune véritable tradition historique ne liait ces deux pays, la distance et la langue jouant également un rôle déterminant. Le Comte Teleki, chargé de défendre les intérêts du nouveau gouvernement hongrois à Paris, en est d'ailleurs parfaitement conscient : *Nem voltunk olyan érték a világ szemében, amely értékének sérelmén fellázodt volna minden jobb érzés.*¹⁸

C'est pourquoi, quand le 15 mars 1848, la révolution éclate à Pest, l'opinion que pouvaient en avoir les hommes d'Etat et les diplomates français s'est trouvée profondément marquée par les éléments dont nous avons fait mention. Alors qu'inversement, du côté du nouveau Gouvernement hongrois, la rupture avec Vienne semble de plus en plus inéluctable, les dirigeants entreprennent de faire le compte des soutiens potentiels existant en dehors de leurs frontières ; c'est dans ce cadre que va s'amorcer un dialogue franco-hongrois.

*Environnée d'ennemis, la Hongrie ne doit pas, au-delà de ses frontières, rencontrer que des indifférents. Une nation ne saurait rester isolée : en se séparant de la grande famille européenne, elle se destinerait à une mort précoce : car on ne vit pas sans alliances.*¹⁹

Certes, et la Hongrie va s'employer à consolider son crédit à l'étranger, mais elle ne se résout à adopter cette tactique qu'en dernier ressort, au lieu de s'être inquiétée dès le début des événements de la présence d'éventuels soutiens ; une fois de plus le Gouvernement hongrois est victime des illusions du Printemps des Peuples et croit sans doute à une certaine solidarité des révolutionnaires, mais en septembre 1848, il est beaucoup trop tard, et le Printemps des Peuples est bel et bien enterré.

Mais si l'on en croit le témoignage de Ferenc Pulszky, le premier pas aurait été fait par la France et plus précisément par le Gouvernement provisoire et cela toujours dans une optique assez idéaliste et généreuse de rapprochement des peuples.

*Lamartine beschäftigte sich als Präsident der provisorischen Regierung auch mit äusserer Politik und schickte, trotzdem dass Bastide Minister des Äusseren war, geheime Agenten in die verschiedenen Länder Europas, um durch sie die Stimmung der Völker kennen zu lernen, während die Gesandten bloss über jene der Höfe referierten. Nach Ungarn und dem Orient sendte er Dr. Mandel, der ungarischer Abstammung und ein ausgezeichnete Arzt war seit Jahren in Paris wohnte und als Theaterarzt mit den literarischen Kreisen in Verbindung stand.-) Deák nicht daran glaubte, dass er ein französischer Agent sei. (...) Kossuth hat mit ihm offen und vertraulich gesprochen, dass er ihm von der bösen Absichten der Wiener Regierung, von der Intrigen des Hofes und von unserem Vertrauen zur französischen Republik Erwähnung getan.*²⁰

Pulszky dit également avoir rencontré ce Dr. Mandel. Les écrits de Deák et de Kossuth ne le mentionnent nulle part et la légation française à Vienne ne fut apparemment jamais informée de la venue de ce personnage car aucun papier, officiel ou secret, n'en fait état, ce qui aurait dû être le cas, quand bien même sa mission n'eût été qu'officieuse. Par ailleurs, les laissez-passer pour se rendre en Hongrie s'obtenaient au sein de cette ambassade.

Nous laisserons donc le Dr. Mandel, pour nous intéresser de plus près à d'autres acteurs, dont l'existence au moins ne fait aucun doute.

En effet, à cette période, à savoir aux alentours des mois de juin et juillet 1848, eurent lieu deux autres types d'échanges entre la France et la Hongrie.

Le premier se déroule à Vienne et l'on y retrouve alors Ferenc Pulszky en tant que Secrétaire de la Chancellerie hongroise où il seconde Esterházy, ministre des Affaires Etrangères, qui multiplie les déplacements à Innsbruck, et de l'autre côté, un secrétaire de la légation française, resté sur place avec Alexis de Gabriac, Bernays.

Leurs fréquentes rencontres, qui se poursuivent jusqu'au mois de septembre 1848, sont attestés tant par Pulszky lui-même que par les rapports de Bernays.

*Le Sous-secrétaire d'Etat à la Chancellerie de Hongrie me communique chaque mot qui se dit et s'écrit sur les affaires de Hongrie.*²¹

Le Sous-secrétaire d'Etat en question est beaucoup plus prolixe sur ses relations avec le diplomate français, en effet, il s'efforça auprès de lui de faire le plus de propagande possible en faveur de la Hongrie et a tout intérêt à montrer qu'il y parvient.

*Bernays, ein Beamter der französischen Botschaft, war häufig unser Gast, denn er wohnte in der Nachbarschaft und verfolgte die Wiener Ereignisse mit gleicher Aufmerksamkeit wie ich.*²²

Tout au long de cet été, Bernays et Pulszky ne se quittent pas, prennent tous leurs repas ensemble et ont des discussions au sujet de l'avenir de l'Europe, au cours desquelles il leur est arrivé d'évoquer la création d'une entité danubienne indépendante ; mais Bernays garde ses propos pour son usage personnel et nous ne possédons aucun rapport de sa part concernant la Hongrie.

L'autre rencontre à laquelle nous allons maintenant nous attacher donne des résultats nettement plus intéressants quant à l'analyse de notre question ; elle se déroule à Paris et met en présence László Szalay, délégué hongrois au Parlement de Francfort et Auguste de Gérando.

Le premier arrive à Paris le 23 juin 1848, alors que l'insurrection ouvrière commence ; le moins que l'on puisse dire est que le moment est plutôt mal choisi pour plaider la cause de la Hongrie.

Il va tout d'abord se tourner vers les hommes susceptibles de lui être favorables et de pouvoir intercéder en sa faveur auprès du Gouvernement ; et c'est donc tout naturellement vers Gérando, dont Bernays écrivait : *S'il y a un Français qui comprend cette question dans toute sa plénitude, c'est M. Gérando*, que Szalay se dirigea.

Gérando déploie alors une énergie considérable pour faire entendre les arguments du Gouvernement hongrois, il obtient à plusieurs reprises des entretiens avec le ministère des Affaires Etrangères, Jules Bastide, dont il rend compte à Szalay : le but étant de convaincre le ministre de la nécessité de créer un contact permanent et direct avec la Hongrie.

Plusieurs lettres et témoignages démontrent qu'à ce moment précis, Gérando espérait obtenir la charge d'une mission diplomatique en Hongrie, persuadé que le Gouvernement français établira un consulat dans la capitale hongroise.

Entre temps, Szalay est reparti en Hongrie, mais continue de prendre connaissance régulièrement des multiples correspondances de Gérando : ce dernier apprend bientôt par des rumeurs que le Gouvernement hongrois vient de décider l'envoi à Paris d'un représentant permanent.

C'est par une dépêche de La Cour que nous pouvons vérifier cette information.

Le Comte Batthyány, Premier Ministre du royaume de Hongrie est venu à Vienne pour faire auprès de l'Empereur et du Gouvernement impérial un dernier effort afin de prévenir, s'il est encore possible, la chute du gouvernement à la tête duquel il est placé et la révolution non moins imminente qui menace de changer une fois de plus la situation politique de son pays, a fait exprimer le désir d'avoir avec moi un entretien dont je dois vous rendre compte.

(...) M. de Batthyány m'a demandé alors si le Gouvernement de la République française serait disposé à seconder les efforts que la Hongrie faisait pour assurer son indépendance, si le Cabinet français ne jugerait pas à propos de reconnaître par conséquent l'existence de la Hongrie comme Etat indépendant et d'agir auprès du Gouvernement autrichien par voie de conseil et de persuasion, ou par des représentations officielles pour protéger cette indépendance (...) Il finit en m'annonçant que le Ministère hongrois avait choisi le Comte Teleki, membre de la Chambre des Députés, pour aller nouer les premières relations entre la Hongrie et le Gouvernement de la République. Le Comte Teleki part en effet ce soir pour Paris, cet envoyé occupe une position importante comme chef du parti qui représente les opinions politiques les plus avancées dans la Chambre des Représentants de la Hongrie. Il s'est signalé depuis longtemps par l'opposition énergique qu'il a faite à la politique du Gouvernement autrichien et à ses adhérents au sein de la Diète hongroise. Orateur fécond et chaleureux comme le sont beaucoup de ses compatriotes, esprit actif, passionné par l'indépendance de sa nation et la suprématie de sa race, ses discours portent la vive empreinte de ses sentiments qu'il emploie tous ses efforts à propager.²³

On comprend facilement l'importance capitale de ce document, d'autant plus qu'il est accompagné d'une autre lettre, signée de Batthyány et adressée au ministère des Affaires Etrangères, annonçant la délégation du Comte Teleki.

Exceptée la visite faite par Esterházy à La Cour, le 30 juillet 1848, cette rencontre entre Batthyány et le Chargé d'affaires français est le premier acte véritable des relations franco-hongroises à cette époque.

Bien entendu, La Cour ne fait aucune réponse précise à Batthyány quant à une éventuelle aide française, il adopte une prudente position position d'attente, en insistant sur le fait que seul le Gouvernement français peut prendre une décision en la matière.

En ce qui concerne László Teleki lui-même, on dispose de l'opinion de La Cour, que l'on peut compléter avec celle de Pulszky qui était l'un de ses proches, ce qui ne fut pas le cas du Chargé d'affaires français, qui ne le rencontra jamais.

L'échec de sa mission et de la révolution hongroise en général s'explique par le poids des enjeux de politique extérieure, les opinions publiques ne jouant pas encore en 1848 le rôle considérable que nous leur connaissons aujourd'hui.

Notes

1. P. Renouvin : *Journal of modern history*. Vol. 38 N°1, 1966. Cité dans Kovács : *Szabadságharcunk és a francia közvélemény*, Budapest 1976.
2. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents Autriche, Vol. 51, pp. 147 - 182.
3. *ibid.*, p. 147.
4. *ibid.*, p. 155.
5. *ibid.*, p. 180.
6. *ibid.*, p. 182.
7. E. Thouvenel : *La Hongrie et la Valachie*. Paris, 1840. p. 39.
8. *ibid.*, p. 75.
9. H. Desprez : *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie*. Paris 1850, 2 tomes, pp. 268 et 360.
10. *ibid.*, p. 87.
11. Baronne de Blaze de Bury : *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849*. Paris 1851, p. 402.
12. *ibid.*, pp. 321-322.
13. *ibid.*, pp. 324-325.
14. P. Rubin : *Francia Barátunk*, Auguste de Gérando. Budapest, 1982, p. 179. Sur la vie et l'oeuvre de Gérando, je renvoie à la thèse, que ma collègue Christine Adrianenssen lui a consacré sous la direction du prof. Moritz Cszáky (Vienne).
15. E. Birke : *Frankreich und Ostmitteleuropa*. Köln-Graz, 1960, p. 527.
16. L. Sipos : *Les Hongrois de Paris devant Lamartine*. In : *Nouvelle Revue de Hongrie*. Paris, juillet 1934, pp. 195-198.
17. Sipos, op. cité pp. 197-198./
18. Cité dans Kovács : *Szabadságharcunk és a francia közvélemény*, p. 13.
19. László Teleki : *La Hongrie aux peuples civilisés*. Paris, 1848. p. 1
20. Ferenc Pulszky : *Meine Zeit, mein Leben*. Pressburg-Leipzig 1881. Tome 2.
21. Lettre de Bernays à Bastide, 13 septembre 1848, Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance Politique Autriche, vol. 436, p.227.
22. Pulszky, op. cité p. 123.
23. Dépêche N° 57, La Cour à Bastide, 4 septembre 1848. AAE CP Autriche, vol. 436, p. 173.

«Embourgeoisement» et avenir hongrois

Le mot qui veut dire «bourgeois» en hongrois (polgár) a à peu près la même connotation que le mot allemand *Bürger* c'est dire qu'il est descriptif sans aucune tendance contrairement au mot français «bourgeois» qui a une connotation péjorative. Mieux, «polgár» et «Bürger» ont même un sens positif dans la mesure où ils signifient aussi «citoyen», autrement dit, un être jouissant de droits et soucieux de les conserver. Quand on dit en hongrois «société bourgeoise», cela désigne une société qui se caractérise notamment par ses *droits*. Il en va de même de la «Bürgerliche Gesellschaft», mais non de la «société bourgeoise» quand ce mot est employé en français. En français, c'est l'expression «société civile» qui évoque la même idée, sans toutefois avoir exactement la même connotation. Quand nous disons en français, «société bourgeoise», nous pensons plutôt au milieu des commerçants, des industriels, des possédants, c'est-à-dire à une réalité qui se rapproche de l'acception marxiste du mot bourgeois. Or, ainsi que chacun le sait, le concept de la fortune et de la propriété est inséparable en logique marxiste de celui de «l'exploitation».

Il serait quelque peu hypocrite de faire abstraction de cette connotation dès lors qu'en Hongrie, et plus largement en Europe, tous les débats relatifs au développement de la société bourgeoise concernent aussi le problème de l'exploitation et des inégalités. Laissons pour le moment en suspens la question de savoir si la société de la propriété bourgeoise avec son ordre juridique bien réglé est inévitablement une société «d'exploitation». Il s'agit là d'un débat économique et historique qu'il serait impossible de régler en deux phrases.

Remarquons toutefois que le mot «bourgeois» en français n'est pas seulement péjoratif au sens marxiste. Il véhicule aussi un mépris aristocratique et, plus largement, ce mépris qu'une bonne partie des intellectuels (artistes, prêtres, philosophes) considèrent qu'ils ont le devoir d'éprouver à l'égard de la chose matérielle et des bourgeois asservis à cette chose-là. Aux yeux de la bohème, du révolutionnaire, du soldat et du châtelain, le bourgeois (qu'autrefois on appelait aussi «filistre» en hongrois) est un sous-homme non moins ridicule que le bougre. Je souligne cela non pas par pédanterie linguistique, mais parce que ce mépris est au cœur de notre sujet. Le processus de l'embourgeoisement dépend très largement des jugements de valeur véhiculés par la tradition; ces jugements peuvent affecter le prestige de la fonction bourgeoise d'une façon positive ou négative. L'acception française du mot «bourgeois» a ceci d'intéressant qu'elle anticipe sur l'ambivalence d'une bonne partie des sociétés européennes, société hongroise comprise.

Nos analyses ont jusqu'ici visé le concept du «bourgeois», alors que notre thème est celui de «l'embourgeoisement». Je m'empresse de noter qu'en hongrois, ce mot a une toute autre connotation qu'en allemand, en français ou en

anglais et, pour tout dire, le mot hongrois «*polgárosodás*» n'a aucun équivalent dans les langues évoquées. En français, le mot «*embourgeoisement*» (et c'est vrai aussi pour le mot allemand «*Verbürgerlichung*») désigne quelque chose de négatif, mettons une espèce d'imprégnation par le confort bourgeois, non le développement de la société bourgeoise. Le mot hongrois correspondant est à la foi plus étroit et plus large que celui dont il est dérivé. Plus étroit, parce qu'il ne garde pas tous les sens du mot «*polgár*». Plus large, parce qu'il évoque des processus au centre desquels nous trouvons certes la bourgeoisie et les activités bourgeoises, mais dont certains n'y sont reliés qu'indirectement, comme par exemple le développement des villes ou le progrès de l'égalité civiques. Il est vrai que ces choses-là sont originellement la conséquence du développement numérique de la bourgeoisie et de l'accroissement de son pouvoir social, mais certaines connaissent par la suite une évolution autonome: il suffit d'évoquer l'urbanisation en régime «*socialiste*». Pour retrouver le sens hongrois du mot «*embourgeoisement*», je parlerai donc par la suite de «*civilisation bourgeoise*».

Qu'appelle-t-on en hongrois une société qui a réussi à s'embourgeoiser? En premier lieu, une communauté - de préférence nationale - qui a combattu avec succès les privilèges seigneuriaux, féodaux, aristocratiques, et qui a établi l'égalité des droits civiques. En deuxième lieu, une société fortement industrialisée et urbanisée, vivant dans les conditions de l'économie de marché (et il est à souligner qu'aucun de ces progrès n'est contraire à l'embourgeoisement de la paysannerie, c'est-à-dire à l'extension des processus évoqués aux activités agricoles). En troisième lieu, ce qui est visé, c'est un certain bien-être, un raffinement des conditions de vie que l'on peut certes analyser comme la conséquence de l'industrialisation et de l'urbanisation mais qui n'en est pas la conséquence obligatoire: le système soviétique a illustré la possibilité d'une industrialisation et d'une urbanisation qui n'entraînent ni le bien-être ni l'adoucissement des rapports humains.

Autrement dit, «*l'embourgeoisement*» ne doit pas être limité aux conséquences de l'industrialisation ou de l'extension de la vie urbaine. Conceptuellement, il recouvre un certain nombre de faits - l'égalité des droits, l'économie de marché, les libertés civiques - qui ont été conquis en Europe par la remise en cause de l'autorité ecclésiastique et monarchique et par la réorganisation démocratique de la société. Ce sont là des nouveautés qui se fondent au départ sur la propriété privée, juridiquement garantie, et sur le système de production (dit capitaliste) qui en résulte mais, une fois que ces nouveautés sont là, qu'elles définissent des normes et déterminent un style de vie, elles admettent des limitations de la propriété privée, parfois même considérables. La législation sociale du XX^e siècle non seulement n'a pas stoppé le processus que nous appelons ici «*embourgeoisement*», mais en a fait profiter, au contraire, des couches sociales qui jusqu'alors en avaient été exclues.

En quel sens peut-on dire qu'en Europe occidentale, par exemple, l'ouvrier s'est embourgeoisé? En ce sens qu'il a acquis une certaine sécurité, des réserves des droits sociaux, sans parler de l'égalité politique et des possibilités ouvertes devant lui et ses enfants d'accéder aux professions de type classe moyenne. *Le*

bourgeois est celui qui a des réserves, disait André Siegfried. Cette formule concise attire l'attention sur la sécurité vitale en tant que fondement physique de la conquête des droits.

Le processus que nous venons d'évoquer éclaire aussi d'une nouvelle lumière la thématique marxiste de «l'exploitation». Contrairement au dogme marxiste, le XX^e siècle a prouvé que l'exploitation de l'ouvrier salarié n'est pas une loi d'airain. D'autre part, l'histoire du socialisme d'inspiration marxiste a aussi montré que l'organisation de la grande industrie impose inévitablement le salariat, ce qui signifie que le «dépassement» du salariat est une illusion révolutionnaire. Il s'ensuit logiquement que toute la conceptualisation marxiste de l'exploitation est sans utilité aucune. Mais cela ne veut pas dire que tout niveau de salaire est justifié, qu'il n'y a pas de différence entre les bons salaires et les mauvais. La part des salaires ouvriers dans les revenus créés par l'entreprise peut être plus ou moins grande. Quand elle n'est plus supportable financièrement, l'entreprise risque de faire faillite. Là où elle est inférieure à ce qui est possible, il y a exploitation. Mais avec des libertés syndicales et politiques, ce genre d'exploitation est susceptible d'être combattue efficacement, ce qui signifie que le salarié n'est pas forcément livré à ses employeurs. Il peut même devenir un des bénéficiaires des progrès économiques de sa nation.

II

La civilisation bourgeoise a-t-elle une alternative?

Oui selon les marxistes: le socialisme révolutionnaire. Seulement si l'on se base sur les témoignages du système soviétique et des expériences qui l'ont prolongé, on constate que cette alternative a conduit à une impasse même là où elle semblait a priori justifiée (par exemple sur le plan de l'émancipation de la classe ouvrière). Nous n'en sommes qu'au début du bilan et pour tout dire il n'est pas sûr qu'il y aura un bilan exact. Ce qui est certain, c'est que la classe ouvrière a depuis longtemps désavoué sa solidarité avec le socialisme léniniste. Fait surprenant: avec l'avènement de Gorbatchev, même une partie de l'élite soviétique a cessé d'être solidaire avec cette expérience. Dès lors, le léninisme a fini d'être une alternative politique et sociale.

Y a-t-il d'autres alternatives ? Du point de vue des techniques du pouvoir, il y en a sûrement plus d'une. Mais après l'échec du socialisme soviétique et la démonstration historique qu'il représente, on pourra difficilement avancer des propositions mettant en question la combinaison des facteurs si bien réussie en Occident (économie de marché *plus* Etat de droit *plus*...). C'est que cette combinaison est à la fois efficace et souple: dans certaines limites les facteurs qui la constituent admettent des modifications. On ne peut, bien sûr, pas exclure la possibilité d'expériences futures qui, par fanatisme religieux ou pour d'autres raisons, veuillent se débarrasser du modèle occidental, c'est-à-dire de la civilisation bourgeoise. D'ores et déjà, on peut tenir pour certain que telles

expériences ne seront pas compétitives ni sur le plan de l'efficacité économique ni sur celui de la désirabilité sociale.

Cela veut-il dire que dorénavant tous les pays du monde, et notamment ceux de l'Europe du centre-est sont tenus d'imiter un modèle donné? (Ce serait, en quelque sorte, la confirmation de la vision hégélienne, même s'il ne s'agit pas exactement du modèle que Hegel avait en vue, à savoir l'idéal de l'Etat prussien.) Si la réponse est négative, c'est parce que le modèle occidental, ainsi que je l'ai déjà souligné ci-dessus, n'est ni défini, ni uniforme. Il s'agit d'une combinaison qui, certes, appelle impérativement l'économie de marché et les droits civiques, «bourgeois», peut-être la démocratie aussi, mais chacun de ces éléments peut être modulé, adapté et développé.

Mais si nous considérons la situation actuelle et l'avenir immédiat de la Hongrie, il nous faut introduire ici une restriction: dans l'hypothèse où la Hongrie cherche à s'intégrer à la Communauté Européenne, le «modèle» qu'elle peut choisir est beaucoup plus déterminé que dans une approche purement théorique. Dans cette hypothèse-là, le développement des institutions hongroises est en quelque sorte prédéterminé par les normes politiques et les règlements économiques que la Communauté Européenne a déjà adoptés ou qu'elle va adopter par la suite. A l'heure actuelle, personne n'oblige la Hongrie à s'intégrer à la Communauté Européenne, et il n'est même pas sûr que l'avenir proche le lui permettra. Mais si son choix est celui de l'Europe, ses alternatives sont réduites à zéro.

Les décennies écoulées ont apporté une autre leçon pour la Hongrie: elle doit bien conserver ses atouts agricoles. Tout comme le Danemark ou la Hollande, la Hongrie ne peut se donner qu'un modèle de développement où l'agriculteur garde une place de choix. Pour des raisons géographiques, seul a un sens pour la Hongrie un type d'industrialisation qui compte au maximum avec la seule richesse naturelle du pays, à savoir son sol arable. Le rôle-clé de l'agriculture ne condamne pas la civilisation bourgeoise ainsi que le prouve l'exemple des deux petits pays européens évoqués plus haut, mais aussi l'exemple de plusieurs pays d'outre-mer. Dans le modèle adapté au cas hongrois, la civilisation bourgeoise a pour pilier numéro un le fermier prospère habitant un centre agricole urbanisé. En pratique, cela signifie le développement des bourgs en les dotant d'une infrastructure commerciale, industrielle et financière appropriée. Dans cette optique, chacune de ces localités deviendrait le centre commercial de sa mini-région avec ce que cela suppose aussi d'infrastructure en matière de culture, de santé publique et de communication.

Le socialisme de type soviétique a empêché l'embourgeoisement du paysan, idée à laquelle il a été fondamentalement hostile. Mais lorsque le modèle soviétique s'est affaibli en Hongrie - dans les années soixante, mais déjà avec des antécédents qui remontent jusqu'au milieu des années cinquante - il s'est avéré qu'en Hongrie, l'embourgeoisement de la paysannerie était une tendance irrépressible, capable d'infléchir même l'organisation des coopératives forcées. D'autre part, en dépit (ou peut-être en raison) de l'industrialisation contraire aux données géographiques du pays, au moins la moitié des ménages hongrois s'est

organisée de façon à garder un lien quelconque avec l'agriculture. Toutefois, dans les conditions créées par l'industrialisation socialiste, ce lien n'a pu être conservé qu'au prix d'une auto-exploitation. Le résultat a été donc moins l'embourgeoisement qu'une exténuation physique dont les incidences sur la mortalité ne se faisaient pas attendre. Dans les villes, ce processus a joué contre la civilisation bourgeoise qu'il n'a pas favorisée à la campagne non plus. Les effets de l'embourgeoisement, limités certes aux aspects matériels de ce processus, n'ont concerné que la population agricole proprement dite.

Le problème qu'il faudrait résoudre aujourd'hui est le suivant: comment pourrait-on transformer l'embourgeoisement de la paysannerie ci-dessus évoqué en un processus qui inaugure enfin une vraie civilisation bourgeoise, soutenue non seulement économiquement mais aussi par le droit et par la conscience des gens. C'est un des problèmes-clés de l'avenir hongrois.

III

Il est bien connu que le passage à la civilisation bourgeoise est, depuis plus de deux siècles, un impératif historique auquel la Hongrie n'a pas trouvé la bonne réponse. Quels ont été les obstacles auxquels la résolution de ce problème s'est heurtée aux XIX^e et au XX^e siècles avant l'avènement du socialisme soviétique? C'est là un thème largement traité par l'historiographie hongroise et malheureusement trop vaste pour en faire ici une analyse complète.

Une des difficultés du problème est que les faits bruts de l'histoire économique ne sont pas interprétables en eux-mêmes. Les interprétations dominantes ont tendance à privilégier les éléments structurels. Qu'il me soit permis de risquer l'hypothèse que les obstacles du développement bourgeois doivent être cherchés au niveau de la conscience au moins autant que du côté des éléments structurels. Il me semble que si en Hongrie la civilisation bourgeoise est restée sous-développée, cela tient notamment à *l'immobilité de l'idéal national* (cette remarque vaut probablement aussi pour d'autres pays est-européens). Sans doute, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la société hongroise s'est engagée sur la voie de l'industrialisation, de l'économie de marché et du capitalisme sans pour autant parvenir à se donner une image de soi conforme aux impératifs de cette modernisation. La raison en est que la classe dominante de l'époque, pour une bonne part d'origine nobiliaire, n'a pas considéré le mode de vie et l'idéal bourgeois comme authentiquement magyars. Ce fut très dommageable puisqu'il a fallu que quelqu'un se charge quand même des fonctions de la classe bourgeoise, c'est-à-dire des activités industrielle, commerciale et financière. A défaut d'une couche d'entrepreneurs d'origine magyare, la bourgeoisie s'est essentiellement recrutée en Hongrie dans les milieux allogènes (juifs, germaniques, slaves). Il est vrai que ces milieux se sont magyarisés assez vite et avec beaucoup de zèle, mais ils n'en étaient pas moins séparés de la classe dirigeante par une barrière invisible. L'assimilation des milieux bourgeois d'origine étrangère ne fut qu'un faux-semblant et un demi succès.

En effet, à la fin du XIX^e siècle, un véritable fossé s'est creusé entre l'idéal et le style bourgeois, d'une part, et les habitudes culturelles, comportementales et professionnelles considérées comme «nationales», d'autre part. J'irai jusqu'à dire que *deux sociétés* vivaient côte à côte: société bourgeoise et société nationale. Un soupçon d'étrangeté et d'antinational a pesé sur l'ensemble du processus de la civilisation urbaine et sur ses conséquences économiques et culturelles, comme par exemple l'occidentalisation de la littérature, le journalisme moderne, l'importation des sciences sociales. Le grand écrivain et poète Mihály Babits en apporte le témoignage dans ses romans, bien qu'il ait lui-même compté parmi les «occidentalistes». L'activité industrielle et commerciale, la gestion de l'argent ont été qualifiées d'affaires juives ce qui a prêté une connotation particulièrement négative au concept bourgeois. Alors même que les Juifs hongrois ont fait de grands efforts pour donner une tonalité nationale à leur profession de foi bourgeoise, la synthèse entre civilisation bourgeoise et nation a peu affecté l'ethos des classes moyennes non juives. Il serait même plus juste de dire que la fonction publique - pivot de la classe moyenne chrétienne et nationale - a été antibourgeoise plutôt que bourgeoise. A tout le moins, les partis bourgeois n'ont pas trouvé d'écho de ce côté-là.

Les limites de ma compétence m'empêchent d'étendre cette analyse à la paysannerie et à l'artisanat. En effet, on pourrait se poser la question de savoir pourquoi la paysannerie et le petit artisanat ne sont pas devenus en Hongrie, comme dans quelques pays voisins, la pépinière d'une bourgeoisie nationale, pourquoi ces milieux sont restés, jusqu'en 1945, sous l'influence politique de la classe moyenne des fonctionnaires et des professions intellectuelles. Il y a certes le traumatisme des deux révolutions de 1918-1919 ainsi que celui de la paix de Trianon dépeçant la Hongrie de la façon que l'on sait. Mais ces traumatismes, à la fois sociaux et nationaux, expliquent-ils tout? S'il est possible d'en inférer le triomphe durable d'une idéologie nationale-chrétienne, on ne voit pas aussi clairement pourquoi Trianon et la Commune ont fait obstacle à la civilisation bourgeoise. On le voit d'autant moins que le régime national-chrétien avait notamment pour but déclaré la reconquête «nationale» de l'économie (c'est-à-dire la dépossession des Juifs). Cette politique s'est traduite par des mesures tendant à limiter les activités des Juifs. Force est alors de constater qu'il doit y avoir un lien entre la politique antilibérale du régime et la faiblesse de la civilisation bourgeoise.

Ces dernières remarques nous ramènent à l'analyse politique. Et c'est inévitable en l'occurrence: l'histoire sociale ne peut pas être comprise en laissant de côté la dynamique du pouvoir politique et l'évolution des consciences. Les données structurelles de l'économie ne permettent pas d'expliquer complètement, la manière dont un groupe social se détermine et s'oriente. Les critères selon lesquels une communauté nationale se définit sont également l'affaire de la politique; de même les références, qu'elles soient historiques, raciales ou mythologiques, qui permettent à cette communauté de s'identifier. Ces composantes de la conscience sociale sont aussi décisives pour les itinéraires

possibles de cette communauté que les données dites objectives parmi lesquelles elle vit.

Pour revenir au cas hongrois: la crise des années 1918-1920 avait, de manière contraignante, dirigé ce pays sur des chemins qui, jusqu'en 1945, devaient le tenir à l'écart des voies normales vers la civilisation bourgeoise. Le pouvoir en place a substitué le programme de la déjudaïsation à la modernisation économique et sociale; or, non seulement cela n'a pas favorisé l'émergence d'une civilisation bourgeoise, mais il a conduit à la désagrégation du tissu social, à des destructions morales et physiques. En 1945, temporairement, le retour à la «voie normale» a semblé possible, mais bientôt le pays s'est trouvé poussé, en conséquence retardée de la guerre, sur une voie contrainte ne lui laissant pas de choix, même en principe.

Si dans les années à venir la société hongroise parvient à retrouver, comme on peut l'espérer, la voie que j'ai qualifiée plus haut de normale, c'est-à-dire celle qui conduit à l'Etat de droit démocratique, à l'économie de marché et à la civilisation bourgeoise, elle se trouvera de nouveau confrontée, du moins il me semble, avec le même problème d'auto-identification qui l'a tant gênée pendant plus d'un siècle avant 1945. Or, il est vital qu'elle trouve enfin une solution à ce problème. Il est temps de remplacer l'auto-image traditionnelle par une identification permettant d'explorer harmonieusement la modernité. Oeuvrer pour la Nation exige d'abord de répondre opportunément aux défis extérieurs; l'exemple en a été donné par le roi Etienne au début du II^e millénaire. L'idéal national hongrois de la fin du II^e millénaire ne doit pas se fonder sur les gloires d'un passé irrémédiablement passé, il ne doit pas chercher la solution des problèmes contemporains dans le culte des vertus d'autrefois. La spécificité nationale, disait István Bibó, est la manière dont une communauté réagit aux défis posés par l'histoire. Aujourd'hui, comme hier, le problème est de concilier le national avec l'universel, non pas selon les préceptes de l'idéologie soviétique, mais conformément au modèle de la liberté. J'ajoute que ce défi est posé en tout premier lieu à ceux qui se trouvent du côté national-populaire de l'échiquier politique hongrois contemporain: l'avenir de la civilisation bourgeoise en Hongrie dépend largement d'eux.

En apparence, la Hongrie est sur la bonne voie. Dans l'industrie et le commerce, on voit émerger une nouvelle couche nationale d'entrepreneurs et le gouvernement est aussi favorable à l'entreprise qu'à l'intégration européenne. Il semble que l'idée libérale et l'idée nationale soient en train de se réconcilier, même si cela ne va pas sans états d'âme, du moins en ce qui concerne l'équipe fondatrice du Forum démocratique. La situation se complique quelque peu dans l'agriculture: il n'apparaît pas clairement comment le parti des petits propriétaires entend mettre sa politique paysanne en accord avec la situation créée par plusieurs décennies de production coopérative. Les possibilités d'un compromis sensé existent. Surtout, c'est la première fois dans l'histoire de la Hongrie moderne depuis la génération de Széchenyi et Kossuth que les forces politiques modernisatrices ne sont pas accusées d'aller contre l'intérêt national. Jamais en Hongrie l'idéal bourgeois et la démocratie n'ont été aussi populaires que depuis

1989. A l'heure actuelle, tout le monde est démocrate et européen et si on reproche quelque chose à l'adversaire, c'est de n'être pas assez démocrate ni assez européen. Se pourrait-il que le communisme ait aussi quelques mérites dans l'émergence de ce consensus démocratique?

Mais ne nous fions pas trop aux apparences. Les valeurs démocratiques n'ont encore gagné que sur le papier, non dans les rapports interpersonnels ni dans le style des administrations, dans la conscience juridique des citoyens ou dans les manières politiques. La synthèse entre l'image nationale et l'idéal bourgeois est loin d'être acquise. Or, c'est le succès de celle-ci qui conditionne la réconciliation de la société hongroise avec elle-même.

Quelques problèmes de l'économie hongroise *

On m'a prié de vous parler de "quelques problèmes de la Hongrie". C'est ce que j'essaierai de faire. Ma liste ne sera pas complète - si elle l'était, je vous parlerais pendant des heures et je gâcherais votre soirée.

Mon sujet principal sera la monnaie. L'inflation. Et les Hongrois qui ont peur de l'inflation.

Ils ont raison d'en avoir peur. Après deux inflations, celle de 19 et celle - beaucoup plus dévastatrice - de l'année 46, le régime communiste a créé une nouvelle monnaie, le florin. C'était la fameuse stabilisation de 1946.

Au début, cette nouvelle monnaie était un succès monétaire indéniable. Elle était aussi un succès politique car elle a permis au régime - qui était soutenu par l'armée soviétique d'occupation - de modeler une nouvelle société hongroise selon ses propres règles, à sa propre façon.

Les créateurs du florin étaient sans doute des experts en matière monétaire. En créant la nouvelle monnaie ils ont suivi des règles classiques: équilibre parfait entre production et consommation, contrôle strict des salaires - salaires des ouvriers et des travailleurs agricoles - bref, les monnayeurs de la nouvelle dictature prolétarienne auraient pu siéger dans n'importe quelle académie des sciences des plus réactionnaires. (Je n'oublierai jamais une scène à laquelle j'ai assisté: je m'occupais à ce moment-là de la Banque de Hongrie, lorsqu'une grève a éclaté dans une mine près de Budapest. Le président du conseil voulait négocier avec eux et on a dit aux grévistes d'entrer; nous étions chez Ferenc Nagy. Rákosi, le chef du parti communiste était là, lui aussi.

Ils entrèrent, ce n'étaient pas de grands orateurs, mais de pauvres types intimidés d'être dans un grand bureau du gouvernement. Ferenc Nagy commençait à leur parler d'une façon paisible quand Rákosi lui coupa la parole. Il les engueula d'une façon brutale. Il disait des mots - nous étions ébahis - les grévistes aussi. Ils sortirent de la salle plutôt comme des chiens battus. Ferenc Nagy dit, étonné, à Rákosi: - *Tu parles d'une drôle de façon avec tes ouvriers.* Rákosi n'eut qu'un sourire et dit: - *C'est ainsi qu'on leur parle.*

C'est ainsi qu'on parlait à la population et c'est ainsi qu'on a créé le florin dont la stabilité était, ou plutôt aurait dû être, la base du nouveau régime.

Toutefois, avec le temps, les contrôleurs monétaires ont dû faire des concessions dans plusieurs directions. Concessions tout d'abord vers les membres de ce qu'on appelle la nomenklatura, les membres du Parti, les fonctionnaires qui s'étaient exposés pour des sujets chers à Moscou; tous ces gens-là voulaient être

* Conférence tenue à l'Institut Hongrois le 13 février 1991.

récompensés et ils le furent sous forme de toutes sortes d'avantages économiques: salaire et autre... des villas, des datchas, des voitures, des centres de villégiature et châteaux de chasse où ils avaient le droit de se retirer et être entourés d'un luxe inouï, tout à fait inconnu de la population normale.

Autre concession, celle-ci aux planificateurs fanatiques de l'industrialisation du pays; ils décident la création d'une industrie lourde dans un pays qui ne possède pas les matières premières, ni les sources d'énergie qui seraient la condition sine qua non de cette industrie. Il s'ensuit une augmentation démesurée de l'industrie lourde dont le prix de revient - je ne parle pas de qualité mais simplement de prix de revient - devient artificiel et doit être subventionné. Par qui? Par l'Etat, c'est-à-dire par le malheureux citoyen dont la seule obligation est de se taire.

Ce qu'on produit coûtera trop cher, on y remédie en introduisant des subventions, ouvertes ou cachées selon le cas. On finit par subventionner toutes les activités de la population: les loyers, les prix, les salaires, et le commerce extérieur naturellement, bref, la vie entière devient fausse, tout dépendra de décisions bureaucratiques et les bureaucrates dépendront de leurs chefs, en dernière analyse du grand chef invisible qui voit tout.

C'était la situation en 56, lorsque la nation entière se souleva contre la dictature. Nous savons ce qui est arrivé ensuite: l'imposition des chars soviétiques, d'un nouveau dictateur qui s'appelle Kádár, et dont le règne durera très longtemps, plus de trente ans... Il commence par être brutal: il collectivise l'agriculture et essaie d'introduire le contrôle total de l'Etat.

Toutefois, en même temps, il se contredit: il veut adoucir l'opposition, il veut donner l'impression qu'on vit mieux, qu'il est permis de respirer de nouveau. On a l'impression que c'est un nouveau régime qui a ouvert les vannes pour inciter les gens à être productifs! Quelque chose d'inconnu dans les régimes collectivistes...

Est-ce que les ministres de Kádár s'en rendent compte, je ne le sais pas, mais en tout cas, son nouveau système - il s'appellera "Nouveau Mécanisme Economique" - éloigne (le mot est de Kornai, l'excellent économiste hongrois), je dis qu'il éloigne le pays du système communiste au sens classique du terme.

En tout cas, les gens sont contents. Ils acceptent volontiers le nouveau système, ils sont reconnaissants pour toute petite bricole que le régime leur offrira, de petits négoce commencent à faire leur apparition, on donne des lopins de terre aux employés de kolkhozes et ils y produiront du lait, de la viande, des oeufs pour les habitants des villes. Un nouveau type de voyageur fait son apparition à l'Occident: le touriste hongrois qui a obtenu un passeport et des devises; très peu, mais tout de même...

Des magasins de luxe font leur apparition dans la Váci utca, la rue-vitrine de la Hongrie communiste, et Kádár réussit à faire admirer les étalages. Les gens sont affamés de luxe. On veut avoir des voitures et surtout des voitures qui viennent de l'occident, des magnétophones, des télévisions, des villas au bord du Lac Balaton. C'est ainsi qu'on découvre les nouvelles merveilles, les merveilles de l'économie de consommation, mais cela coûte cher, il faut gagner beaucoup

d'argent pour avoir toutes ces merveilles. On travaille donc davantage pour gagner davantage. On accepte des seconds jobs, on "bosse" pendant les week-end, tout cela pour posséder, pour imiter ce qu'on a vu dans les films et sur les écrans de télé. Kroutchev a rendu visite à la Váci utca, il a de bons yeux et s'aperçoit vite que le communisme hongrois est un communisme "goulache". Toutefois, il laisse faire, il semble utiliser la Hongrie comme une issue de secours pour obtenir des crédits, ou bien pour lâcher un peu de lest.

Enfin, c'est encore une possibilité, même si elle est osée, il n'est pas exclu que le Nouveau Mécanisme Economique ait pu servir de banc d'essai éventuel à l'économie du bloc entier. Certains experts moscovites s'y intéressaient peut-être et pensaient, je répète le mot "peut-être", à introduire certaines des mesures dans le reste du bloc. Ce qui est indéniable, c'est que le nouveau mécanisme contribuait à une lente transformation de certains segments de l'économie hongroise. Les grandes unités, probablement 90 pour cent de l'économie, continuaient à rester sous le contrôle des planificateurs, mais le fait que certaines activités privées aient été permises - les artisans privés, les lopins de terre individuels - tout cela constituait une première ouverture dans un système qui jusqu'alors était hermétiquement fermé. On a ouvert les voies vers l'initiative privée; c'était une sorte d'école maternelle qui enseignait aux gens à faire de nouveau la compétition, à produire pour leur compte. Comparée aux autres pays du bloc, la Hongrie avait le grand avantage d'avoir pu commencer ces activités bien avant eux.

L'Occident était certainement impressionné et il a acheté sans réserve le Nouveau Mécanisme Economique de M. Kádár. On le croyait sur parole et on l'a financé. Plus tard, cela coûtera cher à la Hongrie car "le communisme goulache" n'était pas gratuit, au contraire, il "bouffait" des dollars, en d'autres termes, le fait que le pays ait ouvert ses frontières (ou du moins entre-ouvert...) aura coûté très cher: ce sera pendant cette période que la Hongrie contractera sa dette énorme, ce qui constitue maintenant l'un des grands problèmes de l'économie nationale. Selon les données de la Banque Mondiale, la dette atteignait presque 21 milliards de dollars en 1991, ce qui représente 159 pour cent des exportations de l'année.

L'étranger ne se rendait pas compte du fait que ces nouvelles dettes servaient, en partie du moins, à maintenir le florin, la monnaie du pays dont la stabilité aurait dû être la base même du régime. Or, le florin n'était plus aussi stable qu'avant. Le régime n'a pu maintenir son cours qu'en utilisant toutes sortes de ruses. On continuait les subventions à tous les niveaux de la vie économique. Tout en maintenant un niveau bas des salaires, on subventionnait tout, les prix, les loyers, les transports collectifs et individuels, le commerce extérieur, bref, tout était subventionné et, par conséquent, on a complètement faussé la structure de l'économie. Les prix, les frais, les comptabilités, tout était faussé et cela non seulement dans les relations avec l'Occident, mais aussi avec le marché le plus important du pays, avec le Comecon et surtout avec l'URSS.

Un changement bizarre est d'ailleurs survenu avec l'URSS. Tandis qu'au bon vieux temps, dans les années 46 et plus tard, l'URSS vendait cher et achetait bon marché, dorénavant c'était le contraire: la Hongrie et le reste des satellites

recevaient matières premières soviétiques à des prix subventionnés, bien au-dessous du niveau des marchés mondiaux, tandis qu'ils payaient ces mêmes matières premières moyennant des exportations industrielles d'une qualité assez médiocre dont ils n'auraient jamais pu se débarrasser dans un marché libre occidental. Résultat étonnant de ces pratiques: la Hongrie et les autres satellites commençaient à coûter cher à l'URSS.

Je ne connais pas les dessous des décisions de Moscou, mais je crois avoir raison en supposant que le business de subventionner l'Europe de l'Est était un mauvais business, qu'il coûtait trop cher et qu'il fallait mieux réviser les comptes. J'admets volontiers que les décisions de Moscou ne pouvaient pas dépendre uniquement de considérations économiques et qu'il devait y avoir d'autres motifs politiques, militaires, que sais-je, mais l'écroulement de l'économie, le fait que les déficits s'accumulaient d'une façon dramatique dans la région entière, tout cela a dû jouer un rôle assez important dans les décisions des gouvernants.

Voilà la situation que la Hongrie - la région entière - a héritée de 45 ans de communisme.

La Hongrie est la première à ouvrir ses frontières, et la ruée vers l'Ouest commence. Toutefois, la situation est loin d'être idéale, parce que les nouvelles démocraties sont confrontées à une situation sans précédent: on a la démocratie, mais avec des caisses vides, des budgets profondément déséquilibrés et une population déséquilibrée, tout comme le budget.

Les théoriciens avaient beau jeu de dire: enseignez-leur à vivre dans les conditions de la démocratie, il faut qu'ils apprennent à réfléchir, à prendre des décisions, tout cela c'est tellement vrai, mais aussi tellement difficile!... Surtout quand un passé de 45 ans vous opprime, un passé de 45 ans qui ne s'oublie pas si facilement...

Pendant 45 ans, pendant presque deux générations, on avait habitué les gens à tout attendre de l'Etat, à le laisser réfléchir, à laisser l'Etat s'occuper de tout. Et maintenant, tout d'un coup, on veut changer tout cela. On dit aux gens qu'il faut, mieux dit, qu'il faudrait qu'ils apprennent à se débrouiller, qu'ils apprennent qu'on peut tout faire mais aussi tout perdre, même son job.

Je vous épargnerai des détails. Il suffira peut-être de constater que les nouveaux régimes démocratiques, la Hongrie comme les autres sont confrontés à des problèmes majeurs, jusqu'alors totalement inconnus.

L'une des questions délicates sera l'agriculture. A part les lopins de terre individuels dont la production est d'ailleurs excellente, une grande partie du pays agricole est actuellement gérée par des organisations collectives, des kolkhozes ou bien des coopératives, selon le cas. Que faire de ces propriétés? Les anciens propriétaires qu'on avait expropriés, veulent les avoir, à juste titre. Mais comment faire? Les rendre? C'est facilement dit: mais les rendre à qui? Comment?

On a fini par comprendre que c'était facile de supprimer les koulaks, mais que c'est difficile d'en créer de nouveaux. On a supprimé le paysan, mais une nouvelle classe paysanne ne se crée pas simplement par une nouvelle loi. Il faudra du temps pour cela, du temps pour l'éduquer, pour lui prouver que la terre est

vraiment la sienne, et que cela vaudra la peine de la labourer. Et n'oublions pas que les tracteurs coûtent cher: qui les financera?

C'est ainsi que la réorganisation de l'agriculture sera l'un des sujets assez brûlants de la vie politique hongroise. Comprenons-nous bien: la terre hongroise est riche, la Hongrie est probablement le seul pays de la région où l'on mange à sa faim. C'est grâce à sa richesse et aussi grâce au fait que le gouvernement avait pu créer un système qui incite les agriculteurs à produire. Nous avons donc toutes les raisons de croire que cela marchera de nouveau, que le pays surmontera les problèmes légaux qui se posent, bref, que la production agricole continuera à être l'une des bases de l'économie hongroise.

Une autre question assez brûlante est celle de l'habitat.

L'étranger qui arrive à Budapest ne se rend pas compte de l'ampleur du problème. Vous arrivez dans une ville resplendissante, vous admirez le fleuve grandiose, les ponts, les monts; le château royal et la vieille ville sont d'une beauté envahissante. Il faudrait aller derrière les façades pour voir comme les maisons sont mal entretenues, car - et c'est de nouveau la conséquence d'une malheureuse législation collectiviste - les maisons n'appartiennent à personne, elles appartiennent à l'Etat, et l'Etat n'a pas, il ne peut pas avoir les moyens de les entretenir. L'anglais dit *Everybody's business is nobody's business*, un vieil adage qui est malheureusement aussi vrai à Budapest que dans les autres villes du monde.

Les gouvernements, même les gouvernements précédents, ont déjà cherché une solution. Ils accordaient des prêts à long terme, très préférentiels, à ceux qui voulaient racheter, ou bien réparer tant que possible, leur propre appartement. Les conditions de ces emprunts étaient tellement avantageuses qu'elles équivalaient presque à des cadeaux. Le régime collectiviste les distribuait - il n'y a rien d'étonnant dans cela - surtout à ceux qui lui étaient agréables: un membre du parti avait probablement priorité...

Les emprunts d'habitat courent toujours, et toujours aux conditions favorables d'autrefois. Vu toutefois que cela coûte cher à l'Etat (il s'agit de milliards de florins) cela alourdit le budget qui est déjà assez grevé, le ministre des finances vient de changer les conditions de ces emprunts. Dans certains cas les débiteurs devront payer les intérêts courants, 32% au lieu de 3.5%, pour les sommes qu'ils doivent. Ce changement représente une catastrophe pour les débiteurs.

Le problème est assez compliqué et je ne sais pas quelle sera la solution.

Il nous mène en tout cas à la question qui est probablement la plus brûlante: l'état des finances du pays. Où en sommes nous actuellement? Y a-t-il ou non de l'espoir?

Comme je l'avais dit il y a un moment, grâce aux dispositions du "Nouveau Mécanisme" la Hongrie s'était trouvée mieux préparée aux changements de l'année 88 que les autres pays de l'Europe de l'Est. Elle possédait déjà une classe d'entrepreneurs, même si cette classe était confinée à un domaine assez étroit. En d'autres mots, grâce aux réformes déjà entreprises, le pays ne démarre pas de zéro, ce qui est un avantage considérable.

Toutefois, les problèmes devant lesquels se trouvait le nouveau régime étaient énormes. Il se trouvait confronté à une longue série de difficultés qui sont d'ailleurs familières à tous les pays qu'on aimait appeler "socialistes" (mais qui ne l'étaient pas du tout...); problèmes qui allaient de l'excès de la demande sur l'offre, de la pénurie, de la menace constante de l'inflation à des budgets en déséquilibre constant, aux entreprises non-rentables, aux subventions qui mènent à une structure aberrante des relations entre prix et répartition des ressources.

Tout était donc *à faire*, je dis *à faire*, non pas *à refaire*. *À faire*, tout neuf! Pourquoi?

Parce qu'il existe une différence fondamentale entre les années 45, lorsque nous voulions construire notre démocratie, et cette nouvelle période. Dans les années 45, nous étions ruinés, c'est vrai, mais nous disposions d'un cadre juridique, des restes d'un régime normal dans lesquels nous pouvions puiser, tandis qu'en 88, *tout est à créer*. Un secteur privé contre un secteur public dont le rôle est écrasant. Une énorme bureaucratie qui pénètre chaque cellule de l'organisme économique. Il manque de nouvelles institutions, le support légal et, ce qui est le plus important, il manque l'éthique d'une économie véritablement libre. En plus, il existe le danger qu'un nouveau système de prix devienne la cause de tensions sociales. Les travailleurs seront mécontents à cause des sacrifices qui n'en finissent pas. Et des couches de plus en plus grandes de la population vont sombrer dans la pauvreté.

Que faire?

Le gouvernement était divisé en deux camps distincts. Un camp était pour une approche lente: les nouvelles dispositions sont nécessaires, mais évitons les secousses brutales.

L'autre camp n'était pas d'accord. Il était pour le "Choc". Il disait que le moment venu il fallait tout faire et qu'un cancer devait être opéré en une seule fois et non pas en plusieurs.

Inutile de dire que je n'étais qu'un spectateur privé de ces événements, mais personnellement, j'aurais été plus favorable à la deuxième solution, pour un traitement de choc. Mais le gouvernement hésitait - on peut le comprendre, les risques politiques étaient grands, l'exemple de la Pologne n'était pas encourageant - il y avait de nombreux arguments contre une solution brutale.

Pour abréger, il s'ensuivit une longue période de discussions théoriques, politiques, un peu stériles, les experts hongrois et étrangers faisaient la queue dans l'antichambre du gouvernement, pour lui donner conseil, pour contredire les conseils des autres. On a perdu une année entière pendant laquelle énormément de choses auraient pu être faites. Ce n'est que l'inflation, ou plutôt un environnement inflationniste qui a eu le temps de s'installer dans le pays.

Toutefois, heureusement pour tout le monde, depuis quelques semaines un changement important a eu lieu dans la direction des finances du pays. Le nouveau ministre est un expert, il a obtenu des pouvoirs étendus et il semble avoir le courage de les employer. Il est de la nomenklatura, en tant que haut fonctionnaire du ministère des temps communistes c'est lui qui a introduit l'impôt

sur le revenu en Hongrie. On ne l'aime pas démesurément, mais, au fond, est-ce qu'un ministre des finances doit être aimé?

Il fallait le choc, indéniablement... Ses premières décisions sont lourdes de conséquences: il vient d'abolir un certain nombre de subventions afin de rapprocher le niveau des prix hongrois de celui des prix mondiaux, ce qui signifie - espérons-le - que les exportateurs hongrois deviendront compétitifs sur le marché.

Son programme triennal est impressionnant: il prépare la privatisation, il cherche une solution à l'endettement du pays (actuellement l'économie domestique est en cessation de paiements). Il prépare la réorganisation du budget de l'Etat (c'est une des solutions préalables du FMI) - et surtout, et c'est peut être le chapitre le plus important de son programme: il prépare une augmentation de la production afin d'arriver à augmenter les exportations et de pouvoir ainsi commencer à rembourser la dette.

C'est ce qui nous mène à la dette du pays. Le pays sera-t-il en mesure de supporter une dette aussi importante?

Le gouvernement déclare qu'il en a l'intention et il a de bonnes raisons de le déclarer. Mais sera-t-il en mesure de le faire?

La Hongrie ne serait pas le seul pays au monde à avoir suspendu, ou bien réduit le montant de sa dette. Il y a toutes sortes de procédés pour le faire. Avant la dernière guerre par exemple, la Hongrie avait introduit le système des "pengő's bloqués": le créancier étranger abandonnait une partie de sa créance pour financer des exportations qu'on appelait "additionnelles".

Un autre système a été introduit après la guerre, d'abord au Chili, maintenant on l'utilise surtout au Mexique. Selon le système "Brady", comme on l'appelle, le créancier vend sa créance avec un certain rabais. A titre d'exemple, disons qu'une créance de 100 \$ se vend pour 70 \$ - le créancier aura donc perdu 30 \$, mais il se sera débarrassé de son débiteur. Le nouveau créancier (qui avait payé 70 \$ pour une créance de 100) vendra sa créance à la Banque Centrale de Mexique en recevant 100 \$, mais seulement en pesos mexicains qu'il utilisera pour des investissements au Mexique, uniquement. Le Mexique sera débarrassé d'une dette de 100 \$ en remboursant seulement 70. Le FMI est favorable à ce procédé qui, au fond, est assez similaire à l'ancien procédé que nous avons suivi en Hongrie.

Une troisième formule sera celle de la réduction pure et simple de la dette. Les créanciers rencontrent leurs débiteurs dans les "Clubs de Paris" et se déclarent d'accord, sous certaines conditions, pour réduire le montant de leur créance. En règle générale, le débiteur accepte l'obligation de stabiliser son économie, contrôler ses dépenses, il accepte les normes du FMI, ce dernier jouant un rôle très important dans les négociations.

Signe des temps, La Banque Mondiale est assez favorable à ce procédé, elle vient de conseiller aux créanciers de le généraliser autant que possible. On dit d'ailleurs que la Pologne vient d'obtenir une réduction importante de sa dette; cette nouvelle, si elle est vraie, influencera certainement les négociations qui sont menées à ce sujet.

Ces négociations ne se limiteront pas à la seule question de la dette hongroise, elles devraient couvrir l'économie entière du pays, cette économie qui dépend tellement, presque dans sa totalité, du commerce extérieur du pays. La Hongrie doit exporter, ou bien elle meurt.

Les institutions internationales joueront un rôle primordial dans le développement du pays. Leur aide est déjà très importante: le FMI s'est déclaré d'accord pour un programme de crédits pour trois ans qui devra assurer le fonctionnement de la vie du gouvernement. La Banque Mondiale financera des activités techniques, la réorganisation de l'infrastructure. La CEE a décidé de mettre une somme importante à la disposition du gouvernement. En plus, nous avons la B.E.R.D. de M. Attali qui s'occupera plus spécialement de la région. Son quartier général sera à Londres, l'un des vice-présidents sera, paraît-il, M. Németh, l'ancien premier ministre de Hongrie.

Le gouvernement a donc obtenu des promesses d'un financement assez important et il y a tout lieu de croire qu'il les recevra, pourvu qu'il maintienne une certaine discipline monétaire et des strictes mesures de stabilisation. Les conditions ne sont pas faciles et c'est pourquoi le gouvernement hésitait à les introduire.

L'une des tâches les plus compliquées sera la privatisation de l'économie, une tâche unique, car il s'agira de trouver des acheteurs pour la quasi-totalité de l'économie du pays. Jamais dans l'histoire économique une telle entreprise n'avait été tentée.

Il s'agit de trouver des acheteurs dignes de confiance pour des entreprises qui sont financièrement saines et de trouver une solutions pour celles qui ne produisent que des déficits. Ces dernières n'ont aucune chance de survivre, mais leur fermeture signifiera le chômage pour des milliers de personnes. C'est le problème le plus grave de l'Office des Privatisations. Cet Office rencontre d'ailleurs aussi d'autres obstacles: l'évaluation des entreprises est difficile, il y a manque de personnel qualifié, les droits des anciens propriétaires compliquent la procédure. Souvent l'Office ne sait simplement pas s'il est vraiment propriétaire de ce qu'il essaie de vendre. Et ainsi de suite...

Malgré ces difficultés de parcours, bon nombre de bonnes entreprises ont déjà pu être vendues. Leurs ventes se font généralement dans la forme d'entreprises mixtes, les "joint ventures" sont très à la mode. C'est le rêve de tout bon Hongrois de trouver un joint venture. Siemens, la firme allemande, a été la première à former une société mixte (elle était courageuse, elle a racheté sa propre usine qui, naguère, avait été nationalisé par M. Gerő...). Maintenant, tout le monde imite Siemens, G.E. qui a acheté Tungsram, GM, les Japonais, les Britanniques, tout le monde est là... La France s'intéresse, de grandes banques à intérêt français ont ouvert leurs guichets et on parle de l'EDF, on dit qu'elle construira une centrale électrique dans le Sud du pays.

Les bonnes entreprises ont presque toutes trouvé acheteur. Ce qui sera plus difficile, c'est de trouver acheteur pour le reste.

On a donc fait beaucoup de progrès, et ceci malgré les récents événements qui pourront ruiner la région, mais aussi le monde entier. Je pense, vous le devinez

facilement, aux conséquences de la guerre du Golfe, au déficit budgétaire des Etats-Unis et - last but not least - à cette menace terrible d'une nouvelle migration des peuples. Tout cela pourra nuire sérieusement au travail de réorganisation qui a commencé il y a deux ans, créer de nouvelles difficultés pour une société qui commence déjà à s'impatiser. Cette société en a simplement assez qu'on lui demande constamment de nouveaux sacrifices, rien que des sacrifices. Beaucoup de gens, même les gens qui devraient s'y connaître, me posent quelquefois la question ingénue: est-ce qu'il n'y aurait pas une réponse magique au problème? Ne connaissons-nous pas un truc, un gadget pour éviter ces efforts éternels?

Et bien, Mesdames et Messieurs, je dois vous avouer que je n'ai probablement pas assez d'imagination, mais je ne peux pas vous donner une réponse satisfaisante. Je ne connais pas de truc, je n'ai pas de gadget à vous offrir.

Une solution devra être trouvée pour la dette. Peut-être réussira-t-on à la réduire, mais le reste devra certainement être remboursé. Pour rembourser, il faut pouvoir vendre de bonnes marchandises qu'on a appris à fabriquer. C'est le seul truc que je connaisse. Il devrait consister dans du bon travail, des produits qui résistent à toute compétition. Je ne vois que du travail, je regrette de le répéter si souvent, du travail, rien que du travail honnête. Pourvu seulement que l'opinion publique hongroise ne perde pas patience en cours de route.

Mais le pays est bien placé pour y arriver. Regardez la presse hongroise, elle est pleine d'annonces publiques. Les étrangers ne font que chercher des collaborateurs, des experts comptables, des managers pour toutes sortes de compagnies financières, techniques, scientifiques. Le pays est plein d'étrangers qui voudraient éduquer la jeunesse hongroise, lui enseigner tous les procédés modernes, du "know-how" si nécessaire. L'intérêt envers la Hongrie est donc vivant.

C'est à ce point que se pose ma dernière question: quelle est la raison de cet intérêt? Pourquoi la Hongrie intéresse-t-elle l'étranger?

Il existe un intérêt politique, évidemment. Mais en plus de cela? Je crois que, économiquement parlant, la Hongrie n'est pas un marché énorme. On n'y vendra pas des quantités illimitées de marchandises. Son intérêt réside donc dans un domaine différent.

Je crois que Budapest, les bords du Danube, sont comme un mirador. La force de la Hongrie réside dans le fait qu'elle est une sorte de tour qui donne une vue illimitée sur des marchés énormes allant jusqu'à l'Oural et même au-delà. C'est l'intérêt principal de la Hongrie et c'est dans cette direction qu'elle devrait peut-être s'orienter. En d'autres termes, le pays possède, au delà des Carpathes, un marché potentiel pratiquement illimité et il n'y a aucune raison pour qu'il n'en fasse pas usage. Cela ne sera pas un marché facile. Cela ne sera pas comme était le COMECON où on vendait n'importe quoi à n'importe quel prix. Ce sera un marché à monnaie forte où il y aura compétition et où ne subsistera qu'avec du travail acharné et de la compétence. Je pense à des opérations, comme on en a déjà fait. Minerai de bauxite contre aluminium russe - une opération tout à fait logique qui devra se faire aussi à l'avenir. Ce n'est pas toujours facile. Nous autres

hongrois, nous préférons regarder vers l'Occident ce qui se comprend, mais cela vaudrait la peine pour nous de profiter d'une situation unique, de la connaissance d'un marché potentiel énorme.

Et voilà, je suis à la fin de mon laïus. Je voudrais seulement dire encore quelques mots sur les pays de l'Europe Centrale.

Ils sont trop petits pour pouvoir rester seuls. Il faut qu'ils inventent, d'une façon ou d'une autre, une entité plus grande. Je n'ose pas l'appeler "Monarchie", mais quelque chose de plus grand... Ce qui est encourageant de ce point de vue, c'est que trois de ces pays, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Hongrie se rencontrent déjà quelques fois pour discuter des questions militaires ou politiques. Ne pourraient-ils pas se rencontrer aussi pour discuter d'autres sujets? C'était une idée chère à un ancien diplomate hongrois, un bon ami à nous qui s'appelait Paul Auer, de Auer, comme il aimait qu'on l'appelle. Il était notre dernier représentant diplomatique dans notre démocratie des années 46 et il aimait parler du Danube, de son bassin. Permettez-moi de vous rappeler son nom. Je suis sûr que nos problèmes actuels l'intéresseraient énormément. Ce qui est dommage, c'est qu'il nous ait quittés trop tôt.

Le pardon de l'histoire

Lecture de trois pièces d'Örkény

Aux silhouettes sans épaisseur, protagonistes de piètres drames domestiques qui hantent ses pièces dans l'espoir délétère d'une inscription au monde, Örkény offre le pardon de l'Histoire.

Perdus dans l'océan des tourmentes et la mer de la médiocrité, de vieilles amoureuses, Folles de Budapest qui n'ont pas éprouvé le passage du temps, des "chipies" broyées par le Chemin de Fer, des mères abusives, amantes, ogresses qui gavent de côtelettes leurs vieux amants et tricotent sans répit paletots et chaussettes, des filles incapables d'amour filial, des femmes séparées de leur destin de mères, des hommes que broient les systèmes : Figures de cauchemars, qu'un romantisme, en vain, nommerait perdants, retrouvent ô vertu cathartique-une place dans l'Humanité. L'Histoire s'est jetée sur eux, Parque qui omet de dire son nom avant de frapper, et les voici qui surgissent du néant, de l'enfer de la vie quotidienne, effrayés, hagards, grotesques, balbutiants, incohérents à seule fin de souder en une chaîne unique leur destin à celui des grands protagonistes du Théâtre aboli. Melpomène, Thalie, Mnémosyne et Clio étaient soeurs. Les dramaturges dignes de ce nom ne l'ont point oublié. Le Théâtre, étrange entreprise, marque toujours le marasme, la confusion, la ligne frontalière, qui accompagne le passage d'un état de civilisation à une réalité nouvelle. Shakespeare et Corneille ont dit la fin des Chevaliers, l'orientation nouvelle des royautés, le chaos des après-guerres civiles, Örkény narre la fin d'un monde, l'après 40... Mais aujourd'hui ce n'est pas des proches du pouvoir qu'il convient de faire état mais des masses. Génocides, insurrections populaires, dictatures, le vingtième siècle est l'ère des Foules. Celles-ci, malgré l'instruction pour tous, le suffrage universel et le droit, victimes civiles de mourir en soldats inconnus, sont demeurées insensibles à la leçon de Clio. C'est que la vitesse, dont on fait tant l'éloge, est mauvaise conseillère. Le cœur des Tôt en plein cœur de la guerre n'aspire qu'à la paix, à l'harmonie perdue de l'avant-guerre. Les Bokor ont servi un maître sans l'avoir reconnu pour père, les soeurs Orbán sont restées à Borsa...

Dans de telles conditions comment vivre ? Comment supporter les difficultés ?

Comment maîtriser son destin ? L'Histoire, sans crier gare est entrée par effraction dans la vie des "Tout-le-monde" et les a percutés de plein fouet sans qu'ils aient même le temps de se prémunir ou de choisir leur camp. Agrippés à des valeurs-refuges comme la possession d'une terre, le simulacre d'une structure familiale érodée, qui n'existent pas ou exigent des avoirs que la Situation dénie à tout mortel. Dans la tourmente de l'histoire, ces déracinés qui n'ont pas eu besoin

d'émigrer se sont, du jour au lendemain, réveillés exilés. Cette histoire c'est la nôtre, les valeurs de l'humanisme ancien flouées, bafouées depuis des siècles ont péri sous les coups redoutables de la modernité. Sujets d'Etats fascistes, gibiers de camps ou de potences, jouets du Capital ou petits propriétaires rencontrant l'utopie communautaire, nous avons perdu notre grandeur, vaincus par le nombre, le service inutile succédant à la servitude volontaire. Des nations se sont affirmées avec force et fureur. A la porte du vingtième siècle elles ont tambouriné, quand le siècle s'acheminait à grands pas vers un monde nouveau - le meilleur des mondes, il va sans dire - monde où les hommes perdraient leur statut ancien, en cela qu'aucune intelligence, aucun savoir, aucun héroïsme n'aurait prise sur lui. Le monde changeait de forme, la terre tournait toujours mais c'était une boussole affolée qui menait les passagers, du néant au pays de l'atome où se fragmente la mémoire, où l'on détourne les mots anciens jusqu'à la perte du sens, jusqu'au triomphe du Dieu Absurde, terrible successeur du Fatum antique. Atè restait son nom, mais l'erreur c'était l'homme. Sur ce fond de barbarie le théâtre d'Örkény diffuse une lumière particulièrement émouvante. Celle-ci, douce-amère tend, à défaut d'espoir, le masque à oxygène qui rend possible la survie en l'absence d'espérance. Ce subtil mélange, doux-amer est la propriété exclusive des humoristes : Valentin (le munichois), Kästner et Krauss (les autrichiens), Kishon (le hongrois) au cinéma ce fut Billy Wilder filmant Berlin après les bombardements et offrant par le rire, l'horreur, le message terrifié d'un Rossellini. Douce-amère, cette qualité qui consiste à mêler vitriol et tendresse, sympathie et critique pour tenter - effort ultime d'un cœur souffrant - non de rendre à leurs concitoyens leur âme recousue, mais de ne point mourir gangrené de fiel, les yeux remplis d'horreur, comme leurs tristes frères les pamphlétaires, dont ils ont le regard perçant que revisite la compassion. La tendresse d'Örkény ressemble à la "bonhomie" ou supposée telle que notre "bon vieux" La Fontaine : en un siècle exécrable, survivons afin de témoigner. Le temps des Cyrano est loin, la morale héroïque un ridicule, Fouquet, Lauzun retranchés du monde des vivants. Survivons si m'en croyez, la fin sera bien assez proche, mais n'oublions jamais combien un siècle est veule qui laisse, sans ciller les loups agir en loups, les lions régner en fauves, et baisse les yeux quand on met à mort l'âne. Tót, Orbán, Bokor, tous ont collaboré : ils ont été fascistes avec Horthy, ont salué l'allié de Mussolini, le petit Roi Victor Emmanuel, à moins que Tót n'ait vraiment montré son derrière au Roitelet, tous, ils ont oublié le numérus clausus et les déportations massives, puis ils ont été stalinien et aujourd'hui ils ont oublié si le père Orbán était héros ou ordure, traître ou camarade, de toutes les manières ils s'en foutent ; ce qu'ils veulent c'est un bout de jardin, le câble, le confort et que l'Histoire fasse silence et les laisse en paix. Comme le facteur des Tót ils veulent jeter au vent les missives qui rompent l'harmonie tranquille de l'égoïsme petit-bourgeois. Attention, les Tót, les Orbán, les Bokor sont européens Morel, Durand, Schmidt... Walenska... Garbini... Mémoire ne demeure que des privations personnelles arrachées de force par la nécessité, les morts ennui, il faut leur imposer silence et vivre comme s'il n'était rien arrivé. Tout n'a été que songe, et le bel aujourd'hui a nom démocratie qui veut tout oublier. Que la vieille

Clio cesse de radoter, personne ne l'entend, qu'elle crève la charogne Mémoire... Et l'on cria haro sur Israël...

Ce qui lie des personnages aussi différents en apparence que les Tót, les Orbán, les Bokor est à chercher du côté du paradis perdu. Non pas le Paradis d'enfance, ou du côté de la jeunesse disparue mais de la nostalgie d'un temps, d'un rythme, de coutumes qui n'ont plus cours. Le génie d'Örkény tient à l'art de tramer le quotidien de ce plein d'Histoire que les hommes ont l'art de vider, pour nous faire dévorer en riant des pages et des pages de manuels d'Histoire, des pages et des pages d'études sociologiques, des registres poussiéreux où dorment des noms de personnes dont personne n'a cru bon de retenir ni la geste ni le nom.

Le paradis perdu

Bien sûr il est question ici de la famille, du village, du culte des morts et par suite de l'Etat. Mais là où Örkény rejoint le bataillon des grands, c'est que sans en avoir l'air d'y toucher il revient à la genèse : le premier homme, la première femme, c'est de l'espèce qu'il s'agit ici. Ce qui enfante l'Absurde, le burlesque, ce qui fait grimacer le visage de ces hommes, de ces femmes jusqu'au grotesque ce n'est pas l'essence de la condition humaine mais la disparition même de la vie. Je voudrais ici citer quelques répliques, moments clés où cette disparition est particulièrement mise en lumière. Veronika Bokor (à son époux) : "Je suis femme. Tu es homme. Nous deux, toi et moi nous pouvons en faire un troisième, c'est dans l'ordre des choses". Seulement, quelque chose est advenu à l'humanité, à la civilisation, à l'espèce et nous voici au coeur du monde à l'envers : c'est lui - le CHEMIN DE FER qui est l'important - le trait de génie de la pièce ce sera tout à l'heure, en guise de conclusion, le sommeil de Péter qui dormira debout. Comme il arrive aux hommes dans les tranchées, pendant le récit de la naissance du Chemin de Fer. Le temps d'une pièce, le retour d'un vieil homme désabusé et la nature reprend ses droits. Les nerfs lâchent - légitime défense - Péter dort d'avoir forcé la machine, le corps libère l'esprit. Le Chemin de Fer - métaphore de la Modernité ou du Parti - exigeait de l'homme qu'il fût autre. La morale de la fable ? Örkény interroge les chances de cohabitation de la Modernité et de la figure de l'homme, généralement admise, en dehors de toute éthique. Aucun militantisme n'affleure. Ici sur la scène, comme à Athènes, on entre en discussion avec la Cité. Ces chances pour Örkény sont nulles, à moins que des êtres nouveaux ne fassent leur apparition, des êtres qui ressembleraient un peu à la fille de Erzsi Orbán.

Un exemple très frappant de ce regard posé sur le monde se trouve dans la famille Tót. Le Commandant malade des nerfs, épuisé par la tension du front et la menace des raids partisans (la seule forme d'assaut qui peut être menée

campour battant par des intellectuels ou des artistes dignes de ce nom) se repose dans un petit village de montagne, isolé du pays et du monde. Il invente l'ergothérapie ! Toute la famille est sommée sous peine de perdre son fils de participer à la cure ! Il faut, minute après minute, accomplir ce rituel que les Temps Modernes imposent aux plus défavorisés : faire des boîtes, émarger. Le jeu de mot ne fonctionne qu'en français, tant pis, pour une fois la traduction sert le texte ! Tôt n'en peut plus, lui qui ne possède pas comme les femmes cette capacité incroyable de trouver la parade à toute situation, lui qui ignore le système D comme Défense passive, il craque. Comme le Commandant son bourreau, sa victime prochaine mais aussi son semblable, son frère. Ses nerfs lâchent. C'est la détente obligée. Il a sommeil. Il doit dormir. Il bâille. Le Commandant devenu fonction applique à l'arrière les méthodes du front : empêcher à tout prix les sentinelles de dormir.

Et ce qui est admirable, ce sera la réplique de Mariska, qui un instant se souvient - petite fille de la montagne - de ses ancêtres et prononce en cette assemblée de tous les mots simples des filles de Pourrat, de Pagnol. Soudain, comme Veronika réclamait un enfant à son époux au nom de l'espèce, celle-ci répond au bouffon de la manière la plus pure et la plus naturelle :

Le Commandant : *C'est que, question de bâiller ou de ne pas bâiller je ne suis pas un spécialiste. Tenez, au front, les soldats qui sont de faction la nuit, eh bien ils ont tendance à bâiller. En quoi ils ont tort. Car qui bâille s'endort, et qui s'endort est fusillé. (Il rit) En fait le commandant est un bonhomme qui ne veut pas punir ses braves soldats.*

Ici, bien entendu, c'est un peu différent. Le risque est moins grave... Quoique... Le procédé que j'ai mis au point dans mon bataillon est le suivant. Toutes les sentinelles ont un noyau de prune dans la bouche ! Au moment de la relève, la garde descendante passe la consigne et le noyau de prune à la garde montante. (Il examine la bouche de Tôt). Vous n'auriez pas quelques noyaux de prunes, ma chère Mariska ?

Mariska : *Je regrette, monsieur le Commandant. Mais la saison des prunes est finie... et la saison des pêches n'est pas encore ouverte...*

De plein fouet la réplique bouleverse le registre, la scène burlesque se fait douce-amère, et Mariska est sauvée par cette réplique qui la rend enfin et pour une fois unique, à elle-même.

Si nous aimons Mimi Bokor, la mère abusive c'est pour l'avoir entendu dire en lever de rideau : *Je suis Mimi Bokor la femme de Miklós Bokor... Savez-vous où se trouve Borsa ? Bon, cela n'a pas d'importance. Nous y avons un noyer, un seul. Je faisais cuire des noix quand elles étaient encore vertes, je les roulais dans du miel et je fourrais chacune dans une pomme, à laquelle j'avais enlevé le trognon ; puis vite au four ! Nous n'avions qu'un seul noyer et une table grande comme ça, mais il y avait de la place pour chacun de nous. Mon Dieu, comme nous étions nombreux, pourtant ! A Noël, nous avons ma belle-mère, mon beau-père, puis Miklós, Judith, son parrain et ici c'était ma place... Mais il y aurait eu de la place pour ma grand-mère si seulement je l'avais connue, et pour mon petit frère s'il n'était pas mort de la rougeole, et encore pour deux ou trois gosses que j'aurais mis au monde, si nous*

étions restés là-bas, avec notre noyer, nos dîners de pommes au four, notre unique cochon que je tuais chaque année, parce que lui le maître de céans pendant qu'il l'engraissait, il le prenait tellement en affection qu'il disait qu'il voulait bien le flamber après mais quant à le tuer, ah ça non, jamais!... Alors moi, bien que je ne sois qu'une femme, je le piquais, moi, au cou! Oui, j'ai tué pour eux et je serais prête à le faire encore, s'il le fallait, et pas seulement un cochon, mais même un homme, s'il y avait pour quoi et pour qui...

Voilà, tout est dit. Le Paradis Perdu a nom Borsa, un lieu d'arbres plantés, où chacun possède sa place, sa fonction, un lieu, une fonction, une place digne que l'on se batte pour la conserver. Banales les ambitions de Mimi Bokor, étriquées il va sans dire, mais la dérégulation, la folie de la vie citadine, la modernité qui place les vieux en "centres de fin de vie" et préserve ses fils d'une mort prématurée afin que ceux-ci souffrent et meurent sans transmettre les lares... Borsa... un idéal terrestre ? Une réalité dont chacun entendait l'origine et la finalité. Après tout est-ce autre chose que cela, le seul Paradis auquel des petits hommes en toute légitimité peuvent prétendre ? Qu'apporte-t-il de plus à l'homme que la panique et la folie, ce Chemin de Fer que nous n'avons pas su domestiquer. Plus je relis Örkény, plus je songe à Kipling. Mimi saisie par le Chemin de Fer a gagné un mari en exil de lui-même, ancien héros du Chemin de Fer accusé, dégradé, réhabilité, qui ne dort ni ne vit, une fille unique, rebelle il va sans dire, qui refuse la tristesse et court à sa perte, l'exigence au coeur ? Folle qui prétend au bonheur. Folle qui prétend que son tour est venu, et le prétend en acte. Rebelle, elle affirme que servir, être utile est le mot de la fin. A la sauvage, à celle qui s'insurge et refuse et voir sa personne confondue avec la machine, Mimi la mère qui ne s'est point battue quand la vie l'a spoliée, femme malheureuse que les circonstances ont laissée exsangue, offre l'éternité gâteuse de l'enfance. Les mères abusives peuplent le théâtre d'Örkény, elles empoisonnent la terre, mettant à mort les fils, les filles. Ce n'est point de psychanalyse qu'il est question ici mais de responsabilité.

Comment une morte engendrerait-elle ? Comment celle qui a souffert enseignerait-elle le chemin de la vie, ce mélange doux-amer d'horreur et de splendeur. La démence et la haine, la mesquinerie, la sottise sont au bout du service inutile. La transmission s'achève ici. La seule intelligence de la modernité consiste en l'appauvrissement des réserves humaines. Les vieux peuples saisis par le progrès sont des ventres stériles capables de ne mettre au bas monde que l'immonde bête. Le service inutile opprime les coeurs, froisse les âmes, et les âmes se révoltent dans l'ombre. Nationalisme et sa kyrielle de maux sont annoncés. Bonne chance aux fils de Judith Bokor! Les hommes qu'Etat ou Capitalisme spolient de leur terre, sentent confusément que c'est de la planète entière qu'on les prive. Örkény connaît que microcosme et macrocosme se mesurent à même aune.

Classique par l'art de métaphoriser ses peintures intimistes, le Théâtre d'Örkény servirait s'il était monté. Mais monté, il faudrait prendre garde de ne point laisser la machine burlesque, carnavalesque, en recouvrir le sens le plus profond. Le génie consiste en la cohabitation impossible de deux genres, opposant

machines à broyer et individus qui se revendiquent sujets autonomes d'une Histoire à ériger. Petite musique du coeur et drame historique, ces pièces sont nôtres qui narrent le vingtième siècle et se permettent le luxe de ne point avoir pris une ride malgré la chute de certain mur, malgré une certaine ouverture à l'est.

En 1987, le premier MacDonald à capitaux entièrement américains ouvrait ses portes à Budapest. L'horizon macdonalds célèbre la fin de la guerre froide, cimente le nouvel axe nord, le rêve d'un empire européen, le marché de l'Est s'ouvre aux investisseurs. Et l'on verra que le Chemin de Fer peut être entendu aujourd'hui comme Capital. Quand le Théâtre se donne pour tâche de faire entendre la musique du coeur, c'est l'histoire qui fait son entrée. La cerisaie sera vendue puisqu'un monde se meurt. Le passage du temps, le vieillissement des personnages s'effectue au rythme du monde. Borsa, Lulla, ce petit village de montagne où les Tót représentèrent le modèle d'une famille parfaite, ont vu grandir Gizi et Erzsi les plus belles du canton et ne les ont pas retenues. Mimi aussi a abandonné la place qui depuis des générations était sienne au cimetière de Borsa. Les Tót continueront-ils à vivre dans ce village qui fut le témoin de leur lâcheté, leurs trahisons les uns envers les autres, témoin aussi d'un meurtre ? Pour moi j'en doute, il n'importe. Ce qui a eu lieu a bouleversé l'harmonie, le pacte conclu jadis pour eux, dont ils étaient dépositaires et qu'ils se sont laissé arracher par le vent de l'histoire. A l'heure de mourir, c'est vers ces coins de terre qu'ils s'en retournent tous : Pál veut aller à la pêche et attendre la mort quand le soleil se couche. Déclin de l'Occident. Tout mouvement était inutile. La douleur est au bout du voyage, à la genèse du monde, à sa propre jeunesse le sujet moderne réclame les images qui accolées au mot "bonheur" jureront le moins. Une infinie tristesse irradie les pièces d'Örkény malgré la belle machine à faire rire. La vie n'a point été pour ces hommes, ces femmes une partie que l'on gagne, une tranche de vie qu'on arrache au néant avant de s'en aller, mais un engluement quotidien, une spirale qui très doucement vous mène au fond du puits. Le simulacre, la danse de la vie, le carnaval où l'on mime la joie, les sentiments. Une danse de vie qui aurait, fonctionnant à l'envers, la fonction exacte des danses macabres. Mais la mort, la dissolution est devenue le réel et le théâtre, la vie. La puissance de cette oeuvre réside dans cette inversion. Soeur d'Euripide elle oppose le coeur et l'histoire, elle est aussi la continuatrice de l'oeuvre d'Adamov et nous fait entrevoir ce qu'eût été le rituel selon M. Genet si sa Différence au monde lui avait permis de regarder l'espèce et non le seul sexe. La tentative d'Örkény confine à la génialité : il a su poser sur l'humain un regard de tendresse mais ne point succomber au piège du sentimentalisme, il a su être un politique, sans être un doctrinaire, il a su faire de ses personnages et des hommes et des spectres. Il a su nous faire rire et il nous glace l'âme, tirant en vain une sonnette d'alarme contre ce monde annoncé où rien de ce qui nous faisait hommes n'a surnagé. Il rejoint Beckett, quand celui-ci se refuse à continuer la partie, il illustre la phrase essentielle du théâtre de Montherlant s'effrayant du "service inutile". Örkény est un grand. Ce qu'en yiddish on appelle un *mensch*. Il est venu, il a vu, il a souffert. Il est né, il a souffert, il est mort, et en passant nous

a tendu un miroir fidèle de nos âmes ravagées par le torrent de la modernité. Son Théâtre appelle à la résistance. Demain *La Fontaine, l'âne, le Roi et l'homme seront morts*, ce qui importe c'est de vivre mieux afin de moins mal mourir, à défaut de pouvoir choisir son destin et radoter sur le libre choix.

Réalisation assistée par ordinateur de grands dictionnaires français et hongrois

L'idée d'un grand dictionnaire de la langue française du type "Oxford English Dictionary" fut émise pour la première fois en 1957. Le Trésor de la langue française contenant le vocabulaire utilisé entre 1780 et 1960 et qui constitue la première partie de cette entreprise, est le premier grand dictionnaire réalisé avec l'aide de l'ordinateur. S'inspirant de cet exemple, l'Académie des Sciences de Hongrie envisage d'éditer le dictionnaire de la langue hongroise de Gutenberg à nos jours. Nous nous proposons ici de dégager les principes qui guident ces deux travaux.

C'est en 1961 que commença, sous la direction du professeur Paul Imbs, le travail de collecte qui devait aboutir à la constitution de corpus. Saisi sur ordinateur, le corpus fut classé en listes de concordance comportant les occurrences, les références exactes et le contexte de chaque unité susceptible de figurer comme entrée. Le volume 13 du Trésor vient de paraître; l'ouvrage en comportera 16 ou 17 et devrait être terminé au début des années 90. Le dictionnaire historique contenant le vocabulaire des siècles précédents et qui sera mis en chantier par la suite, utilisera la même méthode. Les travaux assistés par ordinateur du grand dictionnaire hongrois ont commencé en 1985; nous en sommes actuellement à la phase de la collecte des données et la publication ne sera achevée qu'après 2000.

La lexicographie assistée par ordinateur se divise en cinq phases successives; constitution du corpus, saisie sur ordinateur, lemmatisation des mots repérés dans les textes, confection des listes de concordances, rédaction des articles. Pour constituer leur corpus, les lexicographes ayant travaillé avec des fiches lisaient des centaines d'ouvrages, pour y relever les emplois les plus intéressants des mots et pour consigner ceux-ci, avec le contexte dans lequel ils figuraient. Classées - manuellement - par ordre alphabétique, les fiches constituaient les entrées du dictionnaire. Au contraire, l'ordinateur au service du lexicographe saisit des textes cohérents, établit les listes de concordance et parmi les citations ainsi ordonnées, le lexicographe choisit celles qui lui serviront à rédiger les entrées. Autrement dit: alors que la méthode traditionnelle oblige le lexicographe à sélectionner des données à la fois dans la phase de la collecte et dans celle de la rédaction des articles, la lexicographie assistée par ordinateur ne recourt à la sélection que dans la dernière phase; cette sélection s'opère dans les listes de concordance. La méthode informatisée demande au lexicographe des procédés particuliers en ce qui concerne, notamment, l'utilisation des sources permettant la constitution du corpus: le nombre des données à saisir est considérablement plus élevé que dans le cas de la collecte traditionnelle fondée sur une présélection, par ailleurs, il faut veiller avec un soin particulier à ce que les textes saisis soient vraiment

représentatifs. Pour atteindre ce but, l'équipe française et l'équipe hongroise emploient deux méthodes radicalement différentes: la première a constitué un corpus d'environ 90 millions de mots qu'elle complète au fur et à mesure par les mots archaïques des siècles précédents et par les néologismes aujourd'hui, FRANTEXT, le corpus du Trésor compte environ 160 millions de mots. Les textes émanent de grands écrivains et sont toujours reproduits intégralement. Ont été sélectionnés ceux qui sont le plus souvent mentionnés dans les manuels d'histoire de la littérature. Quant aux textes qui ont servi de base pour constituer le corpus du grand dictionnaire de la langue hongroise, ils comptent environ 13-15 millions de mots utilisés de 1533 à nos jours. Les textes sont en général courts, de quelques centaines à quelques milliers de mots, quelquefois extraits d'ouvrages de grande étendue. A titre exceptionnel, certains ouvrages importants (comme la Bible de Vizsoly) sont intégralement saisis. Les textes retenus sont quelquefois dûs à des écrivains mineurs, mais leur étendue dépend de l'importance de l'auteur. Tous les textes ont été sélectionnés par les spécialistes des différentes périodes de la littérature hongroise. Cette méthode vise à obtenir la plus grande diversification avec le plus petit nombre possible de textes. L'une et l'autre équipe ont retenu des textes de spécialité à côté des textes littéraires et utilisent en dehors du corpus saisi sur l'ordinateur, des fiches manuellement établies. L'équipe française puise, à l'occasion, dans les quelques six millions de fiches de l'Inventaire général de la langue française; quant au dictionnaire hongrois, il utilise vraisemblablement les 5 millions de fiches réunies en vue de la réalisation des grands dictionnaires déjà publiés. (Les fiches auraient dû servir à la préparation du Grand dictionnaire de la langue hongroise, mais le matériel ainsi réuni ne paraissant pas assez homogène et fiable, on a préféré recommencer à zéro le travail de collecte, en utilisant, cette fois, les moyens offerts par l'informatique.) En dehors des textes, les ordinateurs ont saisi les entrées des dictionnaires interprétatifs unilingues: l'équipe française a d'ores et déjà enregistré toutes les entrées de tous les dictionnaires français de ce type - quant à l'équipe hongroise, elle a jusqu'à présent informatisé les entrées de deux dictionnaires: celles du Dictionnaire interprétatif et celles du Dictionnaire de fréquence de la prose littéraire que nous complétons à l'heure actuelle par celles du Petit Dictionnaire interprétatif.

Avant d'être saisis, les textes destinés au *Trésor* sont soumis à un certain nombre d'opérations préparatoires: codage, marquage, dans les pièces de théâtre, des fins de scènes, d'actes et de répliques - les textes hongrois ne comportent avant la saisie que les codes des références et les passages à omettre (figures, tableaux, citations en langues étrangères). Le codage (par exemple des titres, des notes, des mots étrangers et des noms propres) est effectué par l'ordinateur. Celui des lettres pourvues d'accents et des particularités dues aux archaïsmes des vieux textes est réalisé grâce à la combinaison de chiffres et de lettres, par exemple le code de l'accent aigu est 1 et la lettre á est codée a1, la lettre é - e1, etc. Les textes ainsi transcrits peuvent être, grâce à un programme de conversion, reproduits sous leur forme initiale, mais il nous a paru plus indiqué de la stocker sous cette forme, d'une part, à cause du grand nombre d'archaïsmes, d'autre part,

en raison des possibilités des divers ordinateurs sur lesquels nous travaillons: actuellement, nos collaborateurs travaillent sur des ordinateurs IBM XT/AT compatibles et (à domicile) sur des Commodores 64 - le traitement des données devra être effectué sur des ordinateurs puissants (dont la marque n'a pas encore été précisée).

Après saisie du corpus du *Trésor*, les mots figurant dans les textes ont été répartis selon leur catégorie grammaticale par des procédés semi-automatiques. Toutefois ces procédés n'ont pas permis de distinguer entre homographes, en conséquence de quoi 70% seulement de mots ainsi répertoriés se sont retrouvés dans la catégorie qui était la leur. Pas de lemmatisation, mais en ce qui concerne les verbes, un dispositif a été créé permettant d'adjoindre aux radicaux verbaux les suffixes adéquats. Etablis à partir des infinitifs, les paradigmes complets ont été stockés dans une base de données, ce qui permet d'appeler toutes les formes verbales. Les listes de concordance peuvent ainsi être dressés, comprenant toutes les formes verbales suffixées. Les mots sont classés non seulement par ordre alphabétique, mais aussi selon la catégorie grammaticale des éléments qui les précèdent ou suivent immédiatement. (Par exemple, la liste de concordance du verbe *aimer* comportera toutes les occurrences de ce verbe suivi d'un nom, d'un adjectif, etc; ces mêmes occurrences sont ensuite groupées suivant les catégories grammaticales des mots qui précèdent immédiatement le verbe.) Les mots ayant été également classés par ordre alphabétique, le lexicographe dispose de deux listes de contenu analogue mais d'un ordonnancement différent. Dans les listes de concordance, toutes les occurrences d'un mot - à l'exception des fonctionnels - figurent avec leur contexte d'une ligne; les 90 millions de mots ordonnés selon deux principes différents occupent plusieurs salles dans le bâtiment mis à la disposition des rédacteurs du *Trésor*. Les mots les plus fréquents n'ont pas de listes de concordance complètes; les occurrences sont relevées dans un "quasi-corpus" comportant environ 20 millions de mots, soit une quantité de mots supérieure à celle du corpus hongrois intégral.

Une des particularités du grand dictionnaire de la langue hongroise consiste en la lemmatisation des mots figurant dans les textes, à l'aide d'un programme d'analyse morphologique automatique. Ce programme d'analyse cherche à séparer les mots figurant dans les textes, en radicaux et en suffixes, marque, chaque fois que cela est possible, les limites morphématiques et pourvoit chaque morphème d'une étiquette comportant, dans le cas des radicaux, la catégorie grammaticale du mot, le cas échéant, le code homonymique distinctif et la forme canonique, (telle qu'elle figure dans l'entrée du dictionnaire) au cas où cette forme diffère de la forme actualisée du radical (telle qu'elle figure dans le texte pris en considération). Dans le cas des affixes, l'étiquette est constituée par le code qui est attribué à chacun d'eux. Les procédés aboutiront à la constitution de listes de concordance ordonnées non seulement selon les mots, mais aussi selon les lexèmes figurant dans les textes. Ils nous permettront en outre d'entreprendre plusieurs types de recherche: les occurrences pourront être groupées suivant leur rection, suivant leurs propriétés syntagmatiques, etc. L'analyse mécanique étant

dans chaque cas, suivie d'une vérification "manuelle", les fautes et omissions pourront être corrigées.

L'analyse morphologique automatique peut être effectuée de différentes façons. Elle peut partir des suffixes (analyse *a tergo*) des radicaux, ou du mot intégral. L'algorithme que nous avons adopté commence l'analyse par le radical, ce qui nous permet d'indiquer, dans chaque cas, le terme "canonique" du mot (tel qu'il figure dans le dictionnaire), même si cette forme est différente de celle du radical. Pour analyser le mot correctement, il est nécessaire de savoir à quelle catégorie grammaticale il appartient; cette information nous sera fournie par l'inventaire des radicaux. Dans le cas des mots dérivés et composés, si le mot lui-même ne figure pas dans l'inventaire des radicaux, mais que ce dernier comporte les éléments qui le constituent, le programme est capable de reconnaître les limites des radicaux et des suffixes dérivatifs. Comme nous commençons toujours par identifier le radical le plus long susceptible d'être élargi à gauche, le programme permettra de retrouver dans l'inventaire des radicaux une partie des mots dérivés et composés. Aussi, leurs éléments ne sont signalés que si l'inventaire de radicaux comporte une limite morphématique.

Nous renonçons provisoirement à l'identification des homonymes ou homographes. Plus tard, un analyseur syntaxique, destiné à compléter notre batterie de programmes, devra nous permettre de les interpréter correctement, mais dans l'immédiat, cette tâche incombe à la post-édition. Le programme lui-même se contente d'en marquer d'un astérisque toute forme lexicale attirant ainsi l'attention du post-éditeur sur les cas qui posent problème.

Voici les principales étapes du programme analyseur.:

- Le mot prélevé dans le texte est-il identique à un lexème? Si oui, le lexème muni de son code indiquant sa catégorie grammaticale, et, éventuellement, de son code d'homonyme, est saisi. Dans le cas des homonymes, nous signalons par un * l'incertitude de leur identification.

- Si l'inventaire des radicaux ne comporte pas de lexème susceptible d'être le radical du mot prélevé dans le texte, nous reproduisons l'intégralité de ce mot, muni d'un *! qui signale que le radical ne figure pas dans l'inventaire ou qu'il s'agit d'une erreur.

- Si le radical figure dans l'inventaire (en cas de formes concurrentes, c'est la forme la plus longue qui est retenue), nous l'isolons dans le mot du texte et nous cherchons à identifier ce qui reste en recourant à l'inventaire des affixes. Une fois l'ensemble des affixes identifiés, nous nous demandons s'ils sont susceptibles de se combiner avec le radical en question. Si tel est le cas, nous retenons le radical suivi, entre parenthèses, des codes et, le cas échéant, le lexème auquel il correspond. Le programme prévoit le code des homonymes - si le mot en admet - et des affixes. (Voici, par exemple, la transcription ainsi conçue du mot *ablakot* (fenêtre + Acc.): *ablak FN* et "Acc."; celui de *lovaknak* (aux chevaux) sera: *lov «lô/FN» ak «PL» nak «DAT»*).

- Si le bloc des affixes ne figure pas tel quel dans l'inventaire des affixes, nous cherchons le suffixe le plus long figurant dans le bloc et nous l'isolons du reste. Nous cherchons ensuite les suffixes restants dans l'inventaire des affixes, parmi

ceux qui, en principe, peuvent figurer devant le suffixe déjà identifié. Cette opération sera répétée jusqu'à ce que l'étendue du bloc soit égale à zéro. Nous vérifierons ensuite si les codes des suffixes peuvent suivre le radical. Si la réponse est non, nous recommençons l'analyse en procédant à une autre segmentation du bloc. Si cette tentative se révèle infructueuse, nous chercherons dans l'inventaire des radicaux un autre radical possible et nous recommençons encore l'analyse à partir de ce radical. En cas d'insuccès, nous relevons le mot tout entier d'un texte, muni d'un *!

Les textes ainsi traités seront soumis à un nouvel examen: les mots marqués d'un * seront correctement interprétés et pourvus de leurs codes de catégorie grammaticale et d'homonymie. En ce qui concerne les éléments marqués d'un *!, nous vérifierons s'ils sont réellement des lexèmes déjà répertoriés. S'il s'agit de lexèmes "nouveaux", nous les introduisons à la fois dans l'inventaire et dans le texte "brut" traité par le programme. Il peut arriver qu'un lexème "nouveau" ne soit que le résultat d'une erreur de saisie. Il convient alors de corriger l'erreur et d'inscrire à la main la solution correcte.

Les listes de concordance complètes du texte analysé ne seront pas imprimées sur papier. Un programme destiné à interroger le corpus permettra non seulement d'appeler ces listes, mais aussi de repérer les cooccurrences de plusieurs mots ou morphèmes, de modifier, selon les besoins, l'étendue du contexte à retenir et l'ordonnancement de la liste. Il sera également possible d'interroger le corpus sur la fréquence des éléments qu'elle comporte et de fixer, en tenant compte de cette fréquence, le nombre approximatif des occurrences d'un élément quelconque à inclure dans la liste. Le programme d'interrogation et le texte analysé seront stockés sur disquettes optiques: les lexicographes pourront ainsi utiliser les citations - préalablement sélectionnées et ordonnées - nécessaires pour la rédaction des articles. Ces disquettes seront, dans la mesure du possible, diffusées auprès des chercheurs afin de rendre ainsi disponible les matériaux de base de dictionnaire, pendant que celui-ci est en cours de rédaction. Un système de programmes semblables permettra d'interroger FRANTEXT, le SIELLA (Système de Textes en Ligne en Libre Accès): il s'agit d'un système interrogatif et efficace grâce auquel il est possible de calculer rapidement, (en 20 secondes au minimum et en quelques minutes au maximum) le nombre d'ouvrages dans lesquels figure le mot cherché et, par la suite, le nombre de ses occurrences. La totalité ou une partie des concordances peuvent également être appelées et apparaître sur l'écran. Il est également possible de rechercher les cooccurrences de plusieurs éléments, ou les occurrences d'un même mot dans certains ouvrages déterminés (par exemple: dans l'oeuvre de Zola, ou dans les ouvrages parus en 1870, etc.) En dehors des informations concernant les mots, les programmes peuvent fournir des renseignements extrêmement "pointus" du type: "Qui donne la première réplique de la première scène de l'Acte II de Tartuffe?" "Qui est le premier à prononcer le mot "aimer"?" etc.

Cependant, les rédacteurs utilisent rarement ce programme puissant et préfèrent travailler sur des listes de concordances imprimées sur papier.

Pour la rédaction de leurs articles, les collaborateurs du *Trésor* peuvent utiliser trois sortes de données: celles provenant de dictionnaires déjà existants, celles contenues dans des études consacrées aux divers mots et enfin, mais non en dernier lieu, celle fournies par les listes de concordances tirées du corpus informatisé. Chaque article est confié à deux lexicographes dont l'un est chargé de rédiger les vérifications et commentaires du mot et de choisir les citations illustrant son emploi et l'autre d'indiquer les renseignements historiques et étymologiques le concernant. Chaque rédacteur reçoit un dossier dont la première page est constituée par un tableau établi par l'ordinateur sur les données statistiques les plus importantes du mot: le nombre de ces occurrences dans le corpus, et plus spécialement, dans les ouvrages littéraires et dans les ouvrages scientifiques de ce corpus, dans quels dictionnaires généraux ou techniques on le trouve; se fondant sur le nombre d'occurrences et sur la distribution du mot, l'ordinateur propose le nombre de citations à retenir (à titre indicatif, le nombre de citations retenues est en général inférieur à cette proposition). Les pages suivantes contiennent la bibliographie complète du mot et des néologismes auxquels il a donné éventuellement lieu. On y trouve ensuite les photocopies des articles que les divers dictionnaires (généraux ou techniques) consacrent au mot. Après lecture attentive de ces documents, le lexicographe utilise surtout les entrées des dictionnaires généraux, parcourt celles des dictionnaires techniques et se met ensuite à étudier les concordances. Il lit toutes les citations et relève celles qui lui semblent particulièrement illustratives, chacune des acceptions d'un mot devant être illustrée par des citations extraites d'ouvrages parus dans différents siècles. La liste des concordances ne contenant que des contextes d'une ligne, elle ne permet pas de se prononcer sur le caractère approprié de la citation. Celles qui paraissent utilisables seront portées avec un large contexte (8 lignes avant et 8 lignes après le mot) sur des fiches qui permettront d'établir le texte définitif de l'article. Si les listes de concordance ne lui fournissent pas tous les renseignements souhaités, le lexicographe consulte sa collection de fiches et peut, en dernier recours, chercher lui-même les citations nécessaires (en lisant la littérature). Les lexicographes chargés de la partie historique s'appuient avant tout sur les dictionnaires anciens et historiques et sur les recherches étymologiques concernant tel ou tel mot. Bien entendu, les listes de concordance peuvent leur être utiles, mais, chose curieuse, ils reçoivent les mêmes que leurs collègues synchronistes; or, ces listes n'indiquent aucune datation et sont ordonnées suivant la catégorie grammaticale du contexte immédiat. Les articles déjà rédigés du *Trésor* sont clairement articulés. Alors que dans Oxford English Dictionary, la présentation des différents sens du mot est quelquefois trop compliquée, le *Trésor* sépare nettement sens apparentés et sens lointains. Pour la première fois dans un dictionnaire historique, l'entrée comporte également la fréquence du mot grâce au dictionnaire de fréquence, un sous-produit du travail. Les définitions sont brèves et ne contiennent que les renseignements indispensables: ceux sur les citations qui permettent de cerner avec précision le sens du mot. Ces dernières, destinées à illustrer les différentes nuances du sens, sont chronologiquement ordonnées, suivant l'ancienneté de la

source à laquelle elles sont empruntées. L'article indique également la valeur stylistique et la sphère d'emploi du mot. Dans ce dictionnaire normatif, l'histoire du mot est traitée séparément de son étymologie proprement dite. Chaque article comporte une bibliographie.

Pour ce qui est du grand dictionnaire de la langue hongroise, la phase de la rédaction sera abordée lorsque 80% au moins du corpus sera accessible sur ordinateur et que les programmes d'interrogation seront élaborés. Il semble d'ores et déjà certain que les rédacteurs préféreront l'ordinateur au papier et au stylo. Les articles seront rédigés directement sur ordinateur et un système de menus permettra d'appeler simultanément les concordances. Les articles déjà rédigés, stockés dans un autre fichier, seront également consultables. L'ensemble du dictionnaire étant directement enregistré sur disquettes, les travaux d'édition seront accélérés et les corrections pourront être effectuées plus facilement. La base de données réunies pour le dictionnaire pourra être utilisée pour la réalisation d'autres projets.

On voit que les travaux de préparation des deux dictionnaires présentent de nombreuses analogies, ce qui n'est pas un hasard: le dictionnaire hongrois se modèle à de nombreux égards sur le *Trésor* et les entretiens que nous avons eus avec ses réalisateurs nous ont été d'un grand secours. Par ailleurs, nos conceptions divergent quelquefois en ce qui concerne l'étendue du corpus, la sélection des sources et l'utilisation de l'informatique. Nous comptons utiliser l'ordinateur non seulement pour faciliter la constitution des fichiers, mais aussi pour exploiter au maximum ses capacités et cela dans toutes les phases des travaux. En effet, pendant les 24 années qui se sont écoulées depuis le démarrage des travaux du *Trésor*, l'informatique a réalisé des progrès énormes, ce qui nous permet de procéder d'une façon différente pour la solution de nos problèmes. De plus, nous avons eu, dès la phase initiale préparatoire, la possibilité de profiter des expériences recueillies au cours de l'élaboration d'autres dictionnaires réalisés à l'aide d'ordinateurs, avant tout du New Oxford English Dictionary et du Dictionary of Old English.

Bibliographie

- AITKEN, A.J. (1971), Historical dictionaries and the computer. In: *The computer in Literary and Linguistic Research*. R.A. WISBEY (ed.), Cambridge. UP.
- AMOS, A. (1984), *Computers and Lexicography: The Dictionary of Old English*. Status Report on the Dictionary of Old English Project. Manuscrit
- BERG, D.L. és GONNET G.H. és TOMPA, T.Wh (1988), *The New Oxford English Dictionary Project at the University of Waterloo* OED-88-01
- DENDIEN, J. és GORCY, G. és MARTIN, E. (1986), *Le Trésor général des langues et parlers français de l'Institut national de la langue française*. Manuscrit. INALF

- GORCY, G. (1983), Les dérivés d'esprit en français moderne: Méthodologie et esquisses d'articles à paraître dans le Trésor de la langue française. *Lessico Intelletuale Europeo IV Colloquio Internazionale*. Roma 7-9 gennaio 1983.
- GORCY, G. (1984), L'ordinateur au service de la lexicographie: une expérience et ses problèmes. (HAMESSE 1985).
- JOHANSSON, S. (1988), The New Oxford English Dictionary project: A presentation. *ICAME Journal* No. 12. Norwegian Computing Centre for the Humanities.
- LANDAU, S. I. (1984), Computer Use and the Future of Dictionary Making. *Dictionaries. The Art and Craft of Lexicography*. Charles Scribner's sons. New York. pp. 272-294.
- MARTIN, E. (1984), Une banque de données sur la langue française. *BRISSES. Bulletin de recherches sur l'information en sciences économiques, humaines et sociales*. La Linguistique dans les systèmes documentaires. Avril 1984. No.4.
- MERKIN, R. (1983), The historical/ academic dictionary. In: R.R.K. HARTMANN (ed): *Lexicography: Principles and Practice*. Academic Press. London - New-York - Paris - stb. pp. 123-133.
- PAJZS, J. (1987), *Javaslat a Nagyszótár számítógépes megvalósítására. A gyűjtés és feldolgozás rendszerterve*. Manuscript
- PAJZS, J. (1988a), Félmillió szó számítógépen. *Computerworld - Számítástechnika* II. évf. 5. p.24-25.
- PAJZS, J. (1988b), Számítógépes szótárak. *NyK*. (A paraître).
- PAJZS, J. (1988c), Dictionary digitalisiert: Oxford English per Knopfdruck. *Computerwelt Österreich* No.9.
- PAPP, F. és HEXENDORF, E. (1985), Magyar szókincs a könyvnyomtatástól napjainkig - számítógépre tervezve. *Magyar Tudomány*, 1985/1.

Tamás Szende:

**Travaux forcés, artisanat, industrie ?
Vers un nouveau dictionnaire bilingue
hongrois-français / français-hongrois**

The worst criminals should neither be executed nor sentenced to forced labour, but should be condemned to compile dictionaries, because all the tortures are included in this work.

J.J. Scaliger (1540-1609), cité par L. Zgusta, *Manual of Lexicography*, Mouton, The Hague-Paris, 1971. P.15.

Le propos du présent article est de présenter quelques éléments de réflexion sur la conception, le contenu et la mise en forme du nouveau dictionnaire hongrois-français / français-hongrois qui sera réalisé à partir de 1991 par une équipe lexicographique, mise en place au sein du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises (Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III), ainsi que par une équipe parallèle au sein du Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises (Université ELTE, Budapest), le projet étant fondé sur une collaboration franco-hongroise.

1. A la recherche d'une méthode

L'élaboration de ce dictionnaire est une tâche complexe; de nombreuses décisions linguistiques et techniques devront être prises préalablement, et, comme on le verra, la décision est parfois délicate ou malaisée à prendre.

Réaliser des dictionnaires bilingues coûte très cher et, en raison de leur tirage relativement restreint par rapport aux dictionnaires monolingues (surtout s'il s'agit d'une langue comme le hongrois qui n'est parlé que par environ 15 millions de personnes, dont 5 millions vivent au-delà des frontières actuelles de la Hongrie, éparpillées dans le monde), les éditeurs hésitent à s'engager dans une telle aventure et, en aucun cas, ils ne sont prêts à en mettre un nouveau en chantier tous les ans.

Au moment de sa parution, notre dictionnaire deviendra inévitablement le seul ouvrage de référence pour l'ensemble des traducteurs, étudiants et enseignants concernés par le domaine français-hongrois et, de façon générale, pour toute personne engagée dans des relations culturelles, techniques, économiques ou politiques entre l'univers francophone et l'univers hungarophone. Ces derniers seront amenés à travailler pendant une période relativement longue

avec ce dictionnaire, lequel, d'année en année sera de moins en moins adapté à leurs besoins. Cet ouvrage constituera néanmoins une source privilégiée d'informations dans laquelle les membres des communautés hungarophones et francophones devront pouvoir se reconnaître. Les solutions fournies par l'ouvrage auront nécessairement une valeur contraignante, quasi "mythique", parfois, en particulier aux yeux des néophytes. (Le traducteur professionnel sait d'expérience qu'il ne doit recourir à un dictionnaire bilingue qu'avec circonspection et qu'il ne doit jamais accepter un terme totalement inconnu pour lui sans le soumettre à une vérification sérieuse.)

Comme tous les dictionnaires déjà anciens, celui d'Alexandre Eckhardt¹, publié il y a une quarantaine d'années (le seul dictionnaire disponible sur le marché), est maintenant périmé; il ne comprend pas les termes d'actualité ou d'usage récent et n'indique pas le sens nouvellement acquis par tel ou tel terme. Nous ne cherchons pas ici à prendre en défaut cet ouvrage, qui est un véritable monument ayant servi et guidé plusieurs générations, mais au hasard de recherches infructueuses, nous nous sommes rendu compte qu'il contient un nombre considérable d'inexactitudes et d'acceptions vieilles.

En hongrois, comme en français, il existe une multitude d'expressions nouvelles, exprimant une réalité changeante, qui ne sont pas mentionnées par Eckhardt. Bref, pour des raisons évidentes, le vocabulaire de la civilisation d'aujourd'hui y est très mal ou pas du tout représenté.

Les dictionnaires bilingues diffèrent souvent selon la langue maternelle de leurs auteurs et le pays de leur fabrication. Il y a une différence systématique entre un dictionnaire rédigé par des locuteurs de la L1 (langue de départ) et un dictionnaire rédigé par des locuteurs de la L2 (langue d'arrivée).

Avec le développement des études hongroises en France, il devient de plus en plus évident que le seul dictionnaire bilingue existant n'a pas été composé à l'intention des francophones apprenant ou pratiquant le hongrois. L'optique "hungarocentriste" de cet ouvrage saute aux yeux. Selon nous, il est toujours souhaitable qu'un dictionnaire bilingue soit conçu en fonction de ses deux publics, en l'occurrence francophone et hungarophone, et qu'il tienne compte de leurs besoins respectifs.

Un dictionnaire bilingue n'est pas la description lexicale exhaustive de deux états de langue, ni la reproduction fidèle des innombrables réalisations concrètes des discours en L1 et en L2²; il est un objet socio-culturel de diffusion (plus ou moins large) qui doit satisfaire des besoins déterminés. Les dictionnaires bilingues prétendent le plus souvent présenter les langues telles qu'elles sont utilisées par les locuteurs dans les communications sociales: en réalité, il s'agit de langues agencées par des médiateurs et ajustées aux dimensions du dictionnaire.³ Tout dictionnaire est tributaire des structures idéologiques d'une époque (mais aussi des options des concepteurs notamment en ce qui concerne la fabrication des exemples qui peuvent facilement révéler un engagement politique tendancieux ou des jugements moraux). Même si le programme d'un dictionnaire doit être défini et mené par des lexicographes, on s'éloigne d'une description strictement linguistique du lexique pour se rapprocher d'un modèle "d'utilisation",

d'inspiration pédagogique. Un dictionnaire bilingue, c'est, en quelque sorte, ce que l'on veut dire ou révéler à un public bien ciblé à propos des manifestations lexicales de deux systèmes linguistiques.

Dans le domaine français-hongrois, si l'on veut sérieusement traiter les deux langues sur un pied d'égalité, le dictionnaire doit être conçu dans une optique de *bilinguisme réciproque*. En effet, un dictionnaire bilingue, qu'il soit général ou spécialisé, peut être soit réciproque (version et thème pour le lecteur de L1, thème et version pour le lecteur de L2), soit univoque (version pour le lecteur de L1 et thème pour le lecteur de L2, ou thème pour le lecteur de L1 et version pour le lecteur de L2.)

Un dictionnaire bilingue réciproque est destiné à deux communautés linguistiques et vise à ce qu'elles puissent accéder aux mêmes types d'information. S'il y a symétrie, c'est un dictionnaire véritablement bilingue.

Les structures des dictionnaires bilingues, par ailleurs extrêmement diversifiées, devraient toujours être directement conçues en fonction du mode d'utilisation et des divers types de lecteurs et tenir compte chez l'utilisateur des connaissances linguistiques et culturelles qui fonctionnent de façon différente selon la direction dans laquelle il traduit⁴. Pour le dictionnaire L1»L2, le point de départ de l'utilisateur sera constitué par la forme, le contenu et les conditions d'emploi du mot en L1. Tous les éléments lui sont en principe familiers. Mais pour ce qui est de L2, le même locuteur ne possède que peu ou pas du tout de compétences. En effet, chacun sait, grosso modo, dans quelles conditions et dans quels contextes il se sert d'un terme de sa langue maternelle, plutôt que d'un autre. Mais comment pourrait-il deviner l'équivalent exact d'un terme dans une langue qui lui est étrangère.

On voit qu'un dictionnaire ne s'utilise sans risque (ou avec peu de risque) que dans le sens L1»L2. L. Grooters le reconnaît implicitement dans l'avant-propos de son Nouveau Dictionnaire Français-Néerlandais, Néerlandais-Français, 15^e édition, Bielefeld, Bruxelles:

Pour chaque mot, nous nous sommes donc posé la question: quel est le moyen le plus efficace de tirer d'embarras celui qui connaît un mot dans l'une des deux langues et en cherche l'équivalence exacte dans l'autre. Ce moyen ne consiste certainement pas à lui laisser le choix entre le plus grand nombre possible de synonymes: si nous avions voulu être complet de cette manière, nous aurions à chaque instant placé les lecteurs en face de problèmes que leur connaissance incomplète du génie de la seconde langue ne leur permettait pas de résoudre.

Le dictionnaire bilingue, tout comme le dictionnaire monolingue, peut être considéré comme un recueil d'éléments linguistiques, rangés dans un ordre convenu et suivis de renseignements qui s'y rapportent. Mais, contrairement au dictionnaire monolingue qui donne pour chaque entrée une ou plusieurs définitions, le dictionnaire bilingue a pour ambition de fournir des traductions, en mettant deux lexiques en communication. Les dictionnaires bilingues tendent à décrire un lexique fonctionnel, à donner des informations, à limiter l'analyse définitionnelle, car ils recherchent l'équivalence au niveau lexical.

C'est de par sa nature même que le dictionnaire bilingue exclut la présence de définitions élaborées et qu'il est difficilement compatible avec un développement extrême. C'est précisément son modèle d'utilisation qui l'incite et le prédestine à la brièveté.

Généralement, les dictionnaires bilingues sont donc pourvus d'une microstructure extrêmement dépouillée; leurs entrées ont pour fonction de proposer un certain nombre de traductions possibles en précisant ou non les conditions d'emploi.

Notre expérience, acquise en Hongrie et en France, nous a permis de constater combien les locuteurs des deux communautés linguistiques sont désarmés quand il doivent choisir avec pertinence parmi les indications fournies dans le dictionnaire d'Eckhardt. En effet, bien des dictionnaires proposent des traductions les unes à la suite des autres, séparées par une simple virgule ou barre oblique, laissant entendre par là: *L2 est riche à un point tel que, une fois de plus, vous avez le choix, ces termes sont parfaitement interchangeables*. Cet abus constitue peut-être le plus grave défaut que puisse avoir un dictionnaire bilingue. Il est particulièrement fréquent dans les ouvrages de petites dimensions. Ainsi, dans le dictionnaire d'Alexandre Eckhardt, format de poche⁵, au mot *carence* le lecteur trouve: *hiány; nemlét; távolmaradás; hivatali hanyagság* (sic) et au mot *talpraesett*: *spirituel; exact; juste; brillant*. Abandonné à des critères purement subjectifs, l'utilisateur du dictionnaire ne pourra guère distinguer les sens. Le format réduit explique certes les économies d'espace, mais n'est-ce pas justement sur les colonnes de ces ouvrages que les différences de sens et d'emploi devraient être le plus soigneusement explicitées puisque ces petits dictionnaires s'adressent, de par leur nature même, à des débutants ou à des apprenants intermédiaires?

Le dictionnaire d'Eckhardt présente (inévitablement) des lacunes que nous devons tenter de combler. Néanmoins, l'information contenue dans cet ouvrage constitue un trésor commun.

Le futur dictionnaire hongrois-français / français-hongrois sera nécessairement issu et tributaire des dictionnaires précédents (l'ouvrage d'Eckhardt a à son tour un prédécesseur de qualité: celui d'Aurélien Sauvageot), qui furent de véritables institutions sociales en Hongrie pendant plusieurs décennies. Toutefois, les concepteurs de l'ouvrage en gestation devront rompre définitivement avec une pratique fâcheuse et maladroite consistant à copier des termes sans discernement d'un dictionnaire à l'autre, ce qui peut facilement donner des ouvrages bourrés d'expressions archaïques sans que celles-ci soient signalées comme telles. Se démarquer devra signifier: dire très clairement ce que l'on doit aux générations antérieures de lexicographes et ce qui a rendu nécessaire l'élaboration d'un tout nouveau dictionnaire, en justifiant ses choix méthodologiques et la description linguistique adoptée. L'ensemble devra être explicité dans une préface. Celle-ci, toujours rédigée en dernier lieu même si elle apparaît en début d'ouvrage, doit bien situer le lecteur en exposant tous les objectifs visés par le dictionnaire et en précisant surtout à quel public celui-ci s'adresse.

Tout dictionnaire bilingue est un projet sur un ensemble d'options méthodologiques et sur la mise en oeuvre d'un choix de valeurs linguistiques et culturelles. Le dictionnaire est à la fois un instrument de communication, un ensemble documentaire systématisé et un produit technico-commercial.

Le dictionnaire bilingue est le fruit d'un travail de longue haleine et l'investissement financier que suppose ce genre de produit dépasse de loin les moyens de deux équipes de chercheurs isolées. Il exige soit une décision proprement politique, soit la recherche d'une rentabilité (certitude d'un succès commercial), soit les deux en même temps. Quoi qu'il en soit, les concepteurs de l'ouvrage devront soumettre un projet extrêmement solide s'appuyant sur un volet méthodologique qui, selon nous, constitue la clef de voûte de toute entreprise sérieuse de rédaction d'un dictionnaire.

Un tel projet doit contenir notamment la définition proprement dite du dictionnaire (public visé, objectifs, justifications linguistique, culturelle et commerciale, résultats escomptés, moyens financiers, institutions, équipes, personnel), suivie de questions à caractère méthodologique, à savoir: constitution d'une base de données, collecte et transmission des données, exploitation des documents déjà existants, méthode unifiée d'élaboration des fiches, harmonisation et normalisation de la métalangue, élaboration de la nomenclature (les items à traiter), nombre d'articles et leur longueur etc.

Il est indispensable que le projet soit accompagné d'un plan de réalisation, dont voici un modèle possible:

Phases / durée d'exécution: réflexion préalable, mise au point de la méthodologie, dépouillement des ouvrages lexicographiques, confection du fichier, organisation des entrées, première ébauche, repérage des contradictions internes, établissement définitif d'une métalangue linguistique, élaboration plus systématique, révision de toutes les données (contre-lectures, contre-vérifications), indication précise des renvois, rédaction des parties annexes (préfaces, précis grammaticaux, index, etc.), édition et publication, etc.

L'équipe lexicographique ne peut garder un style de travail uniforme et obtenir des résultats valables que s'il y a une identité de vues parfaite, un accord préalable et unanime dans les orientations théoriques et les modalités techniques qui peuvent être: expliciter l'objectif commun, déterminer la langue de travail, mettre en commun la documentation, normaliser la fiche de travail, prévoir et assurer la communication entre les groupes de travail, définir clairement les tâches et responsabilités, fixer les délais nécessaires, etc.

L'échange de données lexicographiques ne peut être mis en place que si celles-ci sont décrites d'une manière homogène. Il faut donc définir le format du dictionnaire, c'est-à-dire la partie formelle de toutes les règles de rédaction. Autrement dit, on précise non seulement le contenu du dictionnaire mais aussi, et parallèlement, la structure à donner à ce contenu. Grâce à l'informatique, la structure du dictionnaire est enregistrée et tous les articles sont stockés dans une base de données, en vue de la révision et de la réédition⁸.

Les équipes devront élaborer en commun une sorte de taxinomie dans la perspective de pouvoir décrire leur univers dictionnaire en désignant une seule

étiquette type pour chaque renseignement (graphique, grammatical, phonétique, pragmatique, sémantique, etc.) et en fixant le nombre de rubriques (plages) obligatoires et les éventuelles rubriques facultatives.

Il s'agit d'une manière de systématiser les présentations et de normaliser les articles d'une même classe de mots, tout en mettant en évidence les spécificités de chaque terme. En standardisant et en informatisant les fiches lexicographiques, on a intérêt à coder tout ce qui peut se prêter au codage⁹.

Ceci assurera au dictionnaire une structure générale claire et cohérente et permettra d'éviter que des renseignements jugés importants soient omis ou entremêlés à d'autres types de renseignements. Ce système assure également le respect et le contrôle des catégories définies préalablement et facilite grandement le travail du lexicographe même s'il est sans expérience dans le domaine de l'informatique. Les procédures de recherche et d'interrogation de la structuration textuelle permettent la relecture ou l'impression rapide de parties sélectionnées de la nomenclature ou des articles, ce qui garantit une vision synthétique du dictionnaire:

- tri transversal (permet de faire traiter l'ensemble des termes d'une discipline, par exemple: les mots d'entrée relevant du langage juridique ou tous les verbes à préverbe hongrois, etc. indépendamment de l'avancement du reste du dictionnaire)

- extraction longitudinale (peut concerner toute tranche alphabétique arbitrairement choisie; elle peut apporter une aide dans l'évaluation des coûts rédactionnels)

- interrogation sur les chaînes de caractères (permet d'obtenir instantanément la réponse à des questions comme: *tel mot a-t-il été traité à tel endroit?* ou *tel mot a-t-il été utilisé à tout autre endroit?*, etc.)

Nous n'évoquons pas ici le problème crucial du recrutement, de la formation et de l'animation des équipes rédactionnelles.

2. Macrostructure

Aujourd'hui, la fabrication d'un dictionnaire bilingue est une oeuvre obligatoirement collective à laquelle doivent participer des locuteurs et des spécialistes des deux langues considérées. Il faut rappeler, à cet égard, à quel point les traducteurs peuvent enrichir de leur présence les équipes lexicographiques. En raison de leur situation linguistique et culturelle privilégiée, les traducteurs sont en état permanent d'évolution et sont à même de saisir la réalité des choses. De plus, amenés à manipuler quotidiennement les termes de deux langues, ils sont extrêmement bien placés pour trancher avec précision toutes questions liées aux niveaux d'équivalences. En effet, il faut que le nouveau dictionnaire H-F/ F-H soit aussi l'oeuvre de traducteurs de métier en contact permanent avec des textes de toute nature dans les domaines les plus divers, sachant aussi ce qu'on cherche en vain dans les dictionnaires.

L'ouvrage devra être conçu et réalisé essentiellement par des lexicographes, mais ceux-ci, tout en gérant la pluridisciplinarité du travail, ne devront pas hésiter à faire appel à des techniciens et à des experts en contact quotidien avec la langue contemporaine, de par leurs activités professionnelles. Ce dictionnaire n'aura de marché (a-t-on le droit de négliger ce facteur?) que si, à travers les mots traités, il réussit à faire passer des ensembles de connaissances avec cohérence! Les linguistes n'ont pas nécessairement les compétences attachées à l'usage spécialisé des mots. Mais quant aux spécialistes des divers domaines, eux, ils ne pensent pas spontanément aux rapports multiples entre le vocabulaire de leur métier et le vocabulaire général, ni à la façon de présenter auprès d'un public non spécialisé des notions spécifiques ou des rudiments de doctrine (pour rendre compréhensible ce qui est défini ou traduit). Notons à ce sujet que pour les termes techniques, l'inscription du domaine d'emploi d'un mot sur la fiche doit être effectuée de façon très précise, afin d'éviter que l'extension réelle de la notion ne soit faussée par une mention trop restrictive ou bien que le terme ne soit pas définitivement perdu sous un générique trop lointain. Un autre problème de présentation qui n'est pas non plus sans importance: la diversité de forme des termes-syntagmes. Va-t-on accepter des syntagmes qui franchissent le seuil de cinq, six mots ou se décidera-t-on à les briser afin de mieux les repérer? (Les organismes de normalisation acceptent des syntagmes descriptifs comme le syntagme de 18 mots suivant: *machine pour dactylographier des caractères spéciaux tels que symboles graphiques, mathématiques ou chimiques, notations musicales ou caractères Braille¹⁰*).

Une remarque au passage: on ne peut qu'espérer que l'élaboration de ce dictionnaire constituera un stimulant utile pour la réflexion lexicographique et pour les recherches lexicologiques contrastives dans le domaine français-hongrois et qu'elle saura redynamiser les secteurs universitaires qui s'y engageront. Ainsi, parallèlement à la lexicographie sémasiologique traditionnelle que nous allons pratiquer lors de la constitution du dictionnaire, on pourrait envisager des recherches onomasiologiques pour établir des séries notionnelles (terminologiques) en se limitant à des domaines conceptuels bien définis et en exploitant le fait que les vocabulaires spécialisés sont des ensembles de termes cohérents, bien structurés. Un tel travail de délimitation, d'exploration et de synthèse permettrait de sensibiliser les étudiants aux problèmes de transposition découlant des différences entre les deux systèmes linguistiques: différences de découpage des espaces conceptuels et différences affectant les systèmes de signes.

Mais qu'est-ce que le vocabulaire usuel? Toute définition est aléatoire! Les critères de délimitation sont difficiles à déterminer! Dans tous les cas de figure, il est bon d'établir une grille des domaines spécifiques afin de pouvoir les contrôler de manière plus stricte et afin d'éliminer les termes qui semblent dépasser le vocabulaire d'un public non spécialisé. Une question se pose à cet égard: connaissons-nous suffisamment bien notre public? Car il ne faut jamais perdre de vue le public visé par l'ouvrage et le fait que la nomenclature est établie en fonction de ses besoins; il faut toujours penser à le motiver par des observations, à illustrer l'usage par des exemples pertinents et rassurants.

Il va de soi que, dans la nomenclature de notre dictionnaire, un noyau de mots courants, classiques (dont personne ne contestera la présence dans la nomenclature) sera obligatoire et qu'un choix devra s'exercer parmi les mots *rare*s, indépendamment de leur fréquence. (Il est évident que le choix d'enregistrer ou non tel terme dans un dictionnaire dépend de nombreux éléments de décision y compris des critères hautement subjectifs comme: *on l'entend à tout bout de champ, pas possible de ne pas le traiter*, etc.)

Quelques principes peuvent néanmoins nous guider dans ce travail de sélection:

1/ Il faudra faire en sorte que les colonnes soient enfin ouvertes à la langue parlée, celle-ci étant trop souvent négligée par les dictionnaires qui, malgré tous les efforts des pragmaticiens et des sociolinguistes, accordent une nette préférence au vocabulaire écrit. Sans enquête préalable, on peut savoir d'emblée que le public en France, comme en Hongrie, s'attend à ce que l'on fasse preuve de moins de rigueur dans le nouveau dictionnaire bilingue. Les Français qui *après avoir fumé une gauloise, montent dans leur R5*, et les *haverjaim, akik mind Kőbányait isznak, de az És-t olvassák* (*mes potes qui boivent tous de la bière Kőbányai, mais qui lisent la revue Élet és Irodalom*) accomplissent des actes familiers, dont la description linguistique s'opère à l'aide de termes indiscutablement fréquents. En dépit de cette évidence, l'apparition de ces termes dans les dictionnaires bilingues n'est pas évidente¹¹. En effet, tout doit être fait pour rapprocher les nomenclatures du dictionnaire de la réalité du discours.

2/ Sans être un glossaire de langues de spécialité, le dictionnaire devra contenir les termes les plus usuels des divers domaines scientifiques et techniques. Le choix est évidemment délicat: la plupart des dictionnaires les enregistrent un peu au hasard. En tout état de cause, l'équilibre recherché devra exclure toute forme d'exhaustivité quant aux zones périphériques et favoriser la sauvegarde des notions-clés.

3/ De même, il est impératif que les personnes concernées par les échanges entre la Hongrie et les pays francophones soient enfin en mesure de comprendre ou de traduire avec précision les principaux termes ayant trait aux secteurs politique, économique et commercial. Les usagers des médias des deux communautés linguistiques devraient pouvoir compter sur le futur dictionnaire. En effet, notre dictionnaire ne s'adressera pas aux seuls étudiants et professeurs de lettres (qui sont d'ailleurs avides de comprendre autre chose que les auteurs classiques des siècles passés; par exemple: des romans policiers ou de science fiction, des communiqués gouvernementaux ou, pourquoi pas, des horoscopes).

Pour pouvoir répondre aux besoins langagiers de ses futurs usagers le dictionnaire devra tirer ses exemples de la presse à grand tirage, des périodiques et des magazines que comprennent et lisent, de la radio et de la télévision qu'écoutent et regardent quotidiennement les Français(es) et les Hongrois(es), en veillant bien à ce que ces exemples dominent, et de loin, ceux tirés des oeuvres littéraires (quant à ce dernier domaine, tout doit être fait pour que le choix d'auteurs devienne plus *éclectique*; pourquoi les lexicographes oublient-ils si souvent qu'il existe des pièces de théâtre contemporaines dont les dialogues

peuvent merveilleusement refléter la langue parlée?) Certes, il ne s'agit pas d'adopter toutes les innovations linguistiques de notre temps, ni de recueillir tous les mots à la mode (lancés pour briller dans la société), afin d'obéir à des considérations purement et exclusivement commerciales. Néanmoins, nous sommes persuadé qu'il est possible de s'implanter solidement dans la réalité linguistique tout en respectant et en reflétant les *bons auteurs* au langage châtié, et les usages du passé.

Dans les deux langues considérées, il existe des nomenclatures préétablies. L'existence de ces ouvrages lexicographiques monolingues de toutes sortes (Magyar Nyelv Értelmező Szótára, Larousse, Robert, etc.) pourrait nous faire croire que tout est pour le mieux en ce qui concerne la description lexicale des réalités linguistiques française et hongroise. La situation est bien différente. Il y a un décalage entre le hongrois / français contemporain et le hongrois / français autorisé à figurer dans les dictionnaires normatifs. Voici quelques exemples:

1/ Il y a des mots grammaticalement corrects qui sont courants mais qui, n'appartenant pas à la langue des puristes, sont rejetés avec répugnance en raison de leur signification.

Bien entendu, aucun dictionnaire bilingue n'a le droit de faire silence sur les normes en vigueur. Bien au contraire: l'usager doit y trouver la confirmation de ses jugements de grammaticalité et d'acceptabilité, ceux-ci faisant partie de son identité linguistique et contribuant à définir son appartenance à une culture.

Sera-t-on obligé d'amputer la nomenclature du nouveau dictionnaire des mots tabous, tels que les jurons scatologiques ou érotiques, faisant référence à la défécation ou à la copulation - alors même qu'ils ont une fréquence élevée (qu'on le regrette ou non). Notre position est claire; s'ils sont réellement utilisés, les termes les plus vulgaires méritent d'avoir leur place dans un dictionnaire bilingue.

2/ Pour des raisons à la fois linguistiques et pratiques, les noms propres sont le plus souvent écartés des nomenclatures des dictionnaires de langue. Néanmoins, lorsque la forme du nom propre n'est pas spécifique, mais empruntée au lexique ordinaire, la distinction devient moins évidente¹². Ainsi en français, les noms de peuples qui ont généralement la même forme que l'adjectif correspondant (*Polonais/polonais*) sont des noms propres. Par ailleurs, devra-t-on sacrifier également dérivés de noms propres (par exemple *marxiste / Marxista, stalinien / sztálinista* ? On regretterait également l'absence d'adjectifs dérivés du nom d'au moins quelques villes françaises, qui ne sont pas toujours faciles à identifier.

3/ Les onomatopées à l'état brut, celles qui reproduisent un bruit ou un son quelconque, ne figurent que très rarement dans les dictionnaires bilingues. Certes, elles appartiennent le plus souvent au langage familier: mais un traducteur peut fort bien en rencontrer dans un texte littéraire (sans parler des textes de *bulles* dans les bandes dessinées!) Il lui incombe alors, surtout s'il souhaite conserver la fraîcheur que l'emploi de l'onomatopée confère à l'original, de trouver une onomatopée plus ou moins équivalente. Il arrive, certes, que les onomatopées soient, dans les deux langues, rigoureusement identiques. Les Français et les Hongrois qui ont froid disent tous *brr...* On pourrait, en effet,

croire que dans tous les cas le même son est perçu de façon identique par les oreilles humaines. Il n'en est pas toujours ainsi. Pour inciter un cheval à partir, les Français emploient l'interjection *huel*!, alors que les Hongrois crient *gy!* Parmi les onomatopées les plus classiques, celles dont la forme est la plus consacrée par l'usage, il convient de citer les cris d'animaux. Alors que les vaches françaises font *meuh!*, celles de Hongrie font *muu!* Le *cocorico!* français se traduit en hongrois par *kukuriku!* L'abolement des chiens par *ouah-ouah!* en français et par *vau-vau!* en hongrois.

Les inventaires monolingues présentent toujours des lacunes et des faiblesses et, de toute manière, ne peuvent jamais être entièrement adaptés au public particulier que représente celui d'un dictionnaire bilingue. C'est la raison pour laquelle la constitution d'une base de données lexicales, spécialement conçue en fonction des besoins des équipes du dictionnaire H-F/ F-H nous paraît inévitable. En effet, des sources écrites peuvent aujourd'hui être emmagasinées en quantités illimitées dans des mémoires électroniques et dépouillées rapidement. Pour le lexicographe, c'est un triple dispositif: premièrement, des corpus de discours contemporains informatisés suivant des règles d'organisation et d'accès bien définies, dont l'enregistrement et les aménagements spécifiques conditionnent les exploitations ultérieures; deuxièmement, un jeu d'algorithmes d'interrogation à partir duquel les consultations ou les analyses automatiques des corpus sont rendues possibles; troisièmement, un outil d'élaboration du texte, avec intégration directe au clavier des corrections, suppressions et ajouts.

En même temps il faut être conscient qu'on ne multiplie pas non plus impunément jusqu'à l'infini le nombre des entrées d'un dictionnaire. L'ouvrage envisagé doit rester d'un format relativement réduit, même si l'enrichissement de la nomenclature peut correspondre à une certaine *vérité* de linguistique synchronique et si celle-ci risque d'en souffrir. Ceci dit, indépendamment du nombre d'articles, il est indispensable d'assurer le maximum de renseignements à des usagers dont les intérêts sont dissemblables. L'étendue de la nomenclature ou le nombre des mots ne sauraient être considérés comme des critères pour juger de la valeur d'un dictionnaire. Ce qui doit prévaloir dans toute appréciation d'un dictionnaire bilingue, c'est beaucoup plus la justesse et la précision des renseignements fournis, que sa richesse quantitative.

De ce point de vue, le dictionnaire d'Alexandre Eckhardt peut être considéré comme *extensif*, car sa nomenclature cherche à mentionner un nombre aussi étendu que possible d'items lexicaux, ce qui ne peut jamais être l'ambition d'un ouvrage bilingue. Ce modèle est inacceptable pour nous. Le nouveau dictionnaire devra plutôt être *intensif* en procédant à un choix défini parmi ces items et en donnant sur eux un plus grand nombre de renseignements.

Quelle dimension donner au dictionnaire? La notion de *dimension* est loin d'être simple. Signifie-t-elle le nombre des entrées ou le nombre de caractères typographiques? Une fois de plus la réponse que l'on peut donner est celle-ci: la dimension est idéale lorsque la nomenclature et les solutions données dans les entrées répondent aux attentes de l'utilisateur.

La classification des termes est souvent anarchique dans les dictionnaires, d'où un retard considérable pour l'utilisateur. Même s'il ne révèle pas la structure sémantique, le système notionnel des termes, l'ordre alphabétique demeure le principe de présentation le plus commode et le plus rigoureux: toute rupture de l'ordre alphabétique pur, quelle qu'en soit la justification, est une perte de temps en raison des recherches inutiles. (Un dictionnaire bilingue, si riche soit-il, perd sa valeur si l'utilisateur ne trouve pas rapidement et avec certitude ce qu'il cherche.)

Tout n'est pas résolu pour autant, car de nombreux termes hongrois et français (les noms, les adjectifs, et les verbes des deux langues, par exemple) peuvent subir des variations dans leur radical. Il faut donc décider quelles formes *normalisées* doivent figurer comme entrées principales. Les unités dégagées spontanément du discours ne coïncident pas à coup sûr avec les entrées des dictionnaires. Ainsi, il n'est pas évident que l'on trouve les éléments des phrases *Ils l'ont eu.* ou *Be lehetett volna menni.* dans les dictionnaires français ou hongrois. Les formes que comportent ces énoncés ne se trouveront probablement qu'à l'intérieur d'autres articles. Sont-elles rappelées à l'ordre alphabétique? Sur les 8000 verbes répertoriés dans *L'art de conjuguer* de Bescherelle, plus de 80% n'ont qu'une seule base (par exemple toutes les formes du verbe *manger* sont obtenues à partir de la seule base «mang-»). Les autres verbes sont à plusieurs bases, comme *vouloir* («veu-, veul-, voud-, voul-, veuill-»), *vivre* (vi-, viv-, vec-), *naître* («nai-, naiss-, nait-, naqu-, ne-») ou *voir* («v-, ver-, voi-, voy-»)¹³. Le verbe conçu comme une unité sémique, est signalé dans les dictionnaires sous une forme arbitraire (infinitif en français et 3^e personne du singulier de l'indicatif présent en hongrois). Serait-ce un luxe que d'enregistrer par exemple la première personne de l'indicatif présent pour les verbes irréguliers (ai/ avoir; suis/ être, etc.) et signaler *bel / beau* ou *chevaux/ cheval* dans l'ordre alphabétique? Il est notoire que la morphologie hongroise est d'une rare complexité. Selon I. Mel'cuk, un lexème nominal hongrois comprend 268 formes: ((1 forme non-possédée + 6 formes possédées) x 2 nombres x 19 cas = 268.) Pour déchiffrer et comprendre le moindre texte rédigé en hongrois, on a intérêt à faire appel d'abord à une grammaire descriptive avant de consulter un dictionnaire bilingue¹⁴.

Ceci est d'autant plus important que, contrairement aux dictionnaires unilingues, il arrive que l'on consulte un dictionnaire bilingue dans une langue très peu connue (ou complètement inconnue).

Rappelons à cet égard que les renvois, utilisés pour éviter de répéter un ensemble d'indications, constituent un *contre-poison* universel: utilisés de façon systématique, ils peuvent pallier les inconvénients inhérents à toute ordonnance des articles. La valeur d'un dictionnaire bilingue dépend beaucoup de la richesse de ses renvois et de la façon dont ses concepteurs corrigent les insuffisances découlant de l'ordre alphabétique.

Ainsi, pour faciliter la tâche de l'usager, les variantes orthographiques pourront figurer à leur place dans la nomenclature avec un renvoi à la forme qui est traitée.

Les unités lexicales autonomes, c'est-à-dire les syntagmes dont le sens n'est pas toujours déductible des termes inclus et qui ne sont pas nécessairement reconnus comme tels, seront placées sous l'un des principaux constituants (de préférence sous le premier élément qui reste inchangé) avec un renvoi à partir des autres termes. Lorsque pour des raisons pratiques ce principe n'a pas été appliqué (par exemple, dans le cas des verbes français servant à former un très grand nombre de locutions verbales: *être, avoir, faire, donner*, etc. l'expression peut figurer sous le verbe lui-même), un renvoi prévient le lecteur.

Quand par exemple le pluriel d'un mot est très différent du singulier, il devrait figurer normalement à sa place dans la nomenclature générale avec un renvoi et répété sous le singulier. De même les formes féminines du français qui ne suivent pas directement le masculin dans l'ordre alphabétique pourraient être mentionnées à leur place normale avec un renvoi au masculin. Ces principes sont faciles à établir, mais extrêmement difficiles à respecter, surtout quand on se rend compte du nombre de pièges que tend le système morphologique du hongrois.

Comme cela se fait traditionnellement, les tables de conjugaison des verbes français et hongrois peuvent être fournies en annexe. Dans les nomenclatures, chaque verbe peut être suivi d'un numéro qui renvoie l'utilisateur à ces tables. De même, les abréviations courantes hongroises et françaises peuvent constituer une liste à part ou être classées à leur ordre alphabétique.

Les doublets (*fenn, fönn, fent, fönt / façonnage, façonnement*) qui constituent un type spécial d'entrée, puisque l'entrée principale est donnée avec un (d') autre(s) mot(s) devant avoir le même traitement, constituent également des *consommateurs* privilégiés de renvois. Grâce à l'équipement informatique on devra pouvoir vérifier que la totalité des renvois est bien honorée, et que l'on ne trouve nulle part une *circularité vide*.

3. Microstructure

L'article (ou entrée) est une unité de traitement définie arbitrairement. Il s'agit d'une suite ordonnée de phrases, d'un ensemble d'informations graphiques, phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques, stylistiques et pragmatiques, comprenant¹⁵:

- Le mot-vedette: forme canonique, celle qui sert de point de départ pour la construction des autres formes.

- Des renseignements graphiques et phonologiques: forme orthographique et prononciation. Traditionnellement on prend tout dictionnaire pour norme, mais aussi un guide et un arbitre pour l'orthographe et la prononciation correctes (est-ce qu'on suppose connues les règles de correspondance entre la graphie d'un mot et sa forme parlée? car à ce moment-là la prononciation peut être réduite à la seule transcription des divergences). Contrairement au français, une transcription phonétique nous paraît superflue pour une grande partie des mots hongrois, par contre une indication ponctuelle serait utile pour des mots tels que *cseh* (chute),

habcsók (dévoisement), *ellenben* (assimilation labiale), *egy* (allongement), etc. A ce sujet, on peut se demander si ce dictionnaire bilingue ne devrait pas fournir des renseignements sur l'orthographe, la ponctuation ou l'accentuation des mots étrangers (comme *Goethe*, la *Ruhr/ Ruhr-vidék*, *Csajkovszkij/ Tchaïkovski*). Les symboles utilisés ne devraient pas être trop difficiles.

- La catégorisation grammaticale: l'appartenance d'un mot à une partie du discours. Suivra-t-on l'analyse grammaticale traditionnelle: par exemple, nom, verbe, adjectif, adverbe, (mots référentiels); pronom, préposition, conjonction, particule (mots fonctionnels)? La partie du discours est suivie de l'indication de la sous-classe de cette même partie du discours; on peut toujours présenter des informations plus fines à des lecteurs plus avertis. Mais attention! un dictionnaire qui accorde une trop grande importance aux renseignements grammaticaux risque en quelque sorte de noyer sous ces remarques la partie purement sémantique de l'ouvrage.

- Des renseignements morphologiques et syntaxiques: indications *utiles* sur la structure morphologique du mot (*quasi-étymologie*: les éléments constitutifs ou le procédé lexical qui sont à l'origine du terme); toutes idiosyncrasies morphologiques qu'on peut associer au mot, notamment les pluriels irréguliers, etc.; renseignements sur la distribution ou les caractéristiques d'un mot dans une phrase et toutes idiosyncrasies syntaxiques. Certains usagers consultent le dictionnaire bilingue pour savoir comment utiliser correctement tel mot dans une phrase, dans un type de discours; suivant la catégorie du mot, les précisions les plus diverses peuvent être nécessaires et importantes, par exemple: l'utilité d'indiquer les adjectifs qui ne peuvent être attribut ou épithète, les auxiliaires avec lesquels les verbes se conjuguent (pour le français), la présence d'un préverbe dans le mot ou les postpositions qui se construisent obligatoirement avec le superessif, l'ablatif (pour le hongrois), etc. Il n'est guère possible de séparer totalement le lexique de la grammaire: un dictionnaire qui ne fournirait aucune information concernant le genre des noms en français ou la conjugaison des verbes en *-ik* en hongrois serait de toute évidence incomplet.

- L'information sémantique: aspect central et certainement le plus important du dictionnaire; tout dictionnaire est jugé par la façon dont ses auteurs analysent les significations des mots. On indique les différents sens d'un terme et les traductions appropriées; tout article complexe est clairement divisé en catégories sémantiques introduites par des indications qui en font ressortir les sens et les mettent soigneusement en évidence. L'ordre de présentation des acceptions est difficile à arrêter: au principe *centre-périphérie* (la signification jugée la plus centrale et à la base de tous les autres emplois est présentée en tête) on privilégiera la *fréquence sémantique* (qui consiste à présenter les significations dans l'ordre de leur fréquence d'emploi supposée). Bien entendu, il arrive que l'on ne soit pas vraiment en mesure de bien déterminer l'ordre d'apparition des termes; il faut alors se fier à son jugement. Les idiotismes, les expressions stéréotypées et les sens fonctionnels relevant d'une langue de spécialité déterminée, susceptibles à leur tour de recevoir des traductions, constituent des sous-entrées.

- Les équivalences: elles doivent être parfaitement claires et compréhensibles, adaptées au niveau des références *quotidiennes*¹⁶. Il ne faut jamais oublier que la traduction à laquelle se réduit le dictionnaire bilingue est une opération pratique, qui doit se plier aux exigences des locuteurs. Au cours du travail lexicographique on aura à faire face à des situations de créations linguistiques nouvelles qui peuvent survenir afin de pallier l'absence d'un terme équivalant à un terme déjà existant ou de nommer une notion ou un objet récents. Le néologisme doit respecter un certain nombre de critères pour être acceptable d'un point de vue linguistique (conformité au système de la langue, aptitude sémantique, valeur intégrative sur le plan syntagmatique, paradigmatique et transformationnel) et précis sur le plan terminologique; les traductions se recouvrent et sont donc naturellement circulaires.

- Les exemples: ils offrent des occurrences du mot d'entrée dans des phrases ou syntagmes. Le contexte relevé présente une attestation exacte de l'unité étudiée; il doit mettre en évidence les traits sémantiques du terme. On choisira de préférence des contextes où le terme est entouré des éléments lexicaux qui font habituellement partie de son environnement, où il fonctionne normalement sur le plan linguistique et renvoie à l'expérience culturelle du locuteur natif, de façon à pouvoir révéler la valeur d'emploi (linguistique et culturelle) du terme. Les exemples doivent offrir les constructions syntaxiques les plus usuelles, les contenus les plus banals et les associations les plus communes; les exemples peuvent être forgés par le lexicographe ou empruntés à des auteurs. Pour des raisons pratiques, il est souhaitable de rendre anonyme les contextes attestés, et de les présenter sous forme d'exemples.

- D'autres types d'information: l'étendue géographique (il serait particulièrement utile de signaler les régionalismes: tiendra-t-on compte de la variabilité interne au sein de la francophonie et - pourquoi pas de la hungarophonie -, l'étiquette restrictive (il faut aller plus loin dans la mention des marques d'usage que ne le fait Eckhardt)¹⁷, les domaines d'emplois, etc. Un code précis doit renseigner sur les restrictions stylistiques (les mots dont le niveau de style n'est pas précisé étant considérés comme neutres); toutes ces notes et marques de valeurs doivent être définies au départ et figurer sous forme codée dans la liste des abréviations.

La suite des *phrases* constituant l'article de dictionnaire est doublement réursive en ce sens qu'on la retrouve toujours d'un article à l'autre et qu'à l'intérieur de chaque article, cette suite ordonnée de phrases se retrouve sous chaque sous-entrée et même sous chaque sens. Le mot-vedette peut être conçu comme le thème ou le sujet dont les renseignements sont les prédicats¹⁸. Cette segmentation du texte lexicographique permet un repérage exact et rapide des réponses cherchées par les lecteurs.

Les phrases de l'article sont rédigées en un code particulier, une langue artificielle (métalangue du dictionnaire) qui se définit non seulement par un lexique, mais aussi par des symboles abrégatifs, des transformations d'effacement et par l'emploi de divers moyens et caractères typographiques. Il est fondamental que cette métalangue soit explicite et bien ciblée. Son utilisation cohérente est

une caractéristique essentielle d'un bon dictionnaire bilingue. Il n'y a pas de solution toute faite pour le traitement des unités lexicales. Parfois le seul critère est la décision ou l'intuition du lexicographe. Les mêmes dictionnaires se révèlent alternativement analytiques et synthétiques (cf. le vieux débat à propos de la *pomme de terre*, est-elle plus pomme que la *pomme d'Adam*?) En effet, pour ce qui est des entrées homonymiques, distinctes sémantiquement et identiques graphiquement), le lexicographe est *tiraillé* entre deux conceptions du *mot* totalement distinctes.

Dans la conception dite homonymique, chaque entrée correspond à une seule paraphrase et le mot est une unité du discours définie par son contexte. Dans la conception polysémique, l'entrée est le mot graphique défini par un ensemble de paraphrases ayant des traits communs dont les changements s'expliquent historiquement ou logiquement: le mot est une unité de la langue, dont les réalisations dans le discours impliquent des variations de sens selon les contextes. L'homonymie est le cas le plus typique d'application de la méthode de dégroupement. Le cas inverse, lorsqu'on décide d'avoir une entrée principale complexe (par exemple le radical suivi de tous ses dérivés et composés), c'est-à-dire le regroupement, n'est pas recommandable pour un dictionnaire bilingue tant soit peu commode. On peut bien entendu adopter un système mixte et ne retenir comme entrées principales que les formes jugées suffisamment lexicalisées.

Avec Dubois¹⁹ nous pouvons dire que l'existence en structure profonde de deux items lexicaux (et de deux entrées lexicales) distinctes se justifie s'il existe des environnements différents qui permettent en quelque sorte de diagnostiquer leur sens.

Traditionnellement, les entrées volumineuses des dictionnaires bilingues manquent de cohérence et mélangent de façon impressionniste les ordres sémantique, catégoriel et alphabétique.

Quant au nouveau dictionnaire H-F/F-H, il serait souhaitable que des règles internes de groupement à la fois strictes et souples y soient établies de manière que ces règles puissent être valables pour le plus grand nombre de cas possibles.

4. Traduire le lexique

A la différence du traducteur, dont l'art consiste à introduire le lecteur dans un univers inconnu et à lui rendre intelligible un discours, le lexicographe s'applique à révéler à l'usager le sens des mots épars en soulignant les limites de leur équivalence.

Les dictionnaires ne suffisent jamais au traducteur: ils ne peuvent tenir compte que d'une infime partie des réalisations concrètes de la langue. Il va de soi que le traducteur doit être en mesure de remplacer les mots et les phrases qui veulent dire plus ou moins la même chose en L2, et qu'il doit être en mesure de produire un texte qui correspond aux règles de la grammaire de la langue d'arrivée. Mais ce qui compte pour le traducteur, s'efforçant de transposer des usages sociaux à travers les éléments linguistiques, ce n'est pas uniquement la *valeur moyenne* et abstraite d'un mot proposée par le dictionnaire, mais aussi, et

surtout, la valeur du même mot en situation, qui dépend de multiples facteurs sociaux, culturels, esthétiques et psychologiques.

L'insatisfaction de nombreux traducteurs à l'égard des dictionnaires vient en grande partie du fait que traditionnellement, ceux-ci mettent l'accent sur la représentation du sens des mots qu'ils ont sélectionnés, en leur opposant soit une définition, dans le cas d'un dictionnaire unilingue, soit une traduction, dans le cas d'un dictionnaire bilingue. La définition ou la traduction peut être accompagnée d'indications morphologiques et syntaxiques d'ordre très général, mais dans la majorité des cas, la pratique des dictionnaires s'arrête là. Ainsi, les dictionnaires ne sont utiles aux traducteurs que dans la première étape de leur travail (analyse du texte à traduire et recherche de termes équivalents dans la langue cible). Néanmoins, ils peuvent avoir besoin d'autres types d'indications:

- Le régime syntaxique d'un mot et les façons concrètes de l'associer à ses compléments (la cooccurrence syntaxique): l'enthousiasme *de* Pierre, son enthousiasme *pour* la religion; la joie *de* Pierre, la joie *à* l'annonce de cette nouvelle, sa joie *devant* la réussite; etc.

- La capacité d'un mot à former des locutions figées avec d'autres mots qui servent à exprimer des sens ou des relations sémantiques spécifiques (la cooccurrence lexicale restreinte): *des vagues d'enthousiasme, une foule ivre d'enthousiasme, se laisser englober dans un vaste mouvement d'enthousiasme; j'avais de la joie ce jour-là, cet incident mit l'assistance en joie, sa joie était tumultueuse*; etc.

Les renseignements du premier type ne sont donnés de manière explicite et complète dans aucun dictionnaire. Les informations du deuxième type peuvent être trouvées en petit nombre dans les dictionnaires généraux et parfois dans quelques dictionnaires techniques²⁰.

Les auteurs du futur dictionnaire H-F/ F-H devront citer ou imaginer des exemples pertinents où le mot traité se trouve "en situation", rattaché à d'autres mots qui lui sont habituellement associés. Ceci aidera les traducteurs, mais aussi tout lecteur désireux d'acquérir et de renforcer des réflexes linguistiques. Hélas, pour le lexicographe, il n'existe pas de *compensation*, contrairement au traducteur qui, sachant qu'il n'est pas nécessaire que la tonalité globale d'un passage soit rendue par les mots correspondants de L2, peut négliger certains aspects du texte et les compenser par d'autres.

Dans bien des cas, les mots de L1 n'ont que des équivalents partiels dans L2. Cela oblige le dictionnaire bilingue à fournir des informations suffisantes, adéquates, sur cette asymétrie fondamentale qui existe entre deux langues sur le plan lexical. On doit rendre l'utilisateur conscient des ambivalences lexicales, susceptibles de perturber la communication interlinguale²¹.

Bien entendu, il y a un certain nombre de choses qu'on est obligé de dire dans une langue et qu'on n'explique pas dans une autre. Les conjonctions de subordination du français du type *afin que, pour que* sont traduites en hongrois par *hogy*. *Un costume Louis XIV = XIV. Lajos (korabeli) ruha* et *les pays du Golfe = Öböl (menti) országok*. De même, à la mise en valeur sélective qu'on obtient en français par la construction dite *présentative* (*c'est lui qui...; c'est lui que...*) le

hongrois oppose un type d'accent d'intensité (*ő az, aki...*; *ő az, akit...*etc) Dans le sens inverse, citons le cas des modalisateurs (ou particules discursives) hongrois (*is, csak*, etc.) dont la plupart ne sont pas traduits en français²². Comme le signale J. Perrot: *Les structures linguistiques ne sont importantes que dans la mesure des fonctions qu'elles assument dans la communication, c'est-à-dire dans chaque acte de langage où elles se trouvent engagées...*²³

L'insuffisance ou l'impossibilité du mot-à-mot est presque toujours évidente, et, pour obtenir une vraie traduction, il faut avoir recours à une répartition différente des éléments sémantiques du message ou renoncer à l'analyse en éléments équivalents, de façon à obtenir une équivalence globale. C'est un truisme de dire que chaque texte a un dynamisme, une atmosphère qui lui sont propres.

Il en découle que toute activité de traduction doit englober des facteurs extralinguistiques pour recevoir ce qu'il est convenu d'appeler l'expérience sociale et le savoir humain au sens large. Le sens est dans le contexte, mais aussi dans l'expérience que les locuteurs natifs ont acquise. Le concepteur d'un dictionnaire bilingue est dans un très réel embarras quand il doit désigner, dans L2, une réalité qui n'existe pas dans la culture de cette langue. Il a le choix entre une traduction approximative, l'emprunt ou une explication, et - nous le savons - aucune de ces solutions n'est vraiment satisfaisante. En ce qui concerne les locutions, il faut signaler obligatoirement le degré d'adéquation entre le terme initial et son équivalent en L2: s'agit-il d'une glose ou d'une équivalence? Chacun connaît aussi le problème de la *résistance* et de l'intraduisibilité de certains termes, liées souvent au bisystémisme, c'est-à-dire à l'absence d'équivalence institutionnelle: *grande école, médiateur, osztályfőnöki óra, turós csusza*.

Comment trouver le correspondant approprié des groupes nominaux tels que *politique politicienne* ou *társadalmi munka* qui suggèrent aujourd'hui des connotations péjoratives? Toutes les langues naturelles ont pour rôle non seulement de servir à communiquer, mais aussi d'exprimer la manière dont les communautés linguistiques conçoivent et organisent leur mode de vie. Les dictionnaires, de leur côté, ne peuvent dénombrer de manière exhaustive les significations concrètes d'un mot: aussi complets soient-ils, ils n'en demeurent pas moins des catalogues de mots. En effet, la systématisme de la langue s'oppose à la diversité des usages, à la variabilité des expressions, à la fugacité des associations et aux combinaisons inattendues de mots.

Tout dictionnaire bilingue a pour tâche d'aider les utilisateurs à construire leurs phrases de façon naturelle sans avoir recours à des expressions calquées sur L1. Comme le traducteur, le lexicographe doit produire dans L2 l'équivalent naturel le plus proche du message de L1.

Ainsi *az óra *megy* (au lieu de *jár*) ou *l'enfant est *bon* (au lieu de *sage*) sont parfaitement grammaticaux, mais ce ne sont pas des expressions que nous utiliserions spontanément. Chaque langue marque des préférences: dire ou plutôt écrire **Tilos fű* (*Pelouse interdite*) en hongrois ou **Chien mordeur* (*Harapós kutya*) en français serait pour le moins insolite.

Jamais on ne devra perdre de vue l'évidence que ce qui est grammatical n'est pas forcément idiomatique et qu'il existe des tournures qui sont idiomatiques sans être grammaticales!

Pour conclure, rappelons que le caractère contemporain de notre dictionnaire devra se manifester premièrement par le choix des mots et des sens et par l'élimination des éléments tombés en désuétude. Deuxièmement, il sera nécessaire d'adopter une attitude à la fois normative et descriptive: on trouvera ainsi dans l'ouvrage des termes et des emplois propres à la langue parlée, et même très informelle. En troisième lieu, quant à l'ordre dans lequel seront présentées les significations et leurs nuances, on ne commencera plus par le sens principal, mais bien par celui qui apparaîtra comme le plus fréquent ou le plus important. Quatrièmement, les exemples fournis doivent être résolument modernes, empruntés à l'usage actuel, représentatifs des faits de discours. Enfin, conformément aux exigences actuelles de la lexicographie, il faudra donner le maximum de renseignements sur les mots-vedettes et leur fonctionnement dans un système, y compris les contraintes syntaxiques qui constituent des indications de première importance pour les usagers.

On peut attendre d'un dictionnaire bilingue qu'il puisse être réalisé et qu'il entre dans le jeu du marché économique, qu'il soit parfaitement bilingue, sensible aux niveaux de langue, capable aussi de conserver ou recréer l'esprit de chaque mot et de locution, et qu'il offre une lecture transparente et explicite, accessible à un public aussi large que possible.

On ne doit pas attendre d'un dictionnaire bilingue qu'il soit complet et universellement satisfaisant.²⁴

Notes:

1. ECKHARDT, Sándor (1953. 1958): *Francia-Magyar, Magyar-Francia Szótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó.

2. *Le vocabulaire est instable, il change constamment, il y a dans un état de langue un va et vient incessable (sic) de mots nouveaux qui sont forgés à volonté et selon les besoins, et de mots anciens qui tombent en désuétude et disparaissent. Bref, le vocabulaire se présente au premier abord comme la négation même d'un état, d'une stabilité, d'une synchronie, d'une structure... C'est pourquoi tout essai pour établir une description structurale du vocabulaire, et à plus forte raison, une sémantique structurale, semble être voué à l'échec et devient facilement la proie du scepticisme.* HJELMSLEV, Louis (1957): *Pour une sémantique structurale*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, vol. XII, Copenhague, Nordisk Sprog og Kulturforlag p. 97.

3. *La lexicographie décrit habituellement un système lexical qu'elle définit à priori et qui correspond à un modèle élaboré selon les règles non formulées, subjectives et souvent variables: intuition de l'unité lexicale, de son importance fonctionnelle, de sa valeur culturelle. Ce modèle est défini en partie par référence aux modèles analogues (les dictionnaires précédents) et en partie par référence à un sélection du corpus indéfini des phrases, c'est-à-dire un ensemble de faits de discours...* REY, Alain (1977): *Le lexique, images et modèles*, Paris, Armand Colin, p. 122.

4. Il existe désormais toute une science qui tente de décrire le comportement de l'utilisateur du dictionnaire. Cf. quelques termes allemands: *Soziologie des Wörterbenutzers; Benutzungssituationen; Hinübersetzung/ Herübersetzung*, etc

5. *Kisszótár sorozat* (1972): Budapest, Akadémiai Kiadó.

6. SAUVAGEOT, Aurélien (1932): *Francia-Magyar Nagy Kéziszótár*, Budapest, Dante.
7. SAUVAGEOT, Aurélien (1937): *Magyar-Francia Nagy Kéziszótár*, Budapest, Dante.
7. Voir à ce sujet: *Guide de recherche en lexicographie et terminologie* (1985), sous la direction d'André CLAS, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, pp. 22-28 et pp. 57-70.
8. *Descriptive Tools for Electronic Processing of Dictionary Data*. Studies in Computational Lexicography (1987), Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
9. Dans les bases Larousse, un article de langue est découpé d'une part en entrée (c'est le champ libellé ou LIB) et renseignements complémentaires associés à l'entrée (champ compléments du libellé ou CLIB); d'autre part en ses différents sens, correspondants à au moins autant de définitions. Chaque sens est affecté d'un indice ou code, qui l'étiquette comme appartenant soit au vaste ensemble de la langue commune (c'est le code W, soit à l'un des multiples sous-ensembles lexicaux. Une balise spéciale permet le repérage des locutions (syntagmes figés ou semi-figés; voir: PECHOIN, Daniel (1989): *L'informatique éditoriale chez Larousse, L'actualité terminologique / Terminology update*, Secrétariat d'Etat du Canada, volume 22, n° 3, pp. 7-8.
10. KOCUREK, R. (1983): *Les aspects linguistiques du classement lexicographique des termes-syntagmes*, Actes du colloque Problèmes et méthodes de la lexicographie terminologique, Université du Québec à Montréal, 1983, pp. 93-106.
11. REY, Alain, ouvrage cité note 3, pp. 30-31.
12. REY-DEBOVE, Josette (1970): *Les limites des applications de la linguistique à la lexicographie*, Babel, N°1/ 1970, pp. 25-29.
13. *Analyse morphologique du verbe français* (1965), par M. DELCROIX, J. EBSTEIN, C. LOUMENA, Centre National pour la traduction automatique, Paris, CNRS.
14. Evidemment, le même problème se pose pour les dictionnaires de finnois, autre langue finno-ougrienne, apparentée au hongrois; voir: SARKKA, Heikki (1984) : *Improving the usability of the finnish comprehension dictionary*, LEXeter '83 Proceedings. Papers from the International Conference on Lexicography at Exeter, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, p. 268.
15. Guide de recherche..., ouvrage cité note 7, pp. 35-52.
16. *Translations must be in the idiom of the reader. If they are not, the information, if remembered at all, becomes peripheral to his mind. Readability of a translation, therefore, is of more than academic interest*, voir: LISSANE, A. (1949): *The translator's dictionary*, The German Quaterly, n° 22, pp. 13-14.
17. SZENDE, Tamás, BORDIER, Evelyne (1988): *Termes d'adresse et de salutations dans un dictionnaire hongrois-français*, Contrastes, n° 17, pp. 93-104.
18. DUBOIS, Jean et Claude (1971): *Introduction à la lexicographie. Le dictionnaire*, Paris, Larousse, p. 41.
19. DUBOIS, ouvrage cité note 18, p.71.
20. (Nos exemples sont tirés du *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain (DEC)* en cours d'élaboration au Département de linguistique et philologie de l'Université de Montréal (tome I, 1984, tome II, 1988, Les Presses de l'Université de Montréal), sous la direction du professeur I. Mel'cuk. C'est un excellent ouvrage de référence pour toute entreprise dictionnaire. Les articles du DEC sont divisés en trois zones: a./ une zone sémantique - la définition qui décrit le sens du lexème de façon complète et formelle; b./ une zone syntaxique - le schéma de régime qui décrit la cooccurrence syntaxique du lexème en spécifiant les façons différentes de réaliser ses actants syntaxiques et de les y joindre; c./ une zone de cooccurrence lexicale. Il a été établi, en effet, qu'un certain nombre de fonctions lexicales (sens) sont exprimées très souvent par rapport à des mots très divers. Ces sens *standards* sont connus comme les fonctions lexicales standards, et un système de symboles est utilisé pour les désigner.
21. *The basic purpose of bilingual dictionary to coordinate with the lexical units of one language those lexical units of another language which are equivalent in their lexical meaning... The fundamental difficulty of such a coordination of lexical units caused by the anisomorphisme of languages, i.e. by the differences in the organization of designate in the individual languages and by other differences between languages*. ZGUSTA, L. (1971): *Manual of Lexicography*, The Hague-Paris, Mouton, 1971. p. 294.
22. Voir: KASSAI, Georges. (1976): La relation thème-propos en hongrois et en français. Etude contrastive. *Contrastes*, Hors série A2, Actes du colloque de linguistique contrastive français-hongrois, Paris, pp. 93-97.
23. PERROT, Jean, (1981): La traduction: affaire de langue ou affaire de communication?, *Contrastes*. Actes du colloque *Linguistique contrastive & Traduction*, Paris, pp. 75-82.
24. Je tiens à remercier les Professeurs Jean Perrot (Ecole Pratique des Hautes Etudes) André Clas et Igor Mel'cuk (Université de Montréal, Département de linguistique et philologie) pour l'aide qu'ils m'ont apportée au cours de la rédaction de cet article.

Les bases de documentation pour la recherche et l'enseignement en hungarologie

1. Impératifs pour la création de nouveaux centres de documentation

Les dernières années ont vu l'extension internationale de la hungarologie et l'accroissement correspondant du nombre d'instituts de recherche et d'enseignement, tant en Hongrie qu'à l'étranger.

Une conséquence naturelle de cette évolution est la création de *centres de documentation* et de bibliothèques constituant une base de recherche et de formation. Les centres d'études hongroises ne sont pas tous de même nature, c'est pourquoi leurs activités de documentation revêtent des caractères divers. Toutefois, ces activités ont en commun d'une part le fait de puiser dans les *hungarica*, d'autre part de prévoir la *création d'une base de données informatiques* à partir de laquelle chaque centre développera les services d'information qui lui correspondent.

Trois facteurs sont à prendre en considération pour l'organisation de nouveaux centres de documentation:

- le point de départ d'un tel centre est son propre programme de formation et de recherche, leurs buts et leurs intérêts,
- il est indispensable d'utiliser les sources et services existants,
- selon les possibilités, il faut créer des *contacts* entre les nouveaux instituts et les possibilités de communication, avec une prise en compte particulière de *l'informatique*.

Nous allons à présent développer les deux derniers points, c'est-à-dire les données existantes et les perspectives, en attirant l'attention sur ce qu'il convient de faire.

2. Les services et sources à la disposition des études hongroises

Lors de la création de centres de documentation, il importe de connaître et d'utiliser les sources et services existants. Le réseau traditionnel des bibliothèques en Hongrie comprend de nombreux établissements et services dont les collections et publications peuvent offrir une précieuse matière de recherche et de moyens d'information. La connaissance de leur système et de leurs nouvelles orientations peut contribuer à l'efficacité des travaux d'information des établissements de

documentation hungarologique. C'est pourquoi il serait nécessaire à l'avenir d'élaborer un guide de l'ensemble de ces établissements et de leurs services.

A présent nous nous limiterons à une présentation schématique du système d'information et des services.

2.1. La Bibliothèque Nationale Széchényi (BNSz)

La Bibliothèque Nationale Széchényi représente la collection hungarologique la plus complète et la plus importante, fondamentale pour la recherche et l'enseignement. Depuis sa création en tant que bibliothèque nationale (1802), elle rassemble les publications de Hongrie (les imprimés et à présent les documents traditionnels) - et les hungarica de l'étranger. Les services de la collection permettent des accès multiples à cette matière documentaire:

- les catalogues du fonds

- les publications de la Bibliothèque Nationale Széchényi, comprenant la bibliographie nationale,

- les possibilités actuelles et l'extension en perspective du service informatique.

Ce dernier point fera l'objet d'une étude particulière dans la troisième partie de notre présentation, nous allons donc exposer les possibilités offertes par les catalogues et les publications.

Le fonds est répertorié par plus de 125 catalogues à consulter sur place. Mais le système, le contenu et la méthode des catalogues sont exposés dans un guide à part qui, indépendamment des collections, offre une information précieuse sur les possibilités de recherche: *Mit, hol, hogyan keressünk a katalógusokban?* (Que chercher, où et comment dans les catalogues? par Madame László Faragó et Gyula Haraszthy - Budapest 1987, BNSZ, p. 187) On trouve également aux pages 155-165 de cet ouvrage la liste des catalogues imprimés et édités des fonds de la Bibliothèque Széchényi.

La Bibliothèque Széchényi se livre à de multiples activités d'édition. Parmi celles-ci, la plus importante pour l'information hungarologique est la publication de la bibliographie nationale. Le chercheur peut ainsi se tenir régulièrement au courant de la production de livres et de périodiques hongrois.

La bibliographie des livres paraît tous les 15 jours sous le titre: *Magyar nemzeti bibliográfia. Könyvek bibliográfiája* - (Bibliographie nationale hongroise. Bibliographie des livres). Chaque année la cumulation de ces cahiers paraît en un seul volume: *Magyar könyvészet*. Les volumes linguistiques et littéraires du cycle 1961-1975 ont été microfilmés.

La revue bimensuelle *Új könyvek* (Vient de paraître), publiée par le centre de méthodologie et de bibliothéconomie propose une sélection commentée des nouveaux livres, et est surtout destinée aux acquisitions des bibliothèques. La rédaction de *Új könyvek* a également publié des cahiers thématiques rétrospectifs dans la série: *Könyvtári kistükör* (Petit miroir des bibliothèques). Chaque volume rassemble les sujets d'une période donnée (par ex. 1945-1980) par thèmes, comme les sciences de la littérature, la linguistique, histoire hongroise, histoire mondiale, géographie, récits de voyages, beaux-arts, livres pour la jeunesse.

Une sélection particulière des publications hongroises jusqu'en 1985 présentées dans *Uj könyvek* se trouve dans *Magyar Könyvek Könyve* (Le livre des livres hongrois), dont le classement méthodique annoté est destiné à l'information des organisateurs de collections hungarologiques.

Magyar nemzeti bibliográfia. Időszaki kiadványok bibliográfiája (Bibliographie nationale de la presse - autrefois Bibliographie des publications périodiques courantes) rend compte chaque année des publications périodiques parues en Hongrie.

Dans le domaine des acquisitions, les bibliothécaires peuvent se renseigner dans *Uj Periodikumok* (Nouveaux périodiques) qui indique quatre fois par an la bibliographie des nouvelles publications.

Une autre revue importante: *Magyar nemzeti bibliográfia. Időszaki kiadványok repertóriuma* (Répertoire des publications périodiques) offre une bibliographie mensuelle des revues spécialisées dans les sciences littéraires et artistiques, des principaux quotidiens, ainsi que des articles et études publiés dans les revues scientifiques des établissements d'enseignement supérieur.

Les oeuvres de musique et les disques parus en Hongrie figurent dans une bibliographie trimestrielle: *Magyar nemzeti bibliográfia. Zeneművek bibliográfiája* (Bibliographie des oeuvres musicales), et on peut s'informer régulièrement dans *Uj Hangfelvételek* (Nouveaux enregistrements).

Depuis 1976, la bibliographie nationale a été automatisée. Nous verrons plus loin quels services on peut attendre de ce système.

Les publications hongroises de l'étranger étaient recensées par deux bibliographies trimestrielles jusqu'en 1989: *A külföldi magyar nyelvű kiadványok* (Les publications de l'étranger en langue hongroise) et *Hungarika irodalmi szemle* (Revue littéraire des hungarica), cette dernière offrait une sélection des hungarica en langues étrangères. Nous avons entrepris d'automatiser ce domaine en 1984, et créé en 1990 *Hungarica Információ*, le système intégré des bibliographies et informations, dont nous parlerons plus amplement dans le chapitre consacré aux services informatiques.

Ont également paru plusieurs cycles de la bibliographie *Külföldi magyar nyelvű könyvek* (Livres en langue hongroise parus de 1961 à 1970 à l'étranger) et en 1981 est paru sur microfilm l'index de la production de livres en Tchécoslovaquie. Les volumes consacrés à la Roumanie sont en cours d'impression.

Outre les bibliographies nationales courantes offrant une information régulière, la bibliographie rétrospective de la Bibliothèque Széchényi a joué et joue encore un rôle de premier plan par le recensement rétrospectif et les services d'information qu'elle offre à la recherche et à l'enseignement. Dans le cadre de cette activité, elle a produit *Régi magyarországi nyomtatványok* (Imprimés anciens de Hongrie) et en prépare des suppléments pour compléter la bibliographie de Géza Petrik (Bibliographie hongroise 1712-). Ces travaux s'appuient sur le registre *Régi magyarországi szerzők* (Auteurs anciens de Hongrie). Jusqu'à présent sont parus six volumes de la bibliographie des deux guerres mondiales: *Magyar könyvkötészet 1921-1944*. La BNSz poursuit également la bibliographie de la presse

de cette période. Elle a publié en 1988 l'ouvrage de Margit Busa: *A Magyar sajtó bibliográfiája 1805-1849* (Bibliographie de la presse hongroise).

Un important service que la BNSz offre à la recherche en hungarologie est l'édition annuelle des volumes de la bibliographie littéraire: *A Magyar irodalom és irodalomtudomány bibliográfiája*. Les traductions parues entre 1945 et 1968 sont recensées dans *Magyarországi irodalom idegen nyelven* (Littérature de Hongrie en langues étrangères), publié en 1975 et dont la rédaction se poursuit actuellement.

Un ouvrage également important, la série des registres des manuscrits antérieurs à 1850 des bibliothèques religieuses: *A Magyarországi egyházi könyvtárak kéziratkatalógusai*, recense les fonds de la grande bibliothèque du Református Kollégium de Debrecen, la collection Ráday, les collections réformées de Pannonhalma et de l'évêché d'Eger.

Parmi les ouvrages concernant des éléments particuliers de la collection nationale, il faut citer les catalogues des microfilms. La série *Mikrofilmek címjegyzése* (Index des microfilms) indique les publications modernes, les périodiques, les parutions manuscrites, conservés sur microfilm.

Rappelons que la Bibliothèque Széchenyi travaille depuis 1976 sur microfilms en couleurs (par ex. affiches graphiques etc.), dont on peut se procurer des copies. On peut également commander des photocopies d'autres éléments du fonds.

Le service d'échanges internationaux peut contribuer au développement des collections de hungarologie.

2.2 Autres bibliothèques hongroises

En premier lieu, il convient de rappeler qu'outre la Bibliothèque Széchenyi, d'autres bibliothèques bénéficient du droit de dépôt légal: la bibliothèque de l'Université Kossuth Lajos de Debrecen, en tant que "deuxième bibliothèque nationale" reçoit toutes les productions de presse, à l'exception des documents sur film, vidéo, diapositives et enregistrements sonores; les instituts des sciences sociales et humaines des universités Eötvös Lóránd de Budapest, József Attila de Szeged et Janus Pannonius de Pécs bénéficient des ouvrages en dépôt légal et leurs collections en sont d'autant plus intéressantes pour la recherche et la formation en hungarologie. Il faut y ajouter des collections particulières régionales, par ex. la collection transdanubienne de Pécs.

La bibliothèque centrale de l'Académie des Sciences et les collections des instituts académiques jouent un rôle important dans le réseau des bibliothèques hongroises. Les catalogues de ses manuscrits et de ses fonds constituent de remarquables sources. Par ex. La série *A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának Közleményei* (Communications de la bibliothèque de l'Académie des Sciences) offre d'utiles informations sur l'histoire des sciences et de la littérature.

Le service d'index des périodiques de la bibliothèque centrale est HUNGINFO (Hungarian Social Sciences and humanities contents of periodicals), qui rend compte depuis 1987 des résultats de la recherche en sciences humaines et sociales publiés dans des revues.

Parmi les bibliothèques d'instituts, il faut citer la bibliothèque et les travaux bibliographiques de l'Institut d'Etudes Littéraires (par ex. *A magyar*

irodalomtörténet bibliográfiája — Bibliographie de l'histoire de la littérature hongroise), et les collections et services des Instituts de Linguistique, d'Histoire, d'Ethnologie, de Musicologie et de Géographie.

Citons encore la bibliothèque de l'Institut de Hungarologie, ses publications (*Recherche hungarologique, Annuaire de l'Institut de Hungarologie, Regio* etc.) et ses archives; sans oublier plusieurs fichiers et services informatiques dont il sera question plus en détail dans notre troisième partie.

Les bibliothèques des musées régionaux conservent des collections importantes pour l'histoire locale et l'ethnographie. Le Musée Littéraire Petőfi se distingue par ses collections et ses activités bibliographiques. Dans la série *A Petőfi Irodalmi Múzeum bibliográfiái füzetei* (cahiers bibliographiques du musée littéraire Petőfi) paraissent par ex. *A Magyar irodalmi antológiák és gyűjtemények bibliográfiája* (Bibliographie des antologies et collections littéraires hongroises) et le répertoire de nombreux quotidiens.

Par ailleurs, des collections et des centres de documentation comme les bibliothèques de la Galerie Nationale et du Musée des Arts Appliqués sont également intéressants.

Les bibliothèques régionales et municipales, moins renommées, se révèlent cependant extrêmement précieuses pour la conservation de la culture hongroise par leurs collections d'histoire locale, leurs bibliographies et catalogues spécialisés (par ex. les bibliographies de presse régionale). Citons la collection de la Bibliothèque Szabó Ervin de Budapest et sa publication: *Bibliographie de Budapest*.

Il convient de ne pas oublier les bibliothèques spécialisées telles que celle des Auteurs Hongrois, de l'Institut du Théâtre, du Conservatoire Liszt Ferenc, de l'Association des Photographes d'Art, de la Société de Géographie, de l'Association des Architectes, de l'Association des Beaux-Arts et des Arts Appliqués etc., dont les services peuvent se révéler utiles.

2.3. Les sources de la recherche hungarologique dans les collections de l'étranger

Ce tour d'horizon ne saurait être complet sans les collections et services que la recherche hungarologique peut trouver au-delà de nos frontières:

- Ces dernières décennies, divers travaux de recensement analytique ont été effectués dans ce domaine. Gedeon Borsa a dirigé l'inventaire des imprimés anciens de Hongrie (RMK), dont la rédaction des Imprimés Anciens de la Bibliothèque Széchényi offre un catalogue détaillé.

- Csaba Csapodi et sa femme Klára Gárdonyi ont procédé à la localisation des manuscrits hungarica médiévaux (codex). Les résultats de leurs recherches sont consignés au Département des Manuscrits de l'Académie des Sciences dans un fichier donnant lieu à une publication, *Bibliotheca Hungarica*, dont le premier volume est paru en 1988.

- Les spécialistes de la BNSz, MTA et PIM recensent, sous la direction d'Eva Windisch, les hungarica récents conservés à l'étranger. Le catalogue central

de la BNSz (*Hungarikum kéziratkataszter* - Répertoire des manuscrits hungarica) s'appuie sur leurs travaux.

- Le Département de Documentation sur les Hungarica de la Bibliothèque Széchényi, établit et publie, à partir d'un recensement de grande envergure, la série: *Hungarika-anyagot őrző külföldi könyvtárak címjegyzéke* (Répertoire des bibliothèques de l'étranger conservant des hungarica). Des cahiers particuliers pour chaque pays rassemblent les informations communiquées par ces bibliothèques:

- nom de la bibliothèque
- adresse
- téléphone et télex
- directeur
- date de la fondation, début des acquisitions
- caractéristiques de la collection, nature de la bibliothèque
- domaine de collecte
- nombre de hungarica
- méthode de classement
- autres activités de la bibliothèque (cours, conférences)
- publications concernant la bibliothèque ou publications de la bibliothèque
- autres informations pouvant aider la recherche.

Outre les résultats de recensement et les données des catalogues des collections (par ex. Teich G., *Topographie der Osteuropa und der DDR Sammlungen in der BRD und Berlin-West*, München 1978; *World guide to Libraries*, 37. ed. München 1980; Lukan, Walter-Peyfuss, Max Demeter, *Ost-und Südeuropa Sammlungen in Österreich, Verzeichnis der Bibliotheken, Institute, Archiven und Museen*, München 1982; *Répertoire des bibliothèques d'étude et organismes de documentation*, Paris 1971, supplément Paris 1973.), chaque cahier contient de nombreuses informations concernant les codex et les imprimés anciens. Les quatre premiers de la série (Autriche, RFA, RDA, Suisse) sont parus. Les cahiers consacrés aux pays scandinaves, au Benelux, à la France et à la Grande-Bretagne sont prévues pour 1991. Le recensement des collections des autres pays d'Europe occidentale et des pays d'outre-mer est en cours.

Ce recensement des hungarica de l'étranger n'en est qu'à ses débuts et il reste beaucoup à faire pour un inventaire détaillé. Les exigences d'un tel travail ont été exposées d'une part au cours de nombreuses interventions descriptives et analytiques entendues par exemple en 1990 à la Conférence des Bibliothécaires Hongrois de l'étranger (organisée par l'Association mondiale des Hongrois, la Bibliothèque nationale Széchényi, la Société des Bibliothécaires Hongrois), en 1985 lors de la deuxième rencontre scientifique des bibliothécaires hongrois, ainsi qu'en juin 1990 à la conférence d'ABDOSD qui s'est tenue à la Bibliothèque Széchényi.

D'autre part la rédaction et la publication des catalogues de hungarica de l'étranger se poursuit (par ex. à Iéna, à Marburg, à Paris – Bibliothèque Nationale et bibliothèque de la Sorbonne –, British Library, Library of Congress, à

Göttingen etc.). Il s'agit soit de catalogues d'ensemble (Paris), soit portant sur une région (Marburg) ou des collections spéciales (Iéna).

3. Objectifs de l'informatique. Services en Hongrie

3.1. Les services de la Bibliothèque Széchényi

A côté des aides traditionnelles offertes à la recherche, la technologie moderne ouvre la possibilité de créer des services d'un type nouveau. L'informatique permet une utilisation plus souple et plus étendue des services d'information. L'harmonisation des méthodes d'activités documentaires et des moyens techniques conditionne l'établissement de relations entre les centres de documentation hungarologique, la circulation des informations, l'échange des services, l'éventuelle collaboration et la répartition du travail. Cela implique en premier lieu le développement de la communication informatique et l'instauration d'une activité bibliographique commune. De ce point de vue, les travaux de la Bibliothèque Széchényi peuvent être déterminants.

Afin que les nouveaux centres de documentation puissent faire le point de leurs possibilités et décider les méthodes à partir desquelles chacun déterminera sa part dans l'échange de données bibliographiques,

- il importe de respecter la réglementation internationale (ISBD) dans le domaine de la classification bibliographique;
- de connaître les résultats et les projets informatiques de la Bibliothèque Széchényi pour la classification des hungarica, ainsi que de créer des possibilités de communication.

A ce sujet, trois questions attirent notre attention:

3.1.1. Depuis 1976 existe à la Bibliothèque Széchényi une base de données sur la production nationale hongroise de livres. Lors de la Conférence bibliographique d'août 1990 à Debrecen, Madame Berke a annoncé que cette base de données comprenait actuellement environ 286 000 enregistrements, dont 80 000 indépendants, 6000 articles de liaison et 200 000 enregistrements analytiques.

Il est prévu de traiter cette base de données dans le cadre du système NEKTAR à l'aide du programme DOBIS/LIBIS sur IBM 9377 mis en service à la Bibliothèque Széchényi. Dans un avenir proche, on pourra y accéder par bande magnétique et disquettes, par la suite, sur des terminaux locaux et à distance.

3.1.2. Le département de documentation des Hungarica à la bibliothèque Széchényi a mis en place le traitement informatique des Hungarica de l'étranger: *HIR, Hungarika Információs Rendszer* (système d'information sur les Hungarica) qui remplit une double fonction. D'une part, il fonctionne comme système d'information, d'autre part il peut contribuer à la préparation de publications ou de bibliographies.

Il est accessible à tous sur compatibles IBM et au moyen du système Micro-ISIS (Version 2.3.) diffusé par l'UNESCO (mis au point pour la Bibliothèque Széchényi par Horváth Ádám).

La source potentielle du système d'information comprend environ 2000 périodiques paraissant à l'étranger (revues, hebdomadaires, exceptionnellement quotidiens).

Dans les conditions matérielles actuelles nous pouvons assurer le traitement de 300 à 500 des plus importants de ces périodiques.

La base de données du système d'information est constituée à partir de ce qu'on appelle des *hungarica de contenu*, c'est à dire d'articles concernant la culture hongroise, la langue hongroise, la Hongrie.

Le système d'information indique les données bibliographiques des articles (titres, traduction du titre, auteur, titre de la revue, année, numéro, page, lieu de parution) et un résumé du contenu. Chaque article peut être retrouvé soit à partir de l'index publié, soit directement sur ordinateur, selon:

- des mots-clés (notions concrètes)
- des références du contenu (Classification Décimale Universelle)
- des noms de personnes (auteur, personnes citées dans l'article, participants hongrois à des conférences)
- des noms géographiques (sujets de l'article, régions, pays)
- des catégories particulières (nécrologie, interview etc.)

La recherche sur ordinateur offre des possibilités plus larges que l'index:

- code géographique (code du pays d'édition, ou du pays sujet de l'article)
- date (époque traitée dans l'article, ou date de parution)
- langue (dans laquelle dans l'article est rédigé).

Par l'augmentation des critères qu'elle permet, la recherche directe sur ordinateur peut elle-même être élargie ou affinée.

Actuellement l'information traite les compte-rendus de livres, les nouvelles et articles parus dans les périodiques. Notre base de données traite également, moins en détail, d'autres matières de *hungarica* destinées à la bibliographie.

- *articles en hongrois* sur des sujets non-hongrois (la plupart ayant un rapport indirect avec le hongrois)

- *articles d'auteurs hongrois* sur des sujets non-hongrois, c'est-à-dire des *hungarica de langue* ou *d'auteur*.

Du point de vue des critères de documentation bibliographique, la base de données s'étend aux livres parus à l'étranger et non cités dans les compte-rendus, ainsi qu'aux études d'anthologies de *hungarica*.

Nous avons l'intention de compléter les données destinées à la bibliographie par la publication annuelle de deux volumes comprenant des articles de valeur durable choisis dans l'information sur les *Hungarica*. L'un de ces volumes sera la bibliographie des *articles*, l'autre celle des *livres* et compte-rendus de livres. (*Magyar nemzeti bibliográfia. Külföldi hungarikumok. Cikkék/ Könyvek.*)

Chaque année paraissent 3 à 5 volumes rassemblant une sélection correspondante de la bibliographie des livres. Mais ces livres hongrois édités à

l'étranger sont déjà répertoriés par pays respectifs dans des volumes séparés (par exemple: Livres hongrois de Roumanie, de Tchécoslovaquie, ou *hungarica* en langues étrangères).

A partir de 1991, la documentation informatique sera accessible

- par publications (index + fiches d'information)
- sur disquettes

On peut appeler la base de données sur ordinateur:

- par recherche on-line selon les besoins immédiats
- par le service SDI, selon des thèmes déterminés à l'avance
- avec l'extension de la base de données, pour l'élaboration de bibliographies rétrospectives.

Le département de documentation des *Hungarica* établit également la base de données du *Hungarica Névkataszter* (Index biograficus Hungaricus). Il s'agit de la bibliographie de personnalités hongroises de l'étranger au XX^e siècle. Cette documentation concerne les Hongrois nés après 1880, ayant vécu ou vivant à l'étranger, en insistant particulièrement sur le passé récent, c'est-à-dire postérieur à 1945. La collecte concerne aussi bien les Hongrois des pays voisins que ceux ayant émigré vers l'ouest.

La sélection s'opère selon les instructions de la Bibliothèque Nationale Széchényi pour la collecte et le traitement des *Hungarica*, examinées et approuvées en 1976 par la Commission d'Histoire des Bibliothèques de l'Académie des Sciences. Les différents critères permettant d'évaluer dans quelle mesure telle personnalité appartient à la culture hongroise, ce qui doit être soigneusement examiné dans chaque cas, sont les suivants: est Hongrois,

- qui est né en Hongrie
- a effectué la majorité de ses études en Hongrie
- a publié en langue hongroise, ou est hungarophone de naissance
- se déclare Hongrois.

Ces normes s'appliquent de manière analogue aux membres des minorités hongroises des pays voisins.

La plupart du temps, la vie publique politique, économique ou culturelle ne permet pas de déterminer le degré d'appartenance à la culture hongroise que nos sources définissent le plus largement possible. Pour fixer les limites du champ de collecte du répertoire biographique, il est indispensable de préciser ce degré, c'est pourquoi nous conservons toute donnée fournie par nos sources, en l'évaluant en vue d'une utilisation ultérieure.

La base de la collecte concerne des personnes indubitablement hongroises, nées après 1880 (naissance et études en Hongrie, hungarophones, se déclarant Hongrois).

Le deuxième secteur est constitué de personnes de la première génération ayant gagné l'étranger avant d'avoir 18 ans.

Les autres secteurs représentent respectivement la deuxième et la troisième génération.

Notre méthode permet de traiter individuellement ou globalement selon les besoins, les données de personnes de statuts différents, en sélectionnant les critères correspondants.

Les personnalités du répertoire biographique des hungarica sont d'une part des écrivains, des gens ayant publié, d'autre part des sommités intellectuelles, des hommes d'affaires, des artistes, des fondateurs, des hommes publics, ainsi que des personnes dont l'action en faveur de la culture hongroise mérite consécration, par exemple des enseignants, des ecclésiastiques, des directeurs d'associations ou de groupes d'amateurs d'art.

Dans la mesure où nos sources les communiquent, le répertoire biographique enregistre les données suivantes, permettant d'identifier l'individu, d'apprécier son degré d'appartenance à la culture hongroise et d'authentifier les renseignements:

- nom (et pseudonymes)
- dates et lieux de naissance et de décès
- émigration
- métier, spécialité, domaine d'activité
- source de la documentation.

La question-clé de la constitution de cette documentation est la sélection des sources qui conviennent. La recherche, l'évaluation de ces sources et le choix de la méthode de traitement requièrent un travail minutieux.

En élaborant ce répertoire biographique, nous avons tenu compte des travaux préparatoires effectués depuis des décennies à la Bibliothèque Széchényi.

La documentation de base a été également constituée à partir de manuscrits (par ex. Bölönyi József, manuscrits du dictionnaire littéraire hongrois de Roumanie) et de sources publiées: dictionnaires, monographies, catalogues d'expositions, répertoires, petits imprimés, communiqués de presse, questionnaires.

Dans le cadre de la Documentation sur les Hungarica, une partie des sources va constituer un fonds d'archives qui, outre l'identification, donnera de plus amples renseignements sur les autres activités de la personne concernée.

Actuellement ces données représentent environ 30 000 fiches et 20 000 noms. La base de données fonctionne d'une part comme système d'information, d'autre part comme système de préparation de publications.

Le système de préparation permettra d'élaborer la publication des données nouvelles de l'index biographique, ainsi que de constituer des listes complètes et sélectives.

Le système d'information permet l'accès on-line et la constitution de listes (service SDI) selon les:

- noms de personnes
- noms géographiques (lieu, pays de naissance, d'études, d'émigration)
- dates (naissance, décès, émigration)
- métiers, domaine d'activités (en faisant ressortir les fonctions remplies dans des institutions hongroises)
- autres critères particuliers comme le statut (appartenance à la culture hongroise), la documentation iconographique etc.

3.1.3. La bibliothèque a entrepris d'informatiser de nombreux autres services, accessibles en général sur micro-ordinateur, pour la plupart compatibles IBM sur lesquels peut également fonctionner le système de traitement Micro-ISIS.

Ces services sont les suivants:

L'édition déjà citée de *l'index des répertoires de presse (Magyar nemzeti bibliográfia. Időszaki kiadványok repertórium.)* De même, les différents inventaires de la presse hongroise, le *fichier ISSN*, la revue *Új periodikumok (Nouveaux périodiques)* et la bibliographie de la presse (*MNB, Időszaki kiadványok bibliográfiája*).

3.2. Services informatiques d'autres bibliothèques hongroises

3.2.1. Trois bases de données issues des archives de l'Institut de Hungarologie se rattachent au système de la Bibliothèque Nationale Széchényi dans le domaine de la recherche hungarologique.

- la bibliographie et la base de données historiques

A szomszédos országokban élő magyarság történetének válogatott bibliográfiája 1918-1945, (Bibliographie sélective de l'histoire des Hongrois des pays voisins)

- le MIR (Système d'Information nationale de la recherche hungarologique).

L'élaboration de la bibliographie historique et du MIR respecte strictement les travaux informatiques de la Bibliothèque Nationale Széchényi et se poursuit en parfaite harmonie avec l'Information sur les Hungarica.

Le MIR est un bon exemple de système reprenant une matière déjà traitée et la complétant selon ses propres critères. Il sélectionne dans l'Information sur les Hungarica (HIR) la matière concernant la question des nationalités, trouve ainsi les publications hungarica à l'étranger, et complète cette documentation avec les publications de Hongrie, à l'aide d'un autre service de la Bibliothèque Széchényi, le répertoire des revues hongroises.

- *Répertoire de lieux historiques et données démographiques*. Le répertoire des noms de lieux est une documentation factographique des changements ou des variantes des noms géographiques des pays voisins, et des données démographiques s'y rapportant (répartition des nationalités).

Cet inventaire est un programme indépendant qui peut aussi fonctionner sur compatible IBM.

3.2.2. La plupart des systèmes informatiques des autres bibliothèques de Hongrie sont indépendants et accessibles sur micro-ordinateurs. Toutefois, la bibliothèque de l'Académie des Sciences et le réseau des bibliothèques d'instituts se rattachent à la Bibliothèque Széchényi: elles bénéficient du même financement de recherche (IIF), utilisent le même système (DOBIS/LIBIS) et un matériel comparable.

La documentation informatique de l'*Institut de Géographie* propose les répertoires suivants:

- *Bulletin géographique 1976-1989*
- *Communications géographiques 1983-1989*

et prépare:

- un inventaire des sujets du cycle 1953-1989 des travaux de diplôme et des thèses

- un répertoire géographique hongrois (depuis 1989).

3.2.3. Egalement accessible sur compatible PC, le système d'informations juridiques et de politique mondiale de la *Bibliothèque du Parlement* (base de données PRESSDOC) met à la disposition sur disquettes les informations concernant les articles juridiques, sociaux, économiques et politiques de 130 publications hongroises.

3.2.4. Le service national de documentation pédagogique (OPIR) publie deux bulletins de référence: *Magyar Pedagógiai Irodalom* (KPI - Ecrits pédagogiques de l'étranger), dont la matière concernant le hongrois peut intéresser les hungarologues. Le MPI est également accessible sur disquettes; il a son propre programme et répond aux mots-clés du système PRECIS.

Le fonds du MPI comprend des documents pédagogiques paraissant en Hongrie: ouvrages indépendants, bulletins périodiques, annales, publications des instituts spécialisés et des établissements d'enseignement supérieur - revues et hebdomadaires de pédagogie ou relevant de domaine voisins, ainsi que les articles pédagogiques des quotidiens nationaux et les communications officielles. (Madame Angela Borsos, à la Conférence bibliographique de Debrecen, août 1990).

4. Conclusion et propositions

Les centres de documentation hungarologique de l'étranger ont tous besoin de connaître les services d'information qu'ils peuvent trouver dans les bibliothèques de Hongrie et au-delà des frontières: aussi avons-nous voulu présenter les réalisations des bibliothèques hongroises, en particulier la Bibliothèque Nationale Széchényi et, plus en détail, son Département de Documentation sur les Hungarica. Mais peut-être serait-il intéressant, pour favoriser l'établissement de relations et l'utilisation de ces services, d'organiser en Hongrie une étude et des démonstrations sur place qui, mieux que cette brève présentation, permettraient de connaître l'ensemble des moyens d'information offerts par notre réseau de bibliothèques.

Par ailleurs, à côté de la documentation fournie par les bibliothèques dans le cadre de leurs services et activités d'édition, on ne saurait négliger ces autres productions de la vie intellectuelle de Hongrie et de l'étranger que sont les publications bibliographiques et documentaires. A ce sujet, il serait peut-être

opportun d'élaborer un guide hungarologique de l'ensemble des possibilités d'information, et de créer également un forum permanent rendant compte des réalisations nouvelles (par exemple une rubrique régulière dans *Hungarológiai Hírlevél - Bulletin hungarologique*).

Il faut en effet tenir compte du fait que les centres de documentation hungarologique représentent un nouveau type d'institutions spécialisées dont la coordination professionnelle est indispensable.

**COLLOQUE EUROPEEN
DES
CENTRES D'ETUDES HONGROISES**

Paris, 10-12 octobre 1990

Jean Perrot

Allocution d'ouverture

Je voudrais dire d'abord, au nom de l'équipe du CIEH, combien nous sommes sensibles à la présence des hautes personnalités hongroises et françaises qui nous font l'honneur d'apporter leur soutien à cette manifestation et que je salue en notre nom à tous.

J'étais loin de penser, lorsque j'ai pris l'initiative de proposer ce colloque, que la précipitation des événements dans l'Europe de l'Est, et en Hongrie, l'achèvement accéléré d'une révolution qui distinguait déjà fortement ce pays, donneraient un sens nouveau à ce rassemblement européen autour du thème des études hongroises.

Créé il y a moins de 5 ans, notre Centre, qui devait se tailler sa place dans le monde universitaire français et s'assurer le moyen de remplir efficacement ses missions, a été amené à se poser tout un ensemble de questions dont il était normal de penser qu'elles ne se posaient pas à lui tout seul et dont il était également normal de penser qu'elles trouveraient plus facilement une réponse à partir d'une réflexion collective à laquelle prendraient part les responsables des études hongroises dans les divers pays d'Europe. Aujourd'hui, le regain d'intérêt que suscite pour la Hongrie sa mutation politique crée les conditions favorables à

un développement des études hongroises et à un essor des recherches touchant la Hongrie dans le domaine des sciences humaines; il est donc très opportun que soient posés dans un cadre européen les problèmes soulevés par ces études et par ces recherches, et qu'on instaure une collaboration entre les organismes universitaires qui les ont en charge, avec toutes les ouvertures nécessaires vers une communication internationale moderne, organisée en un réseau informatisé de documentation scientifique.

Ce sera l'objet principal de ce colloque que de mener cette réflexion européenne sur l'activité hungarologique et d'organiser cette collaboration entre tous les pays concernés, dont la Hongrie elle-même.

Si j'ai voulu que la France prenne l'initiative d'une démarche de ce type, c'est sans doute poussé par le sentiment qu'elle devrait réparer à l'égard des études hongroises (et d'ailleurs des études finno-ougriennes en général) une vieille injustice. Le hongrois est entré tardivement dans l'université française, en dépit des efforts faits par Ignác Kont au début du siècle pour l'implanter à la Sorbonne. La chaire de langues finno-ougriennes a été créée pour A. Sauvageot en 1931 seulement à l'Ecole des Langues Orientales et ni l'Université ni l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, où certains linguistes cherchèrent à introduire Sauvageot, ne lui ouvrirent leurs portes. Ce n'est que deux ans avant sa retraite, en 1965, que la Sorbonne l'a, sur ma demande, accueilli pour un cours supplémentaire d'initiation à la linguistique finno-ougrienne. A cette époque, l'enseignement du hongrois avait cependant déjà pénétré dans cette même Sorbonne grâce à la nomination d'un lecteur d'abord (en 1962-63) puis d'un professeur associé (en 1965-66). Le finnois étant lui aussi entré dans la place, j'ai pu obtenir la création d'un Centre d'études finno-ougriennes en 1966. Après les événements de 1968, la réorganisation dans un même ensemble, dans le cadre de Paris III, des enseignements des langues orientales et des cours de l'ancienne Sorbonne a permis au hongrois de marquer des progrès appréciables, grâce à la mise en place d'un cursus plus nourri et plus étendu. C'est en 1989 que la création d'une licence de hongrois a apporté à nos études la sanction nouvelle d'un diplôme national.

Cette création a été l'un des résultats de l'événements majeur qui s'est produit à la fin de 1985 avec la fondation à Paris III du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises. En évoquant l'événement, qu'il me soit permis de rendre hommage à une paternité incontestable en saluant M. le Ministre Béla Köpeczi ici présent; sans l'action et la volonté de qui ce centre ne serait pas.

Aujourd'hui, un vaste champ s'ouvre aux études hongroises. Il faut maintenir fermement les enseignements de base, celui de la langue en premier lieu, celui de la culture dans ses diverses formes, dont la littérature. Mais la création du Centre a donné le branle à des programmes de recherche orientés vers les diverses sciences humaines, dont l'appel est d'autant plus fort que l'évolution actuelle de la Hongrie invite à des approches pluridisciplinaires des réalités hongroises: réalités politiques, sociologiques, économiques. Le CIEH, en dépit de ses très modestes ressources humaines, essaie de répondre à toutes les sollicitations de la conjoncture présente en élaborant des programmes, en rassemblant des chercheurs dispersés, en organisant sa fonction de centre de documentation.

Bien soutenu par ses autorités de tutelle, qui s'efforcent de lui assurer les moyens de son action, le CIEH voudrait aujourd'hui situer cette action dans le cadre élargi qui s'impose de nos jours.

La coopération avec la Hongrie est très active et diversifiée, qu'il s'agisse de sa représentation culturelle à Paris, avec l'admirable Institut de la rue Bonaparte, ou de la Hongrie de Hongrie: programmes bilatéraux de recherche, exécutés en liaison avec des chercheurs hongrois, participation de la Bibliothèque Nationale Széchényi au dépouillement des "hungarica" de la Bibliothèque Nationale de France, organisation avec l'Institut Hongrois de réunions périodiques de travail regroupant tous les lecteurs de hongrois en France, etc.

D'autre part, la coopération européenne s'est d'ores et déjà mise en place pour deux grandes entreprises: le Ministère de la Recherche et de la Technologie a accepté un projet de réseau européen de laboratoires que lui avait soumis le CIEH et qui lui associe des partenaires finlandais et yougoslaves pour une étude pluridisciplinaire des modalités d'insertion européenne de la Hongrie et des politiques européennes face à la Hongrie; à ce réseau la Hongrie elle-même va dorénavant être associée. Et c'est aussi dans le cadre d'une coopération européenne que s'engage l'élaboration d'une nouvelle lexicographie bilingue, puisque le projet soumis à cette fin au programme de Tempus associe le Centre de hungarologie de Rome au CIEH pour la préparation d'un dictionnaire hongrois-italien et italien-hongrois parallèle au nouveau dictionnaire hongrois-français et français-hongrois qu'il s'agit d'élaborer et qui est une de nos priorités.

L'idée d'un colloque européen, née avant même que ces projets ne prennent forme, aboutit donc à sa réalisation à un moment où elle peut s'appuyer sur la constatation que la collaboration européenne dans le domaine des études hongroises est entrée dans la réalité. De cette collaboration, il faut préciser les objectifs, les formes, les moyens, de façon qu'elle s'organise conformément aux exigences de notre époque, et en particulier se donne l'infrastructure technique qui conditionnera son efficacité, c'est-à-dire s'appuie sur un véritable réseau informatisé de données.

C'est à cette tâche que doit s'atteler le colloque qui s'ouvre aujourd'hui. Je dois dire notre gratitude à tous ceux qui l'ont rendu possible, qu'il s'agisse de nos ministères de tutelle (Affaires Etrangères, Direction de la Recherche et DAGIC au Ministère de l'Education Nationale), de la Chancellerie, de l'Université elle-même, des organismes hongrois qui ont assuré à nos travaux une présence hongroise de haut niveau, de la MALÉV qui nous a également aidé, et naturellement de l'Institut Hongrois qui est associé à nous pour l'organisation de ce colloque.

Quant à nos collègues des centres et chaires d'études hongroises des nombreux pays réunis ici, je suis heureux qu'ils aient répondu à notre appel, mais je ne les remercie pas puisque c'est pour notre cause commune qu'ils viennent ici travailler avec nous!

Situation et perspectives des études hongroises

Monsieur le Président,
Monsieur l'Ambassadeur,
Chers Collègues,

La notion de "hungarologie" reste un sujet de discussion, bien que depuis des années nous nous en soyons servis à côté de termes comme "philologie hongroise" ou "études hongroises". En Hongrie on parle aussi de "magyarságtudatás" ou de "magyarságtudomány" et dans ce dernier cas, avec une connotation spéciale. Dans les années vingt, le directeur de l'Institut Hongrois de Berlin, Robert Gragger, a défini la hungarologie comme "une discipline qui étudie la spécificité nationale, une science nationale qui systématise les connaissances se rapportant spécialement aux caractéristiques de la Hongrie". A cette époque, on a eu tendance à rapprocher la hungarologie des "sciences du destin" /Schicksalskunde/, cultivées par Léo Frobenius et par d'autres représentants de la *Geistesgeschichte*.

La "magyarságtudomány", qui s'est développée dans les années trente, s'est proposé de servir non seulement le but défini par Gragger, mais aussi de contribuer au renforcement de la conscience nationale. L'écrivain László Németh a voulu rassembler dans cette nouvelle science *les connaissances historiques, biographiques, ethnographiques, linguistiques et sociologiques... pour que l'instinct d'orientation de la nation puisse y puiser ses arguments et sa matière.*

Ces orientations ont été qualifiées par certains, surtout après 1945, de nationalistes, irrationnelles ou même anti-scientifiques. Naturellement, on peut discuter du contenu idéologique ou philosophique de ces tendances, mais une chose est sûre: on a besoin d'une approche complexe, si l'on veut étudier le passé et le présent de la Hongrie, de son peuple, de sa culture, ainsi que ses relations avec l'Europe et le monde. A l'heure actuelle, on reconnaît de plus en plus la nécessité d'appliquer une méthode multi- ou transdisciplinaire quand on veut étudier les phénomènes de la nature ou de la société. Ce n'est donc pas une spécificité hongroise que la recherche d'une approche complexe dans l'étude d'une communauté ethnique. La philologie classique s'est, depuis longtemps, fixé un but semblable et elle a élaboré une méthode qui s'est révélée très fructueuse. On peut trouver des expériences de ce type dans le domaine qu'on peut appeler philologie moderne.

En tenant compte de ces antécédents et de ces expériences, nous avons eu le souci, dans les années soixante, de renouveler l'ancienne conception de la hungarologie. Ce besoin s'était fait sentir d'abord dans le domaine de l'enseignement. Le nombre croissant des professeurs et de lecteurs hongrois ou de hongrois dans les universités étrangères et de leurs élèves a posé le problème

des instruments de travail et de la méthode, mais aussi de celui du domaine. L'intérêt s'est manifesté à l'étranger pour la linguistique, l'histoire littéraire ou l'histoire, surtout du point de vue comparatif, mais aussi pour la connaissance de la réalité hongroise dans le domaine économique, social ou politique.

Le mérite de l'effort pour organiser la coopération des hungarologues revient à l'Association Internationale de Philologie Hongroise fondée en 1975 à l'initiative de l'Académie des Sciences de Hongrie et personnellement du professeur Tibor Klaniczay, qui a déployé une activité infatigable en ce sens à une époque où les circonstances n'étaient pas encore favorables. Comme vous le savez, l'Association a déjà organisé deux congrès et prépare le troisième pour l'année prochaine à Szeged. Elle publie une revue bibliographique, *Hungarológiai Értesítő* et une revue scientifique en anglais sous le titre de *Hungarian Studies*.

Vous savez aujourd'hui, dans plus de 26 pays, au sein de 90 universités, plus de 260 professeurs enseignent à plus de 4000 étudiants la langue, la littérature et l'histoire de la civilisation hongroise. Un tel élargissement des études hongroises a incité le Ministère Hongrois de la Culture et de l'Éducation à créer un bureau spécial pour accorder une aide pratique aux enseignants de hongrois et particulièrement aux professeurs hongrois envoyés en mission à l'étranger. Ce bureau a été transformé en 1989 en un *Hungarológiai Központ* (Centre d'Études Hongroises) qui a pour tâche d'organiser des missions, des conférences, des échanges et de soutenir la préparation d'instruments de travail, de publications, de manuels, de dictionnaires, ainsi que de contribuer au développement de la recherche pédagogique.

En 1987, le même Ministère a fondé le *Hungarológiai Tanács* (Conseil de Hungarologie), composé d'éminents représentants des sciences et des arts, de même que des responsables des différentes institutions qui s'occupent d'études hongroises à l'étranger. Le Conseil a pour tâche d'aider le Ministère dans son travail d'orientation des instituts hongrois à l'étranger, dans le choix des enseignants, dans l'élaboration des programmes d'enseignement et de recherche. En même temps, il cherche à apporter son secours aux centres d'études hongroises, aux chaires de hongrois, aux enseignants pour la documentation et l'information, pour l'organisation de conférences et le lancement de publications. Le Conseil se propose également de coordonner le travail des différentes institutions hongroises qui s'occupent des relations avec l'étranger. Le Conseil et le Centre publient un Bulletin (*Hungarológiai Hírlevél*) qui contient des informations sur les diverses activités.

L'année dernière fut fondée l'Association Internationale des enseignants d'études hongroises qui préconise le développement de l'enseignement, y compris le perfectionnement, de même que l'élaboration de méthodes et d'instruments de travail et enfin une coopération plus étroite entre les enseignants de hungarologie.

Tout cela prouve que les besoins accrus ont conduit à l'établissement de nouveaux cadres institutionnels, ce qui nécessite d'ailleurs une meilleure répartition du travail et une coopération plus rationnelle des différents

organismes et associations. Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez nous faire part de vos observations et de vos suggestions à ce sujet.

Depuis la fondation de la chaire de hongrois à l'Indiana University de Bloomington, des efforts conjoints ont été entrepris, surtout dans les pays de l'Europe Occidentale pour former des centres de hungarologie à l'intérieur de diverses Universités à Paris, à Rome, à Hambourg, et des commissions de coordination en hungarologie à Vienne, à Bonn et à Helsinki. Cette tendance s'est poursuivie ces dernières années. Le centre de Groningen en Hollande a pu rejoindre ses aînés de l'Europe Occidentale en 1988. En 1989, nous avons inauguré le Centre de Ungvár (Uzgorod) en Ukraine subcarpathique qui, comme avant celui de Ujvidék (Novi Sad), a des tâches spéciales puisqu'il s'occupe aussi des problèmes de la minorité hongroise en matière d'enseignement et de recherche. Ailleurs, comme à Belgrade, ont été créés des chaires ou de nouveaux lectorats de hongrois. Nous espérons que les circonstances nous permettront d'aider à la formation de centres de hungarologie également en Tchécoslovaquie et en Roumanie.

L'élargissement des études hongroises pose aussi le problème de l'information et de la documentation. Il est évident que les centres, les chaires ou les lectorats ont besoin de livres et de revues et nous sommes prêts à les aider en concluant des accords spéciaux avec eux. Lors de la dernière conférence des enseignants d'études hongroises, la question de l'utilisation de l'informatique s'est posée pour la coopération avec la Bibliothèque Széchényi, et aussi pour les relations à établir à cet égard entre les centres eux-mêmes. C'est un thème de notre colloque et j'espère qu'on pourra aboutir à des résultats concrets.

Un autre domaine de coopération est celui des publications. Les centres publient des revues qui contribuent non seulement à une meilleure information du public intéressé dans leurs pays respectifs, mais aussi au développement de la recherche. Il faudrait discuter peut-être du projet d'une série commune d'études hongroises qui permettrait une diffusion internationale des résultats obtenus.

Il serait aussi nécessaire d'avoir un programme de colloques, de conférences et de congrès pour au moins deux ou trois ans afin d'introduire un certain ordre dans nos rencontres.

Au point de vue de la coopération internationale, je voudrais soulever une autre question de grande actualité. Les changements politiques et économiques de ces derniers temps nous permettent de penser à un échange élargi de professeurs et d'étudiants. Dans ce dernier cas, un problème spécial est posé par les études partielles que peuvent faire des étudiants étrangers dans les universités hongroises. Il faudrait assurer aux études hongroises la place qui leur revient dans les accords bilatéraux et multilatéraux, dans les différents programmes européens, et avant tout dans le programme Tempus.

Pour ce faire, on a besoin de la coopération des différentes universités. Notre réunion nous permettra peut-être de discuter des thèmes que je viens de mentionner et qui dépassent l'aspect organisationnel de notre travail.

En ce qui concerne le contenu, je voudrais attirer votre attention surtout sur trois problèmes qui, à mon avis, devraient nous préoccuper actuellement.

1. Il s'agit d'abord du problème de la multidisciplinarité dans les études hongroises. Comment assurer une coopération plus étroite entre linguistes, littéraires, historiens, économistes ou sociologues, pour ne pas parler des représentants d'autres disciplines?

Les conseils ou les commissions des centres devraient renforcer leur activité pour s'assurer la collaboration de chercheurs et d'enseignants du domaine de la linguistique et de la littérature. Si nous analysons de ce point de vue les numéros des revues qui ont été publiées par les centres, nous remarquons une prépondérance des thèmes linguistiques, littéraires et quelquefois historiques, mais une faible représentation des autres sciences humaines n'intéresse pas seulement la hungarologie: elle concerne la présence de la thématique hongroise et des résultats scientifiques obtenus en Hongrie dans les différentes disciplines. On devrait avoir dans chaque pays une vue d'ensemble de l'état des études hongroises et de l'activité des personnes qui s'en occupent, aussi bien que des lacunes qu'on peut constater.

2. Un autre problème qui nous inquiète est celui de l'enseignement et de la recherche dans les pays qui ont une minorité hongroise importante. Là, il ne s'agit pas seulement de traiter des thèmes hongrois dans un cadre étranger, mais de déployer une activité éducative et scientifique dans l'intérêt même de la culture de la minorité. La situation est donc plus complexe et les méthodes et les moyens qu'on devrait y apporter diffèrent de ceux qu'on emploie ailleurs. Une coopération spéciale s'impose dans ce domaine entre centres qui se heurtent à cette problématique.

3. Il est enfin urgent de résoudre le problème des instruments de travail. Dans l'enseignement, on a besoin, nous le savons, de manuels, de dictionnaires, d'ouvrages de vulgarisation. Ne pourrait-on pas établir un programme de publications au moins dans les langues les plus répandues et demander une aide dans le cadre de la coopération européenne? Ne faudrait-il pas présenter un projet en ce sens dans le cadre de Tempus?

Ce sont ces informations, ces problèmes et ces perspectives que je voulais évoquer au début de ce colloque des centres européens d'études hongroises, dont je salue avec joie la tenue en ma qualité de président du Conseil de Hungarologie. Je remercie tout particulièrement notre ami Jean Perrot et le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises de Paris de l'avoir organisé. Je crois qu'une coopération européenne élargie et plus étroite nous permettra d'organiser notre travail à un niveau plus élevé et que grâce à ce travail, les études hongroises pourront trouver la place qui leur revient dans l'enseignement et la recherche à travers un continent qui ne saurait exclure les petites nations et leurs cultures.

Après-midi du 10 octobre 1990

Echange d'information Fonctionnement des centres et action internationale

Présidence de Séance: Béla Köpeczi et Monique Raynaud

Le CIEH ayant publié sous forme de brochure distribuée au début du colloque les réponses des centres à un questionnaire précis sur leurs activités, le débat a d'une part permis de souligner les problèmes communs, et d'autre part mis en valeur l'existence de "familles" de centres assez différentes.

La présence de représentants des zones à minorité hongroise, frontalières de la Hongrie (en Yougoslavie et en URSS, pour ce qui est des participants au colloque) s'est traduite notamment par le souci des centres d'études hongroises de ces régions de former des maîtres pour l'enseignement primaire et secondaire. Ces centres ont également un rôle culturel extrêmement important. Cela va même jusqu'à l'intervention dans le domaine politique avec des débats sur les questions d'autonomie locale ou culturelle. Plusieurs fois on a aussi insisté sur leur fonction de gardien de la mémoire nationale hongroise, de lien avec le pays "mère", la Hongrie, au nom de toute la communauté.

Mais ces fonctions spécifiques n'occultèrent pas la similarité des questions d'organisation. Partout les études hongroises sont soumises à la politique universitaire, au renouvellement des postes ou à leur création. Or de ce point de vue la situation peut être préoccupante et il a semblé urgent que les centres nationaux, notamment ceux qui jouent un rôle de fédérateur, fassent d'une part des démarches en direction des administrations pour éclaircir les points obscurs, et, si nécessaire, prennent contact avec les autorités hongroises pour signaler les vacances de postes d'associés ou de lecteurs. Pour l'instant, malgré la diversité impressionnante de statut des études hongroises (soit intégrées dans un tout ouralien, on encore finno-ougrien, sans parler des aspects qui sont traités par des départements slaves comme souvent l'histoire), il n'est pas question de tenter de rapprocher les structures des centres car les cadres administratifs sont trop contraignants. Toutefois partout on constate une volonté d'ouverture des études hongroises vers une plus grande interdisciplinarité.

L'accent a été mis sur la nécessité de faire de la hungarologie une activité reposant à la fois sur l'enseignement, la recherche alliée à des formations de troisième cycle ou équivalentes. La Société Internationale de Philologie Hongroise, qui a pour but le

renforcement des études et de la recherche hungarologique, permet aux centres de s'informer sur les grandes tendances de l'activité scientifique et de trouver un lieu de contacts privilégié.

Les centres, du fait de l'objet de leurs investigations, ont un contact privilégié avec la Hongrie, mais les relations avec les divers partenaires hongrois ne sont pas toujours simples à gérer. Le Conseil de Hungarologie, le Centre International de Hungarologie, successeur du Centre des lectorats, le Ministère de la Culture et de l'Education, les institutions universitaires et académiques, les grandes bibliothèques forment un ensemble où le partage des tâches n'apparaît pas toujours clairement et dont le fonctionnement est menacé par les turbulences politiques et les coupes budgétaires. Plusieurs centres ont souligné les limites des moyens offerts par la Hongrie mais face à l'appauvrissement constaté certains ont déjà commencé à faire appel à des partenaires privés, notamment des fondations. La Fondation Soros qui était représentée à ce colloque ne finance que les activités dans le pays où elle est établie, mais étudiera avec attention les demandes qui lui sont faites. (Précisons qu'elle ne finance pas de publication, en général.) Au-delà du financement d'opérations ponctuelles grâce à un partenariat, des centres prévoient de demander des compensations en cas de prestation de services, car les ressources régulières assurées par les Universités et les ministères restent souvent à un niveau insuffisant pour sortir des tâches traditionnelles, voire pour les assurer alors que les centres doivent faire face à des demandes nouvelles qui exigent de sortir du cadre purement universitaire. Pour s'adapter à cette situation nouvelle il y a déjà des centres qui se font connaître par des contributions dans la presse,...

Certaines questions se posent de façon assez aiguë. Ainsi il est difficile d'assurer le séjour de collègues hongrois dans les pays de la CEE vu les coûts pour les universités. L'état des bibliothèques, par manque de personnel et de moyens pour assurer le suivi de leurs fonds, laisse souvent à désirer. De ce point de vue, il a paru souhaitable de coordonner leurs activités avec celle des Bibliothèques des Instituts Hongrois dans les capitales où ils sont implantés.

La réflexion des centres les a également amenés à envisager un renforcement de la coopération à l'échelle européenne. D'une part la similarité des défis et d'autre part les offres d'aides de la Communauté Européenne (TEMPUS, LINGUA, ERASMUS) ont semblé imposer la révision des attitudes antérieures en matière de définition des buts de la coopération. Il est maintenant possible de donner aux étudiants et aux enseignants un réel horizon européen et les sessions consacrées à l'enseignement et à la recherche étudieront la question.

En Hongrie même, il est apparu que les anciennes formes de financement et d'organisation devaient faire place à des ouvertures nouvelles. Un projet de création d'une fondation pour financer partiellement la hungarologie a été soumis aux participants.

Matinée du 11 octobre 1990

Enseignement

Présidence de séance: Bertrand Boiron et Wolfgang Veenker

Les discussions du Colloque sur l'enseignement ont revêtu deux aspects: d'une part, des informations ont été échangées, d'autre part une éventuelle coopération internationale a pu être envisagée. En exposant leurs activités d'enseignement, les représentants des différents Centres d'Etudes Hongroises ont pu faire état des problèmes rencontrés et du besoin qu'ils ressentent d'une coopération élargie.

Monsieur Béla Giay donne une vue d'ensemble des études hongroises dans le monde entier. Actuellement quelque 4000 étudiants suivent des cours de hungarologie, dont un tiers ont choisi le hongrois comme spécialité. Il attire l'attention sur le fait que les problèmes sont différents selon le type d'études: études hongroises suivies dans leur langue maternelle par les minorités hongroises, ou hongrois langue étrangère. Les programmes d'études doivent être adaptés aux deux types d'enseignement. M. Giay propose ensuite une série de manuels destinés à combler les lacunes existant dans ce domaine, ce qui donne lieu à une très vive discussion opposant deux points de vue.

D'une part on affirme que les manuels sont indispensables, car les lectorats n'ont ni la possibilité ni les capacités de confectionner eux-même des manuels de langue, d'histoire, de littérature etc. L'opinion inverse est qu'il n'est pas concevable de fabriquer des manuels communs pour tous les pays, compte tenu des différences des langues de départ, des finalités de l'enseignement, etc.

Les participants se mettent enfin d'accord sur la nécessité de créer une commission internationale chargée d'étudier quels manuels seraient susceptibles d'aider les études hongroises en tous lieux (cf. Recommandation, n°3)

Une coopération internationale pourrait intervenir dans plusieurs domaines de l'enseignement:

- En ce qui concerne *les contenus*, il est proposé de créer des modules compatibles avec tous les lieux où l'on enseigne le hongrois.
- En ce qui concerne *les échanges*, plusieurs propositions sont faites, pour les étudiants comme pour les professeurs, notamment dans le cadre des bourses de mobilité *Tempus*. Ce dernier point rencontre la réticence de certains participants qui, à un échange d'étudiants, préfèrent la formation partielle en Hongrie.

La coopération entre les Instituts Hongrois et les Centres d'Etudes constitue un sujet important des discussions. Plusieurs exemples sont cités, notamment l'étroite collaboration de l'Institut Hongrois de Paris et du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises. Outre la coordination du choix des professeurs associés et des lecteurs, l'Institut Hongrois et le CIEH organisent chaque année deux tables rondes sur l'enseignement du hongrois avec la participation de tous les lecteurs. L'Institut assure également plusieurs niveaux de cours de langue hongroise.

Dans le domaine de l'insertion du hongrois dans d'autres cursus, Tamás Szende, lecteur à Paris III, présente sa méthode d'enseignement du hongrois langue étrangère, cours qu'il assure dans le cursus de Français Langue Etrangère à l'Université de Paris III. Il évoque la possibilité d'intégrer le hongrois à d'autres études universitaires. Un moyen d'intéresser au hongrois des étudiants non spécialisés est l'enseignement de la littérature comparée. Ce cursus permet en effet aux étudiants en lettres modernes et en littérature comparée de connaître dans un contexte français et européen une littérature à laquelle ils n'auraient jamais eu accès autrement. L'introduction des études hongroises dans d'autres cursus remporte de remarquables succès à Strasbourg où les cours de civilisation hongroise (en langue française) sont suivis par plus de cent étudiants.

Les problèmes de l'enseignement en général ayant aussi un aspect administratif et matériel, le Colloque s'est félicité de la présence de M. Ziegler, délégué du Ministère français de l'Education Nationale (DAGIC), qui a permis d'évoquer la situation des lecteurs, les questions financières et statutaires les concernant, etc.

Après-midi du 11 octobre 1990

Recherche

Présidence de Séance: Miklós Magyar et Péter Sárközy

Pour plus de clarté, nous allons essayer d'exposer les questions abordées dans un ordre qui permettra non seulement de saisir le sens des débats; mais aussi de voir les possibilités d'une éventuelle collaboration scientifique entre les différents Centres de recherche hungarologique.

Le débat s'ouvre sur une question essentielle: est-il possible de faire des recherches hungarologiques sérieuses, valables, en dehors de la Hongrie? Certains affirment que c'est le seul pays dont les institutions de base (Institut de linguistique, de littérature, d'histoire, d'ethnographie etc. de l'Académie des Sciences de Hongrie) peuvent assurer aux chercheurs les cadres suffisants. Plusieurs participants contestent ce point de vue en faisant état des recherches effectuées dans leurs centres respectifs.

L'exposé de ces diverses recherches permet d'évoquer les modalités d'une coordination qui se révèle d'autant plus souhaitable que plusieurs thèmes communs se profilent.

L'un des thèmes qui intéressent le plus grand nombre de centres de hungarologie est *la lexicographie*. Un vaste programme de lexicographie et de lexicologie est mis en route par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises de Paris et l'Institut linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie, sous la direction de MM. Jean Perrot et József Herman. Il s'agit de l'élaboration d'un nouveau dictionnaire français-hongrois et hongrois-français. Par ailleurs, des recherches lexicologiques sont lancées et on envisage l'enseignement de la lexicographie dans le cadre du programme de la maîtrise de hongrois à Paris III.

Parmi les autres centres de hungarologie poursuivant des recherches lexicographiques, celui de l'Université de Londres travaille à un dictionnaire hongrois-anglais à l'usage des étudiants. Le centre de Hambourg a élaboré un précis de vocabulaire du hongrois fondamental. Un travail analogue est également en cours au Centre International de Hungarologie de Budapest. Proposition est faite de constituer un vocabulaire de base en hongrois qui pourrait servir à l'élaboration de manuels de ce type.

On aborde ensuite les recherches théoriques communes dans le domaine de la lexicographie.

Un autre sujet intéressant plusieurs centres de recherche est *l'histoire de la science hungarologique*, qui a déjà fait l'objet de plusieurs publications des centres allemands. Il serait souhaitable de voir l'exemple suivi en France, en Italie etc. Une discussion animée s'engage ensuite autour de la définition de la hungarologie. Deux positions se dégagent: d'une part les tenants d'une conception restreinte pour qui la hungarologie se limite aux recherches scientifiques, d'autre part ceux qui, d'un point de vue plus large, englobent dans la hungarologie tout ce qui touche à la recherche, à l'enseignement, à la rédaction de manuels etc.

Dans un autre domaine, les recherches sur *l'Europe et l'ouverture à l'Est* sont l'objet d'un grand intérêt. Au CIEH trois groupes travaillent sur les thèmes suivants:

- Conscience européenne, ouverture à l'Est: l'enjeu hongrois
- Evolutions parallèles et relations bilatérales du XIX^e siècle à nos jours
- L'Europe face aux bouleversements hongrois.

Ce dernier point fait l'objet d'une collaboration européenne entre des laboratoires de Finlande, de France, de Hongrie et de Yougoslavie.

Par ailleurs, le CIEH et le centre de Hambourg vont étudier la crise de la société hongroise. Pour sa part, le centre de hungarologie de Rome élabore, en collaboration avec dix universités italiennes, un ambitieux programme de recherches sur le rôle de la culture hongroise en Europe. D'autres centres ont également manifesté leur intérêt pour des recherches communes dans ce domaine.

La majorité des Centres d'Etudes Hongroises effectue des *recherches littéraires* sur des thèmes divers allant de l'histoire de la littérature aux échanges littéraires bilatéraux. Les domaines privilégiés de recherche sont surtout la théorie de la réception et les problèmes méthodologiques. Il semble éminemment souhaitable que ces recherches sur l'histoire de la littérature hongroise soient coordonnées par les Instituts de l'Académie des Sciences de Hongrie.

L'histoire des relations est bien évidemment un thème qui s'impose aux centres de recherche, et à ce sujet, M. Köpeczi évoque la nécessité de résoudre les problèmes méthodologiques, de procéder à des synthèses, et de compléter, voir de constituer des bibliographies. En effet, depuis les travaux d'Ignác Kont sur la bibliographie de Hongrie depuis les débuts jusqu'en 1910, il y a des lacunes à combler.

Il faudrait tout d'abord envisager la question méthodologique suivante: quelles devraient être les bibliographies modernes? On cite à ce propos la parution prochaine de la bibliographie élaborée par Henri Toulouze, des ouvrages parus en français concernant les études hongroises.

Une proposition de M. Köpeczi est adoptée à l'unanimité: il s'agit de fonder une série de publications, une collection d'Etudes Hongroises à laquelle pourraient collaborer tous les Centres de hungarologie. Dans cette *Bibliotheca Hungarica* pourraient être publiés en plusieurs langues des résultats de recherches, d'importants travaux qui n'auraient autrement que peu de chances d'être connus des chercheurs. Plusieurs centres ont d'ores et déjà offert leur collaboration à cette revue, en particulier M. Jankovics, au nom de l'Association Internationale de Philologie Hongroise.

En ce qui concerne l'inventaire des "hungarica", la Bibliothèque Nationale de Széchényi de Budapest a constitué un centre de documentation accessible à tous les chercheurs. Nous publions dans ce même numéro l'article de Mme Ilona Kovács: *Les bases de documentation pour la recherche et l'enseignement en hungarologie*, qui expose de manière plus détaillée les différents aspects de la documentation destinée aux chercheurs.

Le CIEH coordonne le recensement des "hungarica" de la Bibliothèque Nationale de Paris avec la collaboration de la BNSz. Ce travail doit aboutir d'ici quelques années à un fichier informatisé mis à la disposition de tous les chercheurs.

Les participants du Colloque approuvent une telle entreprise bibliographique et souhaitent que cet exemple soit suivi par d'autres bibliothèques nationales avec la participation d'autres centres d'études hongroises en Europe. Ils formulent également

lors de la réunion plénière du 12 octobre 1990, les recommandations que nous publions ci-dessous.

Matinée du 12 octobre 1990

Informatique et Documentation

Présidence de Séance: Ilona Kovács et Paul Gradwohl

La séance commence par un exposé de François Libmann, consultant international, sur les Banques de données et leur utilisation. Il a fait, pour illustrer son propos, une recherche dans les principales banques concernées, sur l'harmonie vocalique.

Le débat a donc d'abord porté sur l'**utilisation des banques de données payantes consultables à distance ("on line")**.

Il a été d'emblée précisé que ces nouvelles sources d'information exigeait une réorganisation du travail scientifique. Il faut prévoir le temps d'analyser les informations reçues, puis leur exploitation (identification de spécialistes, analyse du contenu) en fonction du grand nombre d'informations reçues. Dans certain cas un traitement statistique (bibliométrie) est souhaitable.

Pour avoir rapidement et à moindre coût une idée de l'information disponible, on peut interroger les grandes banques pour savoir quelle est la quantité de références disponibles sur la Hongrie. En effet c'est l'édition des informations qui coûte cher, et pas de les situer ou de les compter. (Une heure de connexion revient à 500/800 francs, et par référence il faut compter autour d'un franc, en général). Pour l'ensemble des centres il serait donc bon de coordonner l'utilisation des banques de données accessibles "on line" et de réduire ainsi les dépenses afférentes. L'enjeu scientifique est important car on sait, par exemple, que les *Historical abstracts* traitent quarante périodiques hongrois.

Les banques qui intéressent les centres, outre les grandes banques de données de sciences humaines et sociales, sont les banques d'actualité et de presse (notamment texte intégral du *Financial Times*, TASS en anglais, presse de l'ex-RDA,...), ou la banque de données sur les thèses. La CEE, de son côté, favorise le développement de

la coopération avec les banques de données des pays d'Europe orientale, ce qui devrait ouvrir de nouvelles perspectives.

Au-delà des domaines proprement scientifiques il a été souligné que la demande extérieure d'information en langues accessibles sur la Hongrie, et surtout sur sa situation actuelle est en nette croissance. Le rôle de fournisseurs de services d'information des centres est appelé à s'affirmer, donc la question des contreparties à ces services (financières par exemple) doit être posée, surtout quand l'accès à l'information leur coûtent des sommes assez importantes.

Ce problème des coûts s'est également posé quand la discussion a abordé **l'équipement en micro-ordinateurs des centres, le développement de leur documentation informatisée** et plus généralement de l'ensemble de leurs activités documentaires.

Car les centres ont un équipement informatique très réduit et ne sont pas reliés aux réseaux extérieurs. En fait cela est cher pour eux. Il a été envisagé une action internationale commune pour trouver des financements.

D'autre part il y a le problème des personnels des bibliothèques des centres, qui ne suffisent pas, et encore moins s'il faut informatiser le catalogue des fonds déjà existant. Ce qui montre bien l'importance qu'il y a à éviter de rentrer les mêmes informations dans les machines et à utiliser le travail des institutions hongroises dans ce domaine (le simple échange de disquettes permettant beaucoup de choses).

Outre les problèmes matériels les centres doivent définir leurs besoins spécifiques en information, par exemple il est décisif de savoir ce que font les hungarologues des divers pays, et de connaître les publications. L'information sur ce qui se fait en Hongrie est également essentielle.

Or de ce point de vue - le cas de la Bibliothèque Széchényi est traité à part - il y a des lacunes. Ainsi PRESSDOK (Base de données sur la presse hongroise (références d'articles) n'a pas bénéficié de publicité, au moins auprès des centres. Et on annonce maintenant le lancement de HUNDOK, toujours par la Bibliothèque du Parlement, mais cette nouvelle base de données fait référence aux articles des grands périodiques étrangers sur la Hongrie. (L'article de Mme Ilona Kovács sur les sources hongroises est du plus haut intérêt, voir pages 74-86 de ce numéro des *Cahiers*.)

Les centres désirent donc obtenir une information plus systématique sur l'offre hongroise, et mettre au point des formes de coopération avec les institutions hongroises qui fabriquent les banques de données. On a cité notamment la Bibliothèque du Parlement, celles de l'Académie, le Centre d'Etudes Hongroises de la Bibliothèque Széchényi, le Centre International de Hungarologie, où il y a une banque de données sur les questions d'enseignement, et la Bibliothèque Ervin Szabó de Budapest.

La *Bibliothèque Nationale Széchényi* et notamment sa section des Hungarica représente pour les centres un partenaire prioritaire. Elle peut envoyer une partie de ses banques de données sur disquettes, pour peu que le matériel soit compatible. Mais

à terme il faudra pouvoir accéder des réseaux internationaux car les banques hongroises vont rapidement devenir trop importantes pour être envoyées sous forme de disquettes et stockées sur des ordinateurs personnels. Ainsi l'OSzK a-t-elle déjà informatisé une partie de son catalogue général depuis 1976 (280.000 références d'ouvrages et d'études incluses dans ces ouvrages). Il y a d'autres bases de données à l'OSzK qui intéressent directement les centres.

L'importance de la base de données produite par le service des hungarica pour les centres mérite d'être soulignée. Cette base (micro-ISIS, donnée par l'UNESCO) permet de retrouver les informations sur les hungarica parus à l'étranger par sujet, langue, auteur, date,... Elle permet également d'intégrer des données au sein de chaque centre, ou de produire des bibliographies. Le même programme de gestion de bases de données est utilisé par le réseau de bibliothèques de l'Académie Hongroise des Sciences, et ailleurs en Hongrie. (Pour mieux connaître l'activité liée aux hungarica voir l'article de Mme Kovács déjà cité.)

La Bibliothèque Széchényi s'est proposé d'étudier les conditions nécessaires à la création d'un réseau international la rattachant aux centres. On peut envisager, entre autres, des échanges d'informations sur les hungarica.

La session s'est terminée par la formulation de propositions que la réunion finale du colloque a faite siennes (voire la sixième recommandation).

Au cours de la discussion quelques grandes institutions françaises ont fait connaître leur désir d'être associées à l'effort des centres. Ainsi à la *BDIC* (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine) il y a de nombreux périodiques (questions politiques essentiellement); à la *Bibliothèque Nationale* le programme Hungarica qui s'achèvera dans un an. Il y aura ainsi catalogue manuel complet des hungarica. Le catalogue général informatisé remonte à 1970, avec un million de références; il est multilingue; le catalogue entier, dont les hungarica, sera informatisé dans cinq ans (5 millions de référence) dans le cadre de la *Bibliothèque de France*. Dans un an une base générale sera accessible par vidéotext (serveur = Télésystème). Elle comprendra des titres hongrois. Le CD-Rom sera utilisé par la BN. (Un projet de la CEE commencé en 1989 permet l'écriture d'un logiciel commun d'accès aux CD-ROM des Bibliothèques Nationales (BN) européennes; trois BN sont déjà productrices de CD-ROM pour leur catalogue général.) L'utilisation des normes ISO et ISBD, ainsi que celle d'UNIMARC comme format de transfert d'information (France, RFA, Hongrie,...) sont des acquis fondamentaux pour la coopération avec la Hongrie.

Recommandations adoptées à l'unanimité par le Colloque européen des Centres de Hungarologie

1ère recommandation:

Que soit menée, dans le prolongement de l'enquête faite pour préparer ce colloque, une enquête dans chaque pays sur les vœux, les besoins et les conditions d'innovation dans le domaine des études hongroises.

(M. Magyar, qui s'était chargé de réaliser la brochure, lancera cette nouvelle opération qui devrait permettre de faire apparaître dans chaque pays la situation telle qu'elle est et les possibilités qu'elle offre compte tenu à la fois de ce qui existe et de ce qui est souhaité pour un développement des études hongroises.)

2nde recommandation:

Création d'une *Bibliotheca Hungarica* qui permettrait la publication d'études touchant les choses hongroises, qui ne prennent pas place dans les revues sous forme d'articles, éventuellement de thèses ou d'extraits de thèses. Nous demanderions le soutien de la fondation Soros.

3ème recommandation:

Création d'une commission internationale chargée du problème des manuels, des instruments de travail qu'il faut produire pour faciliter les études hongroises en tous lieux. Cette commission sera constituée sous l'égide du Conseil de Hungarologie (Hungarológiai Tanács) de Budapest.

4ème recommandation:

Rechercher le maximum d'harmonisation entre les enseignements de hongrois d'un pays à l'autre et rechercher aussi l'établissement d'un système d'équivalences qui facilite le passage des étudiants d'un pays dans un autre pour les études hongroises.

5ème recommandation:

Recherche de programmes d'enseignement et de recherche sur lesquels pourraient s'entendre deux ou plusieurs centres de hungarologie de divers pays

avec une participation hongroise sur des sujets qui pourraient être retenus compte tenu de ce qu'appellent les programmes européens.

(M. Fischer, Centre de Hambourg, accepte de se charger de recueillir les suggestions qui pourraient être formulées dans ce sens.)

6ème recommandation:

a/ Tous les centres présents, dans la mesure où ils le peuvent, s'engagent à aider à la réunion de toutes les informations sur les hungarica dans leurs pays, notamment, quand c'est possible, en collaborant avec leur propre bibliothèque nationale.

b/ Les centres sont priés d'acquérir un matériel informatique compatible avec celui de la Bibliothèque Széchényi, afin qu'on puisse accueillir les banques de données déjà présentes en Hongrie, et continuer de travailler avec elles, la Bibliothèque Nationale Széchényi maintenant, en échange, cette compatibilité pendant dix ans.

c/ En ce sens une collaboration est proposée entre les centres de hungarologie et la bibliothèque Széchényi, en particulier la section des hungarica. Ils s'engagent à traiter leur propre production, revues, manuels, ou autres livres.

d/ Les centres de hungarologie demandent à l'ensemble des institutions hongroises de veiller à ce que les différentes banques de données leur soient accessibles.

e/ Dans la mesure où les centres auront des intérêts communs de recherche et où il faudra utiliser des banques de données installées sur des serveurs payants, ils s'engagent à se tenir informés pour que la démarche (recherche bibliographique notamment) soit faite en un seul endroit.

7ème recommandation:

Les participants au colloque constatant l'utilité de cette première rencontre ont décidé de lui donner une suite en se réunissant de nouveau à l'occasion du congrès que l'Association internationale de philologie hongroise tiendra à Szeged en août 1991. Des objectifs plus délimités seront fixés à cette seconde rencontre.

(M. Perrot est chargé de se mettre en rapport avec les organisateurs du congrès.)

**Alexandre Eckhardt, savant, humaniste et
pédagogue. Colloque commémoratif du 100^e
anniversaire de sa naissance**

Hommage à Alexandre Eckhardt

A la veille de la session annuelle de son Conseil d'Orientation scientifique, le 8 janvier 1991, le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises a organisé une table ronde destinée à évoquer la mémoire d'Alexandre Eckhardt et à associer ainsi le centre de hungarologie de Paris à l'hommage déjà rendu en Hongrie, à l'occasion du centenaire de sa naissance, à la personne et à l'oeuvre d'un des plus éminents représentants des études françaises dans ce pays.

Dans son allocution d'ouverture, le directeur du C.I.E.H., Monsieur Jean Perrot, constata avec regret que la personnalité et l'oeuvre d'Alexandre Eckhardt étaient souvent très mal connues de ceux-même qui s'adonnent aux études hongroises: son nom, pour nombre d'entre eux, est celui d'un dictionnaire. Revers de la célébrité acquise par un monument lexicographique de cette ampleur, devenu instrument de travail unique en son genre après la raréfaction du dictionnaire de Sauvageot, à qui déjà Kosztolányi écrivait, peu de temps après la parution de l'ouvrage, que son nom s'était identifié au dictionnaire, et qu'il était devenu "le " Sauvageot.

Après avoir évoqué ses rencontres avec Alexandre Eckhardt à Budapest en 1947 et 1948, rencontres impressionnantes pour un jeune étudiant, et remercié Mme Ilona Kaposi-Eckhardt d'avoir accepté de venir évoquer quelques souvenirs personnels au cours de cette matinée consacrée à son père, M. Perrot souligna sa satisfaction de pouvoir associer le C.I.E.H. à la célébration du centenaire d'un homme qui fut à la fois un grand savant, un grand humaniste et un grand maître de l'enseignement du français et des études françaises en général dans son pays.

L'image des nations dans les études d'Alexandre Eckhardt

Dès les temps les plus anciens, historiens, géographes, écrivains et philosophes ont essayé de définir les caractéristiques des collectivités ethniques, de fixer ce qu'on appelle aujourd'hui l'image des peuples ou des nations. Une telle préoccupation s'explique aisément puisque tout le monde s'intéresse à son identité et à celle de sa communauté et que tout le monde cherche à se former une opinion de l'autre et de la communauté à laquelle il appartient. D'Hérodote jusqu'à Strabon et jusqu'aux humanistes, des stéréotypes ou des clichés se sont transmis qui voulaient saisir les caractères des peuples et qui souvent n'avaient rien à voir avec la réalité, étant appliqués globalement à des ethnies fort diverses d'une même région.

Depuis la formation des nations modernes, l'étude de la caractérologie nationale est devenue l'objet de plusieurs sciences: la psychologie, la sociologie, l'anthropologie. Malgré l'introduction de méthodes nouvelles, nous ne pouvons pas dire que les résultats des recherches en ait été satisfaisants; c'est qu'il s'agit d'un objet d'étude très complexe et d'approches très diverses dans lesquelles l'élément subjectif joue un rôle important.

Parmi les sciences qui ont voulu s'occuper de l'image des nations, figurent aussi les sciences littéraires, qui se sont fixé comme but, entre autres, d'étudier dans la littérature le reflet des caractéristiques nationales. Une telle approche est liée à l'application de la méthode comparative, dont les représentants devaient s'attaquer au problème des traits communs et différents des littératures nationales, de leurs rapports réciproques et des influences qu'elles ont exercées les unes sur les autres.

C'est sous l'influence de l'école de Gustave Lanson, mais aussi de la philologie hongroise, tributaire du positivisme allemand, que le professeur Alexandre Eckhardt a commencé à s'intéresser à l'influence de la littérature et de la culture françaises en Hongrie. Dès 1917 il a publié une étude sur les livres français d'une bibliothèque de la ville d'Arad, livres hérités de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, et qui témoignent de l'influence des Lumières françaises dans certains milieux aristocratiques de Hongrie.

En 1924, il fait paraître une monographie importante intitulée *Les idées de la Révolution Française en Hongrie*, où, sur la base de nouvelles recherches dans les bibliothèques et dans des archives, il présente la diffusion des idées des Lumières et l'écho de la Révolution française en Hongrie, mais aussi les conflits idéologiques qui les accompagnent. Nous pouvons dire que l'auteur a entrepris des recherches dans le domaine de l'histoire des idées et de leur réception à une époque où une telle approche pouvait être considérée comme une innovation.

Plus tard, il s'est occupé surtout des relations historiques et culturelles de la France et de la Hongrie depuis la conquête de la Pannonie par les Hongrois

jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il a regroupé ses études dans un volume publié aux Presses Universitaires de France en 1943 sous le titre *De Sicambria à Sans-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises*. Il suffit de rappeler quelques thèmes de ces études pour se rendre compte de l'orientation et de la méthode. Eckhardt étudie par exemple toutes les sources latines, françaises et hongroises qui se rapportent à la capitale légendaire des Français, Aquincum, qu'on a appelé Sicambria. Il s'agit évidemment des fugitifs troyens qui, guidés par Francus, se sont établis au bord du Danube avant de poursuivre leur chemin vers l'Europe Occidentale. Dans une autre étude, il prouve que "l'Ogre" des contes de fées ne vient pas du nom du peuple hongrois, mais du latin "Orcus". Ailleurs, il retrouve les traces des Hongrois dans les chansons de geste. Il s'occupe aussi "des jambes du roi de Hongrie" critiquées par André le Chapelain, et pour nous renseigner sur cette particularité, il nous rapporte la description du squelette de Béla III. qui n'était pas - dit-il - "un Pâris pour la société raffinée de Marie de Champagne, mais tout de même un parfait chevalier". Il parle de l'écho de l'ambassade hongroise à la cour de France en 1467 dans la poésie de Villon. Il nous présente un prélat hongrois humaniste et érasmien, Jean de Gosztonyi, à Paris en 1515. En étudiant les origines de Ronsard, il arrive à la conclusion suivante:

L'ancêtre de Pierre de Ronsard n'était ni Roumain, ni Hongrois, ni Bulgare, ni Tchéco-Allemand, mais bel et bien le descendant de l'Empire latin, peut-être même d'origine roturière.

Il découvre les gazettes rimées qui parlent au milieu du XVII^e siècle de l'héroïsme des Hongrois dans les guerres contre les Turcs. Il nous fait connaître un manuel historique de La Bruyère qui relate notamment l'histoire de la Hongrie. Parmi les études qui se rapportent au XVIII^e siècle, je rappelle surtout celle qui parle de la fortune hongroise du *Contrat social* et une autre qui nous présente le "Novum Sans-Souci" d'un aristocrate hongrois, construit au Nord du pays, symbole de l'imitation, dans la façon de vivre, de la France aristocratique.

Dans l'introduction, il affirme que ses études prouvent l'attrait exercé par la Hongrie lointaine sur la culture française:

La culture française - dit-il - me semble avoir toujours été l'antidote infailible d'infiltrations intellectuelles plus rapprochées, dont l'importance historique est incontestable pour la Hongrie, mais dont le volume par trop imposant n'a pas été sans danger pour l'autonomie de son caractère national.

Il s'agit naturellement "d'infiltrations intellectuelles" allemandes. Il poursuivait aussi un autre but:

Dans plusieurs de ces études, j'ai essayé de résoudre des problèmes concernant l'histoire de la conscience nationale des Français et je me flatte d'y arriver quelquefois à des conclusions qui pourront intéresser d'assez près l'historien de la littérature médiévale et classique.

Ces propos nous prouvent qu'Alexandre Eckhardt s'est intéressé, pour des raisons qui n'étaient pas seulement philologiques, aux problèmes de conscience nationale en Hongrie et en France à la fois dans la période de crise qui se situe avant et pendant la deuxième guerre mondiale.

En 1939, l'historien Jules Szekfű publie un recueil d'études intitulé *Mi a magyar?* - Qu'est-ce qu'être Hongrois?, dans lequel Eckhardt fait paraître un portrait des Hongrois à l'étranger. C'est une étude qui puise dans ses recherches antérieures, mais où il élargit son champ d'investigation, qui devient international et chronologique. Il explique la formation de l'image négative des Hongrois à l'étranger surtout par les conflits nationaux de l'Europe Centrale et par leur écho en Europe Occidentale, mais aussi par les éléments romantiques de la littérature et de la propagande touristique hongroise. Cette critique et autocritique a trouvé un large retentissement dans l'opinion publique hongroise à la fin de la guerre et cela d'autant plus que beaucoup d'intellectuels attribuaient les décisions injustes du traité de Trianon à la survivance des stéréotypes anciens et craignaient la répétition de ces mêmes injustices.

En ce qui concerne la conscience nationale française, Eckhardt a publié en 1938 en hongrois un ouvrage de synthèse auquel il a donné le titre de *A francia szellem* - expression dont la traduction française a donné comme équivalent à "szellem" non pas "esprit", mais "génie". En effet, la Librairie de Médicis a fait paraître en 1942 l'ouvrage d'Alexandre Eckhardt en lui donnant pour titre *Le génie français*. Dans l'avant-propos, l'auteur décrit son but de la façon suivante:

Il a surtout désiré y répondre à deux questions: quelle idée la conscience nationale des Français s'est-elle faite d'elle-même depuis qu'elle commença à s'analyser? Quel rapport y a-t-il entre ce portrait du peintre par lui-même et celui dont les contours se dessinent dans la littérature française, miroir fidèle du génie national?

Il sait que la conscience nationale d'un peuple se compose d'éléments hétérogènes et qu'il est difficile d'en saisir les caractéristiques. Il rappelle les définitions contradictoires des critiques français mises en opposition par Ferdinand Baldensperger, qui d'ailleurs, avec Paul Hazard, a influencé sa méthode. Comme il est étranger, il se conseille la prudence et il tient également compte des différences d'opinions qui s'expliquent par l'époque ou la structure sociale et il ajoute:

L'esprit français a aussi son histoire et tant que l'analyse n'en aura pas été faite selon les méthodes de l'histoire, elle ne saura jamais prétendre à la solidité de la vérité scientifique.

Il divise son livre en trois grandes parties: la conscience nationale, l'esprit de société, l'homme de la raison. La première partie est consacrée aux thèmes suivants: le legs franc, la gloire, le legs gaulois, la mission mystique, le flambeau de l'humanité, le sentiment de supériorité (il s'agit ici surtout d'une supériorité culturelle), la douce France. La deuxième partie traite de la sociabilité des Français, de l'homme de cour, du "Français léger", de la vanité, de la loquacité et de la rhétorique qui le caractérisent et enfin du Français, homme d'esprit. La troisième partie examine la manifestation de l'esprit et du bon sens, de la clarté, de l'intérêt psychologique et de l'aptitude spéciale à saisir les sens et les formes.

Chaque fois, l'auteur puise dans des ouvrages littéraires et tient compte des circonstances historiques, des courants philosophiques, religieux ou artistiques qui influencent les prises de positions. Dans sa conclusion, il s'adresse surtout au

lecteur hongrois. Selon Eckhardt "l'empreinte la plus profonde sur la Hongrie fut tracée par la double mission française qui, grâce à l'élan national, fit du peuple français tour à tour apôtre de la chrétienté romaine et celui du progrès libéral et révolutionnaire". C'est à partir de cette constatation qu'il brosse un tableau rapide de l'histoire des relations franco-hongroises. Il consacre un développement spécial au mythe de Paris dans l'opinion des intellectuels et surtout des artistes hongrois et à ce propos il affirme:

En dépit de la politique qui l'en éloigne de temps à autre, il [l'intellectuel hongrois] a un intérêt immense à y venir retremper son âme, car la culture française conserve encore aujourd'hui un principe souverain d'universalité: en donnant à l'élément intellectuel le primat sur la vie confuse des sentiments et des instincts, elle élève la culture nationale à la forme la plus humaine.

Il ajoute encore une autre caractéristique qui peut exercer une influence bénéfique:

Les ouvriers de l'esprit, nos artistes, nos écrivains, nos humanistes... ont eu de tout temps la nostalgie de l'esprit français qui a la vertu de réveiller et d'approfondir la conscience nationale.

Alexandre Eckhardt a naturellement ses préférences: il préfère la tradition catholique à la tradition révolutionnaire, mais il cherche à enregistrer avec une rare objectivité les opinions contraires, même s'il critique par exemple les "gestes irréfléchis et l'indifférence pour ce qui est durable dans le passé hongrois" dans le mouvement des intellectuels hongrois du début du vingtième siècle.

Nous pouvons affirmer qu'Eckhardt a été un des pionniers de l'étude des images nationales. Il a pratiqué la méthode de la *Geistesgeschichte* ou plutôt de l'histoire des idées assortie d'un certain positivisme. Il ne s'est pas contenté de constructions typologiques nébuleuses et il a eu recours à une méthode philologique solide: à partir d'une étude détaillée des sources, il a généralisé avec prudence. Une des caractéristiques de sa méthode consistait à étudier dans la littérature les images nationales. S'il est vrai que la littérature est un miroir de la réalité, nous pouvons affirmer qu'elle constitue une des sources les plus importantes de toute recherche caractérologique. Eckhardt a fait preuve d'un esprit critique très conscient qui, s'appliquant aux Hongrois, pouvait revêtir un aspect autocritique puisqu'il a condamné l'illusionnisme romantique et nationaliste. Il a mis en relief la différence entre les orientations française et allemande à un moment où en Allemagne l'idéologie dominante était celle du fascisme. Tous ceux qui étaient les élèves d'Alexandre Eckhardt au début des années quarante - c'était mon cas - ont compris son message fait de lucidité et de rationalité, et d'une intellectualité quelquefois ironique, mais qui aujourd'hui encore a droit à notre reconnaissance.

Alexandre Eckhardt et la renaissance catholique française

Lorsque nous évoquons, à l'occasion de son centième anniversaire, le souvenir d'Alexandre Eckhardt, il convient de parler d'un domaine mal connu ou plutôt oublié de ses activités: le vingtième siècle français.

L'intérêt d'Eckhardt à l'égard de la littérature contemporaine date des années vingt. En ce temps-là, il publie régulièrement des critiques et des comptes-rendus dans *Napkelet*, revue de Cécile de Tormay. Ces écrits se rattachent très souvent à des actualités (l'attribution du prix Goncourt, parution d'un livre français en hongrois etc.). Parmi les auteurs traités, on voit Proust et Péguy, Anatole France et Valéry Larbaud, Gide et Giraudoux, mais aussi des historiens de la littérature: Benjamin Crémieux, Curtius ou le Hongrois Marcell Benedek. Dès cette époque, on retrouve dans cette liste le nom de l'auteur qui, avec Mauriac et Proust, sera toujours le plus cher à Eckhardt: c'est Paul Claudel.

A partir des années trente, et à quelques exceptions de près, Eckhardt n'écrit plus que sur ceux qui se trouvent proches de ses convictions catholiques. Il publiera notamment un essai sur Mauriac et deux sur Claudel, et rédigera une anthologie impressionnante des nouveaux écrivains catholiques français. *Le Génie français* comporte de nombreux passages où des exemples pris au vingtième siècle illustrent la mission apostolique de la littérature française: les noms de Jacques Rivière, Péguy, et Maritain seront mentionnés le plus souvent. Pour comprendre et illustrer la prédilection d'Eckhardt pour les auteurs catholiques français contemporains, il suffit de suivre la logique de son discours prononcé à l'Académie Saint-Etienne en 1931, intitulé *La foi missionnaire de la nation française et la littérature française*.

Voyons donc le raisonnement qui explique la vocation de la nouvelle littérature catholique française. Eckhardt remonte jusqu'à l'aube de la formation des nations européennes: celles-ci, pour hausser leur prestige, inventent des mythes d'origine sur lesquels elles s'appuient - telle était pour les Français la légende de Sicambria- et, d'autre part, s'enorgueillissent de missions justifiant et légitimant leur existence, leur impérialisme et leur éventuelle expansion. Eckhardt mentionne ici, entre autres, l'idéal italien qui prétend être le descendant direct de la civilisation romaine et "le messianisme russe qui a donné le panslavisme et sa séquelle, le cauchemar bolchévik".

L'esprit missionnaire des Français remonte à la conscience collective des tribus de la confédération franque: la préface de la Loi Salique au VI^e siècle invoque déjà la mission mystique des tribus germaniques. Les Francs sont une création de Dieu même et ce peuple, sous l'inspiration divine, adopta la foi catholique et devint ainsi le gardien de la foi. Cet impérialisme chrétien se manifesterait dans la chanson de Roland, mais aussi chez Eustache Deschamps, Ronsard ou Bossuet.

Pourtant, au XVIII^e siècle, l'esprit de la majorité des écrivains français se profanise et se détache de l'Eglise catholique. L'idée de l'apostolat chrétien de la France perd de son prestige avec le progrès des Lumières, et le prosélytisme français se met au service de cette nouvelle idéologie. La France se donne désormais le rôle du flambeau de l'humanité; elle prétendra répandre les Lumières.

La question est de savoir si les Lumières et la Révolution ont radicalement chassé l'idée de la mission divine de la France, et la réponse que donne Eckhardt sera négative. Dès l'époque de la Révolution, le philosophe de la Restauration, Joseph de Maistre rédige ses *Considérations sur le France* où il croit distinguer nettement dans la Révolution la lutte de Dieu et de Satan. La France a trahi sa vocation de chef de file de la vie religieuse de l'Europe, et il fallait des moyens extraordinaires pour la ramener à ce que Joseph de Maistre appelle sa magistrature.

Selon Eckhardt, la floraison de la littérature catholique peut remonter aux écrits de Joseph de Maistre qui a reconfirmé la vocation du peuple français et a désigné les instruments pour l'exécution de sa mission: la langue française et l'esprit de prosélytisme.

La dernière étape chronologique du raisonnement sera la renaissance catholique du tournant du siècle qui a ravivé la mission mystique à la fois religieuse et nationale. Les noms cités seront Péguy, Psichari et Maritain.

La logique du discours de 1931, comme nous l'avons vu, se base en grande partie sur les idées de Joseph de Maistre. Pourtant, il y manque un élément important de la pensée du philosophe français, la pensée du châtiment et de l'expiation. Dans son article *La poésie du sacrifice*, ce sera la réversibilité des peines qui servira de fil conducteur à Eckhardt pour parler de Bourget, Emile Baumann, Mauriac, Bernanos et Claudel, tous étant des continuateurs de cette pensée de Joseph de Maistre qui affirmait que les victimes innocentes peuvent racheter l'humanité pécheresse: ainsi la mort de Louis XVI apportait la rédemption pour les vices du peuple qui l'envoya à l'échafaud.

Ces derniers temps, écrit Eckhardt, "le motif de réversibilité des peines fait de nouveau son apparition, ce qui est tout naturel, puisque la souffrance pour autrui et le sacrifice de notre personne est une pensée profondément catholique. J'oserais même dire que c'est la pensée la plus fertile qui regroupe les romans français catholiques de notre temps et y rattache dans une certaine mesure même les drames claudéliens". Après une présentation rapide des romans de Bourget, Baumann, Mauriac et Bernanos, Eckhardt analyse le motif central du sacrifice dans l'intrigue de trois pièces de Claudel: *L'otage*, *L'annonce faite à Marie*, *Le soulier de satin*.

A la fin de son article, Eckhardt célèbre la renaissance catholique triomphante:

Il nous semble que le peuple français qui a produit de nos jours encore, toute une série de saints, a maintenant trouvé l'expression littéraire de cet esprit de sacrifice. Il ne pouvait en être autrement: dès que les meilleurs représentants de l'élite intellectuelle eurent pris leurs distances vis-à-vis de l'idéologie libérale profane,

il fallut faire retour aux paradoxes de Joseph de Maistre qui, au fond, sont bien plus que des idées bizarres ou révoltantes d'un écrivain spirituel, mais une formulation littéraire prégnante de la nécessité du sacrifice. Le vrai catholicisme recherche et trouve son expression dans le roman et le drame d'aujourd'hui et le fait que le motif central apparaît si unanimement chez des écrivains travaillant chacun de son côté est une preuve des racines profondes de leur foi.

A côté de Paul Claudel que dans son *Anthologie* Eckhardt placera au même rang que Dante, Cervantes et Shakespeare, l'autre grand écrivain au sommet de sa hiérarchie sera François Mauriac.

Mauriac jouissait d'une popularité sans égale dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres: les traductions hongroises de ses romans se succédaient à un rythme régulier; en 16 ans, onze volumes ont paru. En outre, les revues catholiques rivalisaient dans la publication de ses articles et essais. Ainsi dans presque tous les numéros de *Jelenkor* nous trouvons les "cartes postales" de Mauriac - ces petits articles ont paru originellement dans la revue néocatholique française, *Temps présents*.

En 1934, année où Mauriac est reçu à l'Académie Française, Eckhardt publie un article dans *Katolikus Szemle*, dans lequel il pose la question qu'aucun critique n'a su contourner: comment peut-on affirmer que les romans de Mauriac sont des romans catholiques quand ils propagent la haine et ne sont que des paraboles de la misère humaine? Pour sa part, Eckhardt les considère comme des "romans catholiques à thèse négative" car ils sont les illustrations des conséquences terribles du manque d'amour et du manque de grâce. Selon lui, Mauriac a trop insisté sur la représentation de la tentation, et c'est la cause pour laquelle on doute souvent de son catholicisme. Le combat se poursuit entre les passions et la grâce, dit-il et, d'une manière inattendue, il prend l'exemple négatif de Proust pour faire l'éloge de l'art catholique de son auteur:

Bien que tout près des chimères des instincts, Mauriac ne se laisse jamais entraîner par elles comme l'a fait Proust, le romancier athée génial, mais en possession de la grâce, il lutte contre elles de toute sa force.

Il n'y a aucun doute que pour Eckhardt, bon catholique, c'est Mauriac qui donne l'exemple. Il apprécie surtout son art de l'analyse dans la représentation des combats que mène la foi sincère contre l'hypocrisie d'autrui et contre ses propres vices. Mauriac occupe donc une place privilégiée dans la hiérarchie des valeurs proposée par Eckhardt, dont les jugements esthétiques sont fondés sur une base éthique religieuse. Mais Eckhardt ne dit pas qu'il est "génial". Cet adjectif revient au romancier athée submergé par "les chimères des instincts": à Proust. Quelques années plus tard, Eckhardt choisira pour son *Anthologie* un passage de Mauriac où l'écrivain français, d'ailleurs admirateur de Proust lui-même, écrit ces lignes:

... mais de l'oeuvre de Proust, immense et putride, ce que je retiens par dessus tout, c'est l'image d'un trou béant, la sensation d'une absence infinie. Dans l'humanité proustienne, ce qui me frappe, c'est ce creux, ce vide, enfin l'absence de Dieu.

Eckhardt parle donc, par la voix de Mauriac, d'une oeuvre putride (qu'il rend avec un adjectif très fort: "bűzös", quand il aurait pu, selon les possibilités offertes par son propre dictionnaire, le traduire par "poshadt" ou "rothadt", l'un et l'autre pourtant plus justes), à propos de Proust qui est la seule et remarquable exception dans son goût littéraire d'orientation catholique!

Pourtant, Eckhardt fut un des premiers à apprécier l'art de Proust en Hongrie. En 1923, dans la revue *Napkelet*, il se met à persuader ses lecteurs avec un zèle de missionnaire que "l'écrivain totalement inconnu du public hongrois et qui est mort à l'âge de 51 ans compte parmi les plus grands". C'est un nouveau maître de l'analyse française traditionnelle que le critique estime en Proust et bien qu'il constate que deux qualités éminemment françaises font pourtant défaut chez Proust, la structure limpide et le style de cristal, il ajoute tout de suite que ces qualités ne seraient pas compatibles avec son génie, auquel c'est un nouveau style, une nouvelle forme d'expression qui conviennent.

Pour terminer, Eckhardt souligne que l'oeuvre de Proust est l'expression littéraire de la philosophie de Bergson; la raison et la volonté se trouvent reléguées à l'arrière-plan chez l'un et l'autre. Bien que la philosophie mystique et psychologisante de Bergson puisse être fertile en ses expressions littéraires, elle est bien dangereuse du point de vue de la morale, car l'élément volitif n'y joue aucun rôle important. C'est là que nous voyons les réserves d'Eckhardt sur l'oeuvre de Proust; mais la condamnation éthique de l'esprit du roman ne l'empêche pas de considérer son auteur comme l'un des plus grands génies de la mémoire.

Après cette brève représentation des jugements positifs d'Eckhardt en vertu d'une approche à la fois religieuse et esthétique (dans le cas de Claudel, Mauriac et d'autres bons écrivains catholiques) ou maintenus malgré ses convictions morales catholiques, dans le cas du Proust, voyons le "salon des refusés".

Eckhardt témoigne d'une antipathie virulente à l'égard du "naturalisme vulgaire" de Barbusse dont il refuse le style "mal tenu" aussi bien que le bolchevisme. Il n'épargne pas non plus "le pacifisme incolore et cosmopolite" de Romain Rolland: seul un militant de parti pourra admirer sans réserves ses oeuvres postérieures à Jean Christophe. La prépondérance de l'élément politique le gêne excessivement dans *Les Thibault* où les personnages ne servent que de prétexte à l'auteur pour exposer ses opinions politiques.

"Les vues idéologiques de Romain Rolland l'éloignent d'une manière dangereuse de la vraie littérature" dit Eckhardt qui sera toujours à la recherche de l'éthique et de l'humain dans les belles-lettres et non pas de ce qui relève de la politique du jour.

Le dernier chapitre du *Génie français* intitulé *Conclusion à l'usage du lecteur hongrois* donne un panorama de l'influence de l'esprit français sur l'histoire des Hongrois à partir de leur arrivée dans le bassin des Carpathes. Avec Endre Ady et Dezső Szabó, Eckhardt revient au présent où de nouveau c'est la présence du catholicisme moderne français qu'il met en relief:

L'influence croissante du catholicisme français en Hongrie prouve que même le monde catholique hongrois, bien que définitivement assis sur ses fondements

antiques, cherche de l'air frais, des impulsions esthétiques, des libertés de formule, et même des inspirations, dans l'esprit français qui respecte plus que d'autres la liberté intime de l'homme.

... la culture française conserve, encore aujourd'hui, un principe souverain d'universalité: en donnant à l'élément intellectuel le primat sur la vie confuse des sentiments et des instincts, elle élève la culture nationale à la forme la plus humaine - écrit-il et il ajoute encore:

... l'on sait combien le Hongrois se débattant au milieu des problèmes de sa fatalité historique a besoin de cet oxygène moral et intellectuel.

Ces lignes ont été rédigées d'abord en hongrois, en 1938, puis en français, en 1942 et il ne nous est pas difficile d'y voir une situation politique empirante. Mais les efforts d'Eckhardt visaient, dès le début de sa carrière scientifique et pédagogique, à faire connaître à ses compatriotes cette culture, la plus humaine de toutes, par le truchement des oeuvres littéraires.

Il nous semble donc justifié de considérer ses activités concernant la littérature française du XXe siècle comme une mission: dans chacun de ses écrits, que ce soit des comptes-rendus critiques, des essais ou son anthologie, il a été guidé par le désir d'acclimater en Hongrie la culture et la littérature françaises propres à répandre l'esprit chrétien, selon sa vocation franque ancienne, et à porter bien haut l'étendard de la civilisation et le flambeau de l'humanité, selon sa tâche assumée à partir de l'époque des Lumières.

La position éthique religieuse à laquelle Eckhardt est toujours resté fidèle, l'amenait à favoriser dans la littérature française contemporaine le courant catholique qui lui permettait de transmettre à ses compatriotes, en même temps que le néocatholicisme, les valeurs de la civilisation française.

Alexandre Eckhardt tel que je l'ai connu

Avant de commencer l'évocation de mes souvenirs personnels relatifs à l'enseignement et à la personnalité d'Alexandre Eckhardt, je dois préciser que je n'ai jamais été son disciple dans le sens fort du terme, encore moins son collaborateur.

Simple étudiant perdu dans la masse, j'ai fait sa connaissance au début de l'année scolaire 1947 à la Faculté des Lettres de Budapest où je m'étais inscrit pour préparer un diplôme de professeur de français et de hongrois. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque, de ces deux spécialités, le hongrois avait pour moi une nette prééminence. Mes rapports avec la langue française étaient plutôt platoniques. Ma seule expérience du français réel et contemporain, je l'ai eue grâce à quelques leçons particulières dispensées en 1943/44 par un "civis gallicus", c'est à dire un de ces prisonniers de guerre ayant trouvé refuge en Hongrie, précisément dans ma ville natale, Balassagyarmat. Réparateur de radio de son état, il n'était certes pas un as de la philologie, mais il représentait pour moi la France dont j'avais tant rêvé depuis ma tendre enfance. N'appartenant pas à la catégorie de ceux qui avaient le privilège de voyager, pendant longtemps, mes connaissances restèrent livresques et approximatives. Mon premier voyage d'étude eut lieu en décembre 1956 dans les circonstances bien connues de tous.

Mais revenons à l'automne 1947 et à Eckhardt. En partie pour les raisons que je viens de signaler, je n'avais presque rien dans mon bagage intellectuel qui pût intéresser un maître aussi sévère et exigeant qu'Eckhardt. Car Eckhardt était sévère et exigeant. Certains le disaient même cassant.

A ce propos je me permets de citer quelques phrases du portrait qu'Aurélien Sauvageot a tracé de lui dans *les Souvenirs de sa vie hongroise* (Corvina, Budapest, 1988, pp. 37-38):

De ces ancêtres / Sauvageot pense qu'il était d'origine saxonne de Transylvanie, mais en réalité, comme l'a précisé sa fille, Madame Kaposi, leur famille était originaire du "Burgenland" / il avait hérité d'une certaine raideur... Mais cette raideur était trompeuse. Elle provenait d'une sorte de timidité. Dès qu'il était apprivoisé, il se révélait bon vivant, spirituel et excellent ami. Son tempérament était d'une impétuosité inattendue et, de surcroît, il était très combatif, voire agressif mais toujours très crâne. La plupart de ses collègues l'estimaient pour son sérieux, sa compétence, tout en le détestant à cause de son franc-parler.

Bien sûr, en 1947, je ne connaissais pas cette description de Sauvageot, mais je me suis très vite rendu compte que le comportement d'Eckhardt, loin de traduire le mépris, était motivé par un très grand respect de ses prochains. Certes il n'avait rien de la politesse affable d'un Gyergyai, que tout le monde appelait et continue à appeler même après sa mort "Gyergyai bácsi" = le père Gyergyai. Une expression comme "Eckhardt bácsi" relèverait de la pure absurdité. Mais je me

hâte de préciser que dans cette comparaison il ne faut chercher aucun jugement de valeur. Qu'il le veuille ou non, chaque enseignant représente pour ses élèves un certain modèle de comportement. Et il n'y a rien de plus fâcheux que l'emprise d'un modèle unique. Que l'enseignement du français en Hongrie ait été dispensé au plus haut niveau par des maîtres aussi différents qu'Eckhardt et Gyergyai - et on pourrait continuer l'énumération-, c'est certainement pour son plus grand bien.

Pour revenir au portrait tracé par Sauvageot, au lieu de timidité, il serait plus juste à mon avis d'employer le mot "réserve". Et cette réserve ne se manifestait que dans le contact privé avec ses étudiants, elle disparaissait complètement au cours de son enseignement. Ceux qui ont assisté à ses cours sur les farces, sur Molière (c'étaient les sujets dont il nous entretenait à l'époque) peuvent confirmer que son côté spirituel et bon vivant dominait. Il était un très bon acteur. Une sorte de joie enfantine l'illuminait quand il jouait devant nous les rôles du Cuvier ou de Pathelin; la salle de cours retentissait de ses «bêês» si expressifs qu'on croyait vraiment être en présence du berger Agnelet.

Il était donc de ceux qui savent que l'humour est un ingrédient indispensable du sérieux, de ce sérieux qui imprégnait tout son esprit. Partisan d'une philologie méticuleuse, il nous a enseigné le respect total des faits. De nos jours, on a l'habitude de dénoncer les limites du positivisme et à juste titre, mais le positivisme d'Eckhardt ne consistait jamais à collecter des faits isolés, privés de leur contexte; la philologie représentait à ses yeux avant tout la garantie de l'honnêteté intellectuelle. A la fin des années 40, où histoire, littérature, arts et toutes les disciplines sans exception n'étaient prisés par le pouvoir que dans la mesure où ils pouvaient présenter de la valeur dans un processus de rééducation idéologique, Eckhardt a courageusement résisté. Il n'a jamais admis que l'interprétation, aboutissant bien souvent à l'élucubration, puisse supplanter le texte même. Tout en sachant bien entendu que la philologie est née de l'exégèse de textes sacrés, il ne voulait pas admettre qu'au milieu de ce siècle elle retombe dans cet état primitif. Et dans cette voie, je peux en témoigner, un grand nombre de ses élèves le suivaient, même ceux qui à l'époque n'osaient pas l'avouer. Dans ces temps difficiles et heureusement révolus où l'objectivité fut par définition considérée comme une déviation bourgeoise, Eckhardt a défendu des valeurs simples, en réalité celles qu'on trouve dans la Déclaration des Droits de l'Homme, à savoir la liberté d'expression et d'examen des faits, le pluralisme, le refus de toute pression intellectuelle ou morale. Comme son frère aîné, le juriste Ferenc, spécialiste de l'histoire de la constitution qui, pour citer les termes d'un livre paru en Hongrie en 1986 (*Helyünk Európában = Notre place en Europe*, recueil de textes réunis sous la direction d'Iván Berend T., vol. I, p. 240), "s'opposait toujours aux illusions d'origine féodale", Sándor Eckhardt ne cessait d'oeuvrer pour un Etat de droit. Ce qui l'a fait sortir en 1949 de son cabinet de savant. Avant les élections du 15 mai 1949, il a accepté de figurer comme candidat sur une des listes opposées au Front Populaire Hongrois qui, d'après les termes de notre collègue, Michel Prigent, regroupait: *les formations politiques qui ont accepté de passer sous les fourches caudines des communistes* (article intitulé la

Hongrie et les Hongrois aux XIX^e et XX^e siècles, paru dans la revue *Historiens et Géographes*, n°329, octobre/novembre 1990, p.117).

Pour ceux qui ne le savent pas ou qui l'ont oublié, je dois souligner combien ce geste exigeait de courage. Aurélien Sauvageot l'a donc très bien vu, son collègue hongrois "avait du cran". Je crois que, amoureux d'un langage savoureux, tous les deux souscriraient à cette expression populaire. A ce propos, j'évoquerai encore un souvenir, concernant cette fois Eckhardt linguiste. Dans son cours consacré à la description du français contemporain, en énumérant les procédés que la langue met à la disposition des usagers pour exprimer la négation, certes hésitant quelque peu et le visage comme envahi par une rougeur, il lui est arrivé de prononcer le mot de Cambronne. Je tiens à souligner que pour moi il ne s'agit pas d'une simple anecdote. Ce fait illustre bien le respect déjà mentionné avec lequel Eckhardt considérait les réalités; même marginales (et dans le cas présent, on peut se demander si ce qualificatif est juste!). De toutes manières, pour ceux qui ont connu Eckhardt, sa pudeur, son refus de toutes formes de vulgarité ou de démagogie, c'est la seule explication que l'on puisse envisager. D'autre part, ce fait montre bien que dans sa conception linguistique, Eckhardt était en avance sur son époque. Au lieu de considérer la négation comme une simple "forme", il est allé jusqu'à reconnaître, ne serait-ce qu'implicitement, qu'il s'agit en réalité d'un acte énonciatif qui englobe dans son domaine des valeurs comme le refus, l'opposition et dont les racines plongent dans les pulsions les plus profondes de l'être humain.

Quand on parle d'Eckhardt, on ne peut pas passer sous silence ses travaux sur la littérature hongroise. Etudiant aussi, pour ne pas dire principalement, l'histoire de la langue et de la littérature hongroise, je n'ignorais pas ses travaux, notamment sur Balassi, qu'il a menés à leur terme dans les années 70, mais dont l'essentiel était déjà accessible à l'époque dont je parle. Il va sans dire que l'importance de cette activité dépasse largement le cadre des souvenirs personnels. Ce qui ne m'empêche pas de considérer la lecture de ces études comme faisant partie de mes souvenirs comme quelque chose qui a considérablement marqué mon activité de recherche et d'enseignement.

Pour terminer cette intervention que, en accord avec les organisateurs de ce colloque, j'ai voulue très courte, je dois mentionner un texte d'Eckhardt qui montre que son intérêt ne portait pas seulement sur le domaine hongrois ou français en matière de littérature et de linguistique. En feuilletant les numéros de la revue *Minerva*, une des plus réputées d'entre les deux guerres, je suis tombé sur une étude d'Eckhardt intitulée *Histoire de la littérature comparée en Europe Centrale*. En réalité, il s'agit du texte d'une conférence qu'il a donnée le 22 mai 1931 au Premier Congrès International d'Histoire de la Littérature organisé à Budapest. Je dois avouer que ce n'est peut-être pas le sujet qui a principalement attiré mon attention, mais la date de l'intervention: je suis né un 22 mai.

Rassurez-vous, si je mentionne ce texte, c'est à cause de son contenu et non de circonstances personnelles sans aucun intérêt objectif. L'intérêt, pour ne pas dire l'actualité de cet article, que d'ailleurs je n'ai pas l'intention de résumer ni d'analyser, réside dans son orientation résolument danubienne, dans une volonté

d'analyser, réside dans son orientation résolument danubienne, dans une volonté de désamorcer les tendances abusivement nationalistes, en dégageant les similitudes de l'évolution, les parallélismes des courants, ce qui a pour conséquence de relativiser, tout au moins dans le domaine culturel, les conflits qui opposent si fâcheusement les peuples de cette région. Par rapport au romantisme par exemple, Eckhardt remarque (je cite cet article dans sa version reproduite in *Helyünk Európában*, 1986, t.I, pp. 227-239, la pagination correspondant à cette même version):

Incontestablement, la première phase du romantisme s'est nourrie en Europe centrale du romantisme allemand; ainsi son orientation présente-t-elle chez tel ou tel peuple danubien une similitude frappante. On peut donc constater que le romantisme d'Europe centrale, de coloration résolument politique, créa des mouvements qui, contrairement aux idéologies précédentes, dressaient les nations les unes contre les autres tout en se servant des mêmes formes littéraires. (p. 228)

Eckhardt dénonce sans concession les illusions, allant jusqu'à la falsification, de ce romantisme, dans son désir par exemple de retrouver coûte que coûte les traces d'une "épopée naïve" dont l'absence aurait constitué comme un affront à la fierté nationale. Toujours suivant Eckhardt, un autre trait commun des différentes littératures de cette région, c'est la découverte ou, faute de mieux, la création de toutes pièces d'une mythologie nationale prenant racine dans le paganisme précédant la christianisation. Un troisième fait signalé par Eckhardt est la "confusion entre populaire et national", fréquente chez les collecteurs et éditeurs de poésies populaires qui, dans leur ferveur admirative, vont jusqu'à admettre dans leur recueil des pièces provenant incontestablement de la littérature savante. Certains de ces éditeurs n'hésitent pas à "corriger" ou même à "embellir" les productions littéraires du peuples. Eckhardt remarque à ce propos:

L'optimisme national, dans son souci de créer un passé, ne veut pas se trouver en position d'infériorité / par rapport à d'autres nations / avec ces pièces populaires destinées à la fécondation de la grande littérature nationale. (p. 237)

Dans ces temps passionnants et prometteurs, mais combien dangereux, de transformations et de mutations que connaissent les peuples danubiens, le ton d'un Eckhardt me paraît extrêmement salutaire. Bien sûr, on peut discuter certains détails. Il avoue lui-même au début de son article combien sa relative incompétence dans le domaine des langues slaves l'a gêné dans son travail. Mais ce qui compte avant tout à mon avis, c'est l'orientation générale, c'est le souci de replacer les questions de la littérature hongroise dans un cadre plus large: danubien, carpathique, pour contribuer à la meilleure connaissance mutuelle des peuples qui, sans cela, ne pourront jamais trouver de solutions aux graves problèmes de leur coexistence.

En linguistique, on attache de plus en plus d'importance aux études aréales, qui examinent les influences exercées les uns sur les autres par des idiomes non apparentés, mais pratiqués dans la même aire géographique. Le texte d'Eckhardt affirme la possibilité, sinon la nécessité de créer une science de littérature aréale. Et dans ce domaine, son exemple est à suivre.

En guise de conclusion, je ferai une remarque qui ne concerne pas mes souvenirs, mais traduit plutôt une observation générale tirée de mes expériences. Pour expliquer la sensibilité dont Eckhardt fait preuve en dessinant ces perspectives danubiennes de la littérature, on ne doit pas oublier que, né à Arad, dans un sens large du terme, il était un Transylvain, issu donc d'un territoire qui fut pendant des siècles un havre de tolérance. Il prend ainsi place parmi tant d'hommes illustres, poètes, savants, écrivains, penseurs qui restent présents dans la culture hongroise, tout particulièrement dans la diffusion de l'esprit français, et qui de nos jours continuent à alimenter cette culture. Et si l'on veut comprendre la nature et la portée réelle de cette contribution (je pense bien entendu à la contribution d'Eckhardt), il me semble utile de recourir de nouveau à un concept emprunté à la linguistique. Je pense à la notion de synchronie. Quiconque feuillette un recueil de chants populaires hongrois constatera qu'un pourcentage considérable de ces mélodies, et les plus belles, les plus caractéristiques, a été recueilli en Transylvanie. Supprimer ce trésor, comme celui représenté par les grands créateurs transylvains ou originaires de Transylvanie, constituerait une effroyable mutilation. Indépendamment de toute considération historique concernant les frontières ou la question délicate de la primauté dans l'occupation de tel ou tel territoire, il s'agit donc d'une présence dont devraient tenir compte tous ceux qui cherchent à trouver une solution acceptable par tous.

Nous fêtons le centenaire de Sándor Eckhardt. La justification principale de cette fête se trouve aussi dans la synchronie, dans le fait qu'Eckhardt est présent, qu'il restera, je le pense, une figure incontournable des recherches linguistiques et littéraires en Hongrie, peut-être même dans toute la région danubienne.

Souvenirs

Mon père est né le 23 décembre 1890 à Arad (Transylvanie) dans une famille de condition moyenne. Son père était employé à la caisse d'épargne de la ville; sa mère, femme énergique et raisonnable, gouvernait sa famille d'une main ferme: ses cinq fils dont mon père était le cadet (un des frères mourut jeune d'une affection pulmonaire, un autre fut tué à la guerre, la première guerre mondiale).

Mon père a passé le baccalauréat au lycée d'Arad, une très bonne école dont les professeurs surent éveiller l'intérêt des jeunes pour les lettres, les sciences et les arts. En effet, des trois frères Eckhardt parvenus à l'âge adulte, deux ont embrassé une carrière scientifique: mon oncle, Ferenc Ekhardt, est devenu professeur d'histoire du droit à cette même université de Budapest où mon père a dirigé la chaire de français pendant 35 ans.

Je ne saurais dire exactement en quelle année mon père est venu la première fois en France et dans quelles conditions - cela devait être une bourse d'études - mais il était fier de mentionner qu'il avait eu la chance de suivre les conférences d'Henri Bergson au Collège de France. Il parlait souvent de l'Ecole Normale Supérieure d'autant plus que, lui-même étudiant, puis professeur au Collège Eötvös, aimait à mettre en parallèle cet établissement hongrois et la célèbre école de la rue d'Ulm.

On pourrait dire que mon père était prédisposé à se consacrer à l'étude de la langue française, car il ne roulait pas les r à la façon hongroise, mais il prononçait un r uvulaire français. Enfant, je ne m'en suis aperçue qu'en entendant parler papa la première fois à la radio. Bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de faire un très long séjour en France, mon père parlait un français absolument authentique à tel point que, selon une anecdote, un jour un agent de police qui l'interpellait et à qui il déclarait ne pas être français aurait mis en doute cette affirmation et aurait voulu le conduire au commissariat pour "avoir essayé d'induire en erreur les autorités".

Quant à l'activité universitaire de mon père, mes premiers souvenirs se rattachent à sa présence régulière aux "kari ülés", ces réunions des professeurs de la faculté dont il nous apportait toujours des bonbons. J'imaginai que "Kari", qui est le diminutif du nom hongrois Károly (Charles), était un bonhomme qui distribuait à ces réunions des bonbons aux professeurs ayant des enfants. (Malheureusement cet excellent usage est tombé en désuétude après la seconde guerre mondiale.)

D'autre part, je me souviens de certains cartons qui avaient contenu du sucre en morceaux et dans lesquels papa recueillait les fiches pour son premier dictionnaire, le dictionnaire hongrois-français paru en 1935. Il ne fut pas suivi d'un

volume français-hongrois, car, presque à la même date, les deux grands volumes de Sauvageot furent publiés.

Quand je faisais déjà mes études secondaires - je préparais le baccalauréat - c'était la guerre et mon père ne pouvant plus venir en France afin de se documenter pour ses travaux, entreprit des recherches sur un poète, le premier grand poète hongrois, Bálint Balassi qui devint, on peut dire, sa passion. Je me rappelle avoir tiré quelque vanité du fait que je connaissais à l'époque certains détails de la vie et de l'activité de ce poète que mon excellent professeur de hongrois devait ignorer.

Mon père était un homme qui s'intéressait à tout. Il connaissait le nom des plantes, des insectes, des pierres, des étoiles. En été, lors de nos excursions familiales, il ne cessait de nous expliquer les merveilles de la nature. Cueillir des champignons était une de nos occupations favorites. Le mot "cèpe" est l'un des premiers mots français que j'ai appris. Car papa nous donnait aussi des leçons de français pendant les vacances. Sa méthode était assez différentes de celle que j'étais obligée d'assimiler et de pratiquer par la suite au cours de ma carrière d'enseignante, de ces méthodes dites audio-visuelles qui interdisent rigoureusement toute conjugaison formelle. Nous, mon frère de 8 ans et moi qui en avais 10, avons commencé le français en apprenant par coeur "je suis, tu es, il est, elle est..." et "j'ai, tu as, il a, elle a...". Mais nous n'avons jamais confondu ensuite "ils sont" et "ils ont". Pour enseigner certaines difficultés de l'orthographe, papa avait aussi sa propre méthode. Dix pengős étaient quelque chose pendant les années 30. (Pour en donner une idée: la magnifique paire de chaussures que je convoitais chaque matin en allant à l'école ne coûtait que 6 pengős.) Or, papa a promis 10 pengős à celui d'entre nous qui devinerait comment il faut écrire correctement le nom du mois d'août en français. Inutile de dire que nous avons fini par donner notre langue au chat, mais je n'ai jamais oublié l'orthographe de ce mot difficile.

En dehors des lettres et des sciences, mon père était assez versé dans les beaux-arts, sans parler de la musique: il était un très bon pianiste, on faisait régulièrement de la musique de chambre à la maison. Il y avait un trio avec le professeur d'allemand Béla Pukánszky, violoniste remarquable, et Mme Marianne Felvinczy-Takács, violoncelliste de profession. Mais papa avait aussi sa guitare, une belle guitare avec de jolis rubans, et il nous jouait et chantait *Trois jeunes tambours*, *Dans le jardin de mon père...* et d'autres belles chansons populaires françaises.

Mon père était patriote. Malgré son nom allemand - la famille est originaire de Burgenland, région à la frontière occidentale de la Hongrie, actuellement province autrichienne -, il se considérait toujours comme un vrai Hongrois et redoutait pour son pays l'influence germanique: langue, culture, idéologie. Pour lui, comme pour un certain groupe d'intellectuels aux idées vraiment avancées, la France, la culture française, était une sorte d'antidote contre le goût, la façon de penser, la mentalité germaniques. Toute mon enfance s'est déroulée dans cette atmosphère de sympathie pour la France, pour moi, tout ce qui était français ne pouvait être que désirable. Il était donc naturel qu'en m'inscrivant à la faculté après mon bac, j'aie choisi le français comme première spécialité.

Le premier cours magistral du professeur Eckhardt auquel j'ai assisté était

consacré à certains poètes du XX^e siècle peu connus du grand public: Mathurin Régnier, Saint-Amant, Théophile de Viau. J'ai vu alors exposées sur la chaire les fiches que mon père fabriquait à partir de n'importe quel bout de papier, les fiches qui lui servaient de référence seulement, car il n'écrivait jamais ses conférences à l'avance, mais il les préparaient très soigneusement. Et tout ce qu'il nous disait de ces poètes qui ne figurent même pas dans les anthologies des lycéens français, était intéressant, passionnant même.

En ce qui concerne les examens de fin d'année, les "grands examens", ce n'était jamais mon père qui me les faisait passer. Mais pour le "kollokvium", sorte de compte-rendu obligatoire à la fin du semestre, je ne pus pas l'éviter. Jamais de ma vie je n'ai tant "bossé". Lui ne m'a rien dit, mais il était un homme intègre et je sentais combien il lui était pénible de faire passer un examen à sa fille. Alors, le jour mémorable, il a fait asseoir en cercle une huitaine d'étudiants et a commencé à les interroger. Chaque fois que quelqu'un ne donnait pas de réponse adéquate, c'était à moi de répondre. De la sorte il a réussi à éliminer tout soupçon de connivence.

Mes parents ont perdu tous leurs biens matériels lors du siège de Buda. Ils venaient à peine d'achever la construction d'une maison de famille sur la colline de Buda - mon père et ma mère n'avaient reçu en dot qu'une bonne éducation - et la maison a brûlé avec tout ce qu'il y avait dedans, dont toute la bibliothèque de mon père. Après la guerre, des élèves, des anciens sont venus lui offrir des livres, ses propres ouvrages même, mais il n'a jamais pu remplacer tout ce qu'il avait recueilli auparavant, pendant une quarantaine d'années.

Après la guerre, mon père voulut renouer ses contacts français, mais dès 1948 ce n'était plus possible. En dehors de ses recherches sur Balassi, son travail le plus important pour un public nombreux fut, dans cette période de sa vie, *le dictionnaire*. Cette fois, grâce à la Maison d'Édition de l'Académie, il avait à sa disposition des boîtes plus adaptées que celles à sucre en morceaux et, ce qui est plus important, une équipe de collaborateurs qualifiés. Je le vois corriger soigneusement chacune des fiches qui faisaient la navette entre la maison d'édition et le domicile de mes parents. Je m'étais orientée vers l'enseignement du français aux adultes et la traduction, mais j'allais régulièrement consulter papa pour des questions de langue.

Vous seriez peut-être intéressés d'entendre les noms des personnalités avec lesquelles mon père entretenait des relations. Je dois vous dire que lorsque les rapports officiels entre la France et la Hongrie étaient encore possibles, c'est-à-dire jusqu'à l'éclatement de la seconde guerre mondiale, j'étais trop jeune pour m'y intéresser. C'est grâce à un album de photo de famille que je peux vous citer le nom de Gabriel Marcel - je le vois assis sur une tribune à côté de mon père -, ainsi que celui d'une personnalité éminente de l'Union Interparlementaire, M. Robinet de Cléry. Toutefois, je connaissais personnellement quelques excellents professeurs français qui travaillaient à Budapest comme lecteur à l'Université, professeur au Collège Eötvös ou directeur de l'Institut Français: MM. Georges Deshusses (dont le fils était il y a une dizaine d'année directeur de l'Institut Français à Budapest), Pierre Moortgat, Guy Turbet-Deloff (qui a traduit *János Vitéz* - *Jean le Preux* - de Petöfi), Louis Bargès. Par la suite, j'ai eu l'honneur,

grâce à l'intervention de mon père, de faire connaissance du professeur Louis Chaïgne, de l'écrivain Daniel-Rops, de Mlle Marie-Thérèse Génin, libraire et éditrice du volume intitulé *Le génie français* de mon père, et du professeur Raymond Lebègue dont la famille a gardé l'amitié avec la nôtre jusqu'aux petits enfants; enfin, je dois mentionner notre fidèle ami M. Pierre Mistouflet, magistrat de Poitiers qui, même à la retraite, ne cesse de se dépenser pour soigner les relations franco-hongroises.

En 1959 mon père a pris sa retraite pour des raisons de santé, mais il n'a pas cessé de travailler, écrire des articles, préparer de nouvelles éditions du dictionnaire, jusqu'à sa mort qui est survenue le 17 mai 1969. J'ai perdu en lui non seulement un père affectueux, dévoué à sa famille, à sa femme, à ses quatre enfants, mais mon maître sur le plan moral et intellectuel.

Je remercie tous ceux qui ont consacré du temps et du travail à faire revivre sa mémoire à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Le Vieux Tzigane (note du traducteur)

Depuis longtemps, je suis amateur de poésie, oserai-je dire poète moi-même, après tant de vers lus, tant de vers murmurés et parfois tracés sur la page? Fascinant mystère que ce combat contre les mots où s'affrontent dans l'arène le poète en habit de lumière, contraint à donner le meilleur de son âme, et la bête sombre du langage qui charge parfois et plus souvent se dérobe. Pourquoi à chaque époque, dans la langue ordinaire pour l'obliger à chanter, à exprimer ainsi une pensée plus profondément que ne le permettent les vocables, les rythmes de tous les jours, cependant conçus pour cela? Et, tandis que ce cheminement quotidien de la langue, voire la danse infiniment plus expressive d'un idiome à un autre, pourquoi cette quasi-impossibilité de traduire la poésie? Pourquoi la lumineuse majesté de Virgile, l'allègre fantaisie de Dante, l'ardente invocation de Shelley, la mélancolie aérienne de Shakespeare, l'amantine rigueur de Pouchkine ne nous parviennent-elles plus que déformées, engluées dans une prose grise ou dans des vers auxquels la nécessité de garder un sens imposé a bien souvent rongé les ailes?

Telles sont quelques-unes des éternelles questions que soulève la traduction de la poésie et que je retrouvais une fois de plus, empoignées à bras de corps par un grand nombre de participants, poètes, traducteurs, professeurs, dans les Actes d'un Colloque sur la Traduction Poétique de décembre 1972 publiés en 1978 à la NRF. Une préface d'Etiemble, président obligé de ce colloque, une postface de Roger Caillois encadraient avec autorité et charme les compte-rendus des débats des différents ateliers ou des communications touchant la traduction de la poésie à partir d'une dizaine de langues. L'ouvrage commençait par un article de Georges Kassai sur les difficultés que rencontre le traducteur de la poésie hongroise et se poursuivait par une étude de André Karátson sur seize versions françaises du Vieux Tzigane de Mihály Vörösmarty. Une quinzaine de poètes français de renom rassemblés par Ladislav Gara s'étaient efforcés de transposer en vers, chacun à leur manière, à partir d'une version littérale en prose, le célèbre poème hongrois. Une seizième version, dite synthèse, avait été établie en commun à partir de tentatives individuelles. Comment le vieux traducteur de poèmes, l'adepte convaincu de la traduction des vers par les vers que je suis, n'aurait-il pas été passionné en découvrant, c'était vers la fin de 1983, cette entreprise déjà ancienne?

L'une des difficultés, parmi celles, innombrables que soulève la traduction poétique, résidait évidemment en ceci qu'aucun des interprètes n'avait, non plus que moi, accès direct à l'original. Il ne pouvait se faire du rythme, du ton général de l'oeuvre, de ses connotations, de son sens, de ses nuances qu'une idée de seconde main, malgré la version littérale, malgré les indications précieuses (et parfois déroutantes) qu'il recevait des experts. Vers assez timidement rimés ou

assonancés, vers sans rimes, alexandrins, décasyllabes, octosyllabes, prose, je dois avouer que tous ces textes, dont par surcroît n'étaient reproduites que la première et la dernière strophe, ne me donnait guère une fameuse idée du poème hongrois. Non qu'ils n'eussent çà et là leurs trouvailles, mais ils manquaient presque tous, me semble-t-il, de conviction. De plus, leur présence simultanée et tronquée achevait d'atténuer jusqu'à éteindre la flamme que l'un ou l'autre aurait pu conserver encore. Car rien ne nuit plus à un poème que les *variantes*, la révélation au lecteur que ce qu'il a sous les yeux n'est pas cristal, pierre précieuse inaltérable et définitive, mais une ébauche indécise, évolutive, aléatoire. Presque seule en fin de compte, l'honnête et précise version littérale - qui avait l'avantage, c'est vrai, d'être citée en entier - suggérerait vraiment la présence d'une grande oeuvre, à condition d'y ajouter par la pensée ce rythme ardent, ce chant sauvage du violon dont parlait le commentateur et que laissaient pressentir par endroits la nervosité, la précipitation, l'accélération du texte.

Insensiblement, je me laissai tenter par l'idée d'essayer à mon tour. J'avais sous mes yeux le mot-à-mot français pour rendre translucide (non certes d'une transparence totale) le texte hongrois dont la forme extérieure (par exemple la longueur des vers, la disposition des rimes) m'était aussi offerte. Un commentaire détaillé m'éclairait sur l'esprit de l'oeuvre, sur maintes détails de sens, sur le rythme français que les essais antérieurs avaient, disait-on, fait ressortir comme le plus approprié, le décasyllabe à coupe 5/5 (mais mon ami Jean-Luc Moreau, grand traducteur devant l'Eternel, ne partagea pas cet avis...). Ainsi se réalisa cette dix-septième version que l'on me demande aimablement de reproduire.

J'eus à l'époque l'audace d'envoyer, avec d'autres poèmes, à Pierre Emmanuel, l'un des poètes participants au "concours" initial, mais qui avait abandonné après la première strophe. Quelques semaines à peine avant sa mort, il me répondit avec une extrême courtoisie, m'écrivant notamment: *...Peut-être la meilleure illustration en est-elle la traduction du Vieux Tzigane que j'avais été incapable de mener à bien, bien, au grand regret de mon ami Ladislav Gara. La vôtre est vraiment extraordinaire, romantique à souhait et d'une rigueur de langage que je vous envie. Merci de me l'avoir communiquée: je la glisserai dans l'anthologie des poètes hongrois...* Mais un ami hongrois connaissant bien la langue, le poème, la poésie en général m'exposait tout autrement son point de vue: *Malheureusement Vörösmarty est intraduisible en langue française (...) Le français est logique et exact, le hongrois ne l'est pas. D'un certain point de vue, c'est évidemment un désavantage, mais peut-être que cela prête quelquefois une force inattendue à l'expression. Ce n'est pas du clair-obscur, pas du tout, c'est plutôt la magie de Monet, mutatis mutandis naturellement. De sorte que Le Vieux Tzigane est traduit; l'image y est, les mots sont exacts, mais le rythme et la force n'y sont pas.*

Est-il utile de préciser, pour conclure, ce que j'ai voulu faire? Ce que j'essaie dans chaque traduction de poème: respecter d'aussi près que possible le sens littéral, aboutir à un texte qui soit un poème en français, être fidèle également, ou plutôt avant tout, à la voix personnelle de l'auteur; je devrais ajouter également puisqu'il s'agit d'une langue dont je n'ai aucune notion, *dans la mesure où je puis la percevoir*. Je réclame donc, sinon un impossible acquittement, du moins les circonstances atténuantes.

A vén cigány

Húzd rá cigány, megittad az árát,
Ne lógasd a lábadat hiába;
Mit ér a gond kenyéren és vizen,
Tölts hozzá bort a rideg kupába.
Mindig így volt e világi élet,
Egyszer fázott, másszor lánggal égett;
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyűtt vonóbul bot,
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

Véred forrjon mint az örvény árja,
Rendüljön meg a velő az agyadban,
Szemed égjen mint az üstökös láng,
Húrod zengjen vérszél szilajabban,
És keményen mint a jég verése,
Oda lett az emberek vetése.
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyűtt vonóbul bot,
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

Tanulj dalt a zengő zivatartól,
Mint nyög, ordít, jajgat, sír és bömböl,
Fákat tép ki és hajókat tördel,
Életet fojt, vadat és embert öl;
Háború van most a nagy világban,
Isten sírja reszket a szent honban.
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyűtt vonóbul bot,
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

Le Vieux Tzigane

Tzigane, vas-y, ton salaire est bu,
Ne traîne pas là, pieds ballants, sans but;
Au pain sec, à l'eau, triste est la misère!
Dans ta coupe morne ajoute du vin;
L'existence ainsi se passe sur terre:
Tout est glacé un jour, feu le lendemain.
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y, sans crainte ou regret!

Comme un tourbillon que gronde ton sang,
Que ta tête soit un rythme dansant,
Que flambent tes yeux comme une comète,
Que ta corde vibre en sauvages sons,
Frappant comme grêle ou comme tempête,
Car les hommes ont perdu leurs moissons.
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y, sans crainte ou regret.

De l'orgage apprends le chant qui frémit,
Qui rugit et pleure et hurle et gémit,
Démolir forêts, bateaux à la ronde,
Tue homme, animal et vie en tout lieu;
La guerre s'étend sur le vaste monde;
Tremble en Orient le tombeau de Dieu.
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y, sans crainte ou regret.

Kié volt ez elfojtott sóhajtás,
Mi üvölt, sír e vad rohanatban,
Ki dörömböl az ég boltozatján,
Mi zokog mint malom a pokolban?
Hulló angyal, tört szív, örült lélek,
Vert hadak vagy vakmerő remények?
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyítt vonóból bot,
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

Mintha újra hallanók a pusztán
A lázadt ember vad keserveit,
Gyilkos testvér botja zuhanását,
S az első árvák sírbeszédeit,
A keselynek szárnya csattogását,
Prometheusz halhatatlan kínját.
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyítt vonóból bot:
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

A vak csillag, ez a nyomorú föld
Hadd forogjon keserű levében,
S annyi bűn, szenny s ábrándok dühétől
Tisztuljon meg a vihar hevében,
És hadd jöjjön el Noé bárkája,
mely egy új világot zár magába.
Húzd, ki tudja meddig húzhatod,
Mikor lesz a nyítt vonóból bot:
Szív és pohár tele búval, borral,
Húzd rá cigány, ne gondolj a gonddal.

D'où vient ce soupir, d'où vient ce sanglot?
Qui donc hurle et pleure au triple galop?
Aux voûtes du ciel qui frappe et lamente?
Quel moulin d'enfer cliquette ce soir?
Quel ange déchu, quelle âme démente,
Quelle armée en fuite ou quel fol espoir?
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y sans crainte ou regret.

C'est, sur la puszta, ce rythme enchanté,
Un cri rauque et dur d'homme révolté,
Caïn meurtrissant la chair fraternelle,
Les pleurs du premier enfant orphelin,
Ou c'est du Vautour le battement d'aile:
Prométhée avec son tourment sans fin.
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y, sans crainte ou regret.

Astre aveugle et sourd, globe aux flots amers,
Tourne et tourne encore au sein de tes mers,
Puis noyez enfin, éclairs de l'orage,
Crimes, rêves fous d'un fumeus cerveau
Et que l'Arche alors aborde au rivage,
Portant dans ses flancs un monde nouveau.
Va! Sais-tu le temps qui te reste à vivre
Et pour que bois mort devienne l'archet?
De vin, de chagrin que ton coeur s'enivre!
Tzigane, vas-y, sans crainte ou regret.

Húzd, de még se, - hagyj békét a húrnak,
Lesz még egyszer ünnep a világon,
Majd ha elfárad a vész haragja,
S a viszály elvérzik a csatákon,
Akkor húzd meg újra lelkesedve,
Isteneknek teljék benne kedve. Akkor vedd fel újra a vonót,
És derüljön zordon homlokod.
Szűd teljék meg az öröm borával,
Húzd, s ne gondolj a világ gondjával.

Va! mais non ... Attends sans jouer encore!
Pour le monde, un jour, naîtra l'âge d'or;
On verra finir meurtres et discordes,
De la guerre même ils se lasseront;
Alors d'un cœur fier fais sonner tes cordes
pour les dieux du ciel qui t'applaudiront.
Qu'alors jamais plus ton front ne se plisse!
Ah! ce jour venu, reprends ton archet;
Du vin du bonheur que ton cœur s'emplisse!
Vas-y, car au monde est mort le regret.

Traduit par Jean Malaplate

Nem én kiáltok

Nem én kiáltok , a föld dübörög,
vigyázz, vigyázz, mert megőrült a sátán,
lapulj a források tiszta fenekére, simulj az üveglapba,
rejtőzz a gyémántok fénye mögé,
kövek alatt a bogarak közé,
ó rejtsd el magad a frissen sült kenyérben,
te szegény, szegény.
Friss záporokkal szivárogi a földbe -
hiába füröszköd önmagadban,
csak másban moshatod meg arcodat.
Légy egy fűszálon a pici él
s nagyobb leszel a világ tengelyénél.

Ó, gépek, madarak, lombok, csillagok!
Meddő anyánk gyerekért könyörög.
Barátom, drága, szerelmes barátom,
akár borzalmas, akár nagyszerű,
nem én kiáltok, a föld dübörög.

Attila József

Ce n'est pas moi qui clame

Ce n'est pas moi qui clame, c'est la terre qui tonne,
gare à toi, gare, car le diable est devenu dément,
fuis au fond des sources pures et profondes,
plie-toi dans la plaque de verre,
dérobe-toi derrière la lumière des diamants,
sous les pierres, parmi les insectes rampants,
ô cache-toi dans le pain frais,
mon pauvre, pauvre ami.
Infiltre-toi dans la terre avec les pluies nouvelles -
c'est en vain que tu plonges ton visage en toi-même,
tu ne pourra jamais le laver que dans l'autre.
Sois la lame de la petite herbe,
et tu seras plus grand que l'axe de l'univers.

O machines, oiseaux, feuillées et étoiles!
Notre mère stérile réclame un enfant.
Mon ami, mon amour d'ami,
que cela soit terrible ou sublime,
ce n'est pas moi qui clame, c'est la terre qui tonne.

Traduit par Gábor Kardos

A fejedelemhez

Erdélyországi őszi rónaságon,
ütközetekben megfáradt hadak,
Fejedelem, ma néma hódolattal
színed előtt, imhol, megállanak.

A századok felhőiből tekints ránk
dédelgető sugárral, mint a nap.
Tekintetedre hattyús lobogóink
mély bókolással földre hajlanak.

Nemcsak magunk vagyunk: ma felvonulnak
jeledre roppant szellem-ezredek.
Őrhegy tövétől messze Dardzsilingig
tobzódó harsonáid zengenek.

Ma mind, akiknek múltban és jelenben
Te adtál messzehordó szárnyakat,
fészekbe visszavágyó szárnyalással
seregszemlédre visszaszállanak.

Imhol Diákod, kit rokont keresni
egy más világrész titka csábított,
adóját hozza... lobogó szemében
ma is kísért az oldatlan titok.

Imé, Tanítód, gyújtó fáklya-szellem,
meghajtja halvány mártír-homlokát,
ki a tudásnak büszke forradalmát
alvó szivekbe tűzzel vitte át.

És jön Tudósod, számok óriása,
s hálát leróni, im, elédbe lép,
a számlálatlan csillagokból hozza
a végtelenség szent üdvözlését.

Lajos Áprily

AU PRINCE GABRIEL BETHLEN

Dans la plaine éventée de la Transylvanie
Voici qu'en ce jour'hui sont venues s'incliner
O Prince! devant toi tes armées aguerries
Pour rendre à tes couleurs un hommage muet.

Veuille jeter sur ceux qui n'en sont point indignes
Un regard caressant comme un rai de lumière,
Vois comme nos drapeaux où s'inscrivent les cygnes
En une révérence s'inclinent jusqu'à terre.

Nous ne sommes pas seuls. Dès que tu feras signe
Par milliers ils viendront défiler fièrement,
Et du pied des Carpathes jusqu'à Dardjiling
Sonneront tes fanfares pour le rassemblement.

Tous ceux à qui tu as jadis et maintenant
Donné la liberté de s'en aller au loin,
De retour vers le nid, d'un seul envol puissant,
Pour passer ta revue convergent en ce point.

Voici ton Etudiant en quête de parents
Qu'autre continent a naguère enjolé.
Il apporte son dû... Dans son oeil flamboyant
On peut voir luire encore le mystérieux secret.

Celui-ci est ton Maître. Flambeau est son esprit.
Il incline son front de martyr de la science.
Qui a su insuffler dans les cœurs assoupis
L'inépuisable feu de toute connaissance.

Et voici ton Savant, géant parmi les nombres,
Qui s'avance vers toi pour te dire merci.
Des étoiles qui brillent au royaume des ombres
Il apporte l'hommage des mondes infinis.

És jön Poétád, éjkomor szemének
tekintetét hálával szegzi Rád,
ki annyiszor sötét márványba véste
a végzetes magyar tragédiát.

Seregek jönnek néma áhítattal!
Ha szótlan ajkuk dalra nyílana,
Fejedelem, fel az egekre szállna
a hála óriási dallama.

Seregek jönnek Hozzád megköszönni
Fejedelem, a százados csodát,
hogy milliónyi magrejtő rögödből
virtust nevelt "vitézlő oskolád".

Hogy új erőket sarjadzott az erdő,
hitet lelkedzett a termő határ,
s a napsütésben porladó barázdán
tudás-kalászt vetett a búzaszár.

Ó, égre zendülő, sötét viharban
hányszor tiporva állt a drága rög!
Arany kalász helyén hányszor sötétlett
szélfújta perje s hamvadó üszök!

Szent kincseidből hányszor nem maradt más,
csak a múltra emlékeztető romok,
hányszor torzulva dermedett az űrbe
villámsújtotta béke-templomod!

De tűz kilobbant, villám elviharzott,
ritkult szivekben megfakult a gyász,
s új tavasszal új vetéseidben
hitet termett a győzelmes kalász.

Az újrakezdés vakmerő reménye
legyőzte itt a ostromló halált,
s daccal vágott a mindig új jövőnek -
Fejedelem, a fundamentum állt!...

Ton Poète s'avance, à l'allure noble et fière,
Et son sombre regard avec le tien se croise,
Qui tant de fois déjà a gravé dans la pierre
La funeste et fatale tragédie hongroise.

Muettes et recueillies, plusieurs armées s'avancent.
Si leurs lèvres sans voix se mettaient à chanter
O Prince! jusqu'aux cieux, de la reconnaissance
Monterait le chant pur, immense et redoublé.

En foule ils viennent, O Prince! pour te remercier
Du miracle par quoi, sous le nombre infini
Des mottes de la glèbe, se cache le secret
De ton enseignement et de son noble prix.

La forêt donne vie à des forces nouvelles,
La terre nourricière suscite l'espérance,
Sur le sillon doré qui s'effrite au soleil
De la tige du blé naît le grain de la science.

Dans la sombre tempête, au milieu du tonnerre,
Que de fois n'a-t-on vu piétinée la semence!
Au lieu de l'épi d'or que de fois sur la terre
N'ont poussé que l'ivraie et le tison en cendres!

De tes trésors sacrés que de fois n'est resté
Que décombres et ruines évoquant le passé!
Que de fois foudroyé ton temple de la paix
S'est inscrit sur le vide en un geste étonné!

Mais l'éclair a jailli, le feu s'est allumé,
Et des coeurs asséchés le deuil s'est envolé.
Au retour du printemps, l'épi dru et fécond
A rendu l'espérance en de riches moissons.

Le fol espoir en un nouveau commencement
A vaincu parmi nous l'obsession de la mort.
Ta loi fondamentale, O Prince! en nous guidant
Nous appelle à l'assaut d'un futur bel et fort.

Színéd előtt ma is riadva állunk,
sírbból kiszállt az ősi félelem:
árvízzel csap ki fundamentumodra
a száguldó világtörténelem.

Hullámaid már templomokra küldi,
zivatarából pusztulás süvölt,
lábunk alatt ijesztő rendüléssel
indul a régi fejedelmi föld.

A századok felhőiből tekints ránk,
vigasztaló sugárral, mint a nap.
tekintetedre hattyús lobogóink
a megrendülő földre hajlanak.

Te vonsz majd minket végső számadásra,
Te hallgass meg, ha végzetünk siket.
Ütközetekben megfáradt hadaknak
adj meg nem rendülő, erős szívet.

Erős hitet, hogy hattyúidnak ajkán
sokára csendül még a hattyúdal -
s a szellem elrendeltetése: élet,
feltámadás és örök diadal!

Inquiets nous nous tenons au pied de tes drapeaux,
La frayeur ancestrale est sortie du tombeau:
Le cours précipité de l'histoire mondiale
Menace en déferlant ta loi fondamentale.

Ses vagues en jaillissant ont ébranlé ton temple
Sa tempête en hurlant nous apporte la ruine.
L'antique sol princier sous nos pieds glisse et tremble
En un bruit effrayant au bord de la ravine.

De la voûte des cieux jette nous un regard,
Rayon consolateur comme l'est le soleil.
Alors comme autrefois tes brillants étendards
Tomberont sur le sol en une pluie vermeille.

Avant de nous soumettre au dernier jugement
Ecoute pour savoir quel destin nous attend,
A tes armées vaillantes, épuisées de combats,
Donne un coeur fort et pur et qui ne tremble pas.

Mets la foi en nos coeurs pour que jamais ne meure
Sur nos lèvres le chant, l'espérance nouvelle.
Le destin de l'esprit est en ce qu'il demeure
Vie et resurrection, vie et gloire éternelle.

traduit par Bernard Le Calloc'h

(1990 november 14-én)

Ekhnaton éjszakája

Mikor lement a térre, már a sátrak
a lampionok fényében áztak,
gyertyák üvegek nyakában álltak,
nyári Halottak-napja-fény,
és deszkapalcokon porosan
a rózsaszínű krepp-papírbabák.

Oldalt tetováltak dombjai,
dinnyék olajzöld bőrén forradásos,
kötőtűvel kipontozott szivek.
Fent fényreklámok hullámozó haja.
Forró szél. Némi szalma.
Sötét volt az éjszaka.

Ment, ahogy körbezárta
jelenlétének álruhája,
ment mozdulatlan, egy magasvasút
futott fölötte.

*Tisztítsd meg az arcod.
Két tenyered ölébe hajtod,
tenyéröbölnyi vízre hajtod,
harántcsíkol az akarat,
itasd meg, mint egy madarat,
itasd meg, mint egy állatot,
mosd, mosd az arcod és a nap,
melynek minden sugara végén
apró keze van, majd a nap
kezével az arcod -*

La nuit d'Ekhnaton

Quand il descendit sur la place, déjà les tentes
baignaient dans la lumière des lampions,
il y avait des bougies plantées dans le col des bouteilles,
estivale lumière de Jour des morts,
et sur la planchette d'un rayon, poussiéreuses,
les poupées roses de papier crépon.

Sur le côté, des monceaux tatoués
de pastèques à la peau olivâtre, balafrée
de coeurs pointillés à coups d'aiguilles.
Là-haut, la chevelure ondoyait des réclames lumineuses.
Le vent brûlait. Cà et là, un peu de paille.
Obscure était cette nuit-là.

Il allait, tel que l'avait encerclé
le déguisement de sa présence,
il allait, immobile, un chemin de fer aérien
fuyait au-dessus de lui.

*Que ton visage soit très pur.
Sur tes mains penche ta figure,
plonge-la dans ce creux d'eau pure,
le vouloir est muscle strié,
abreuve-la comme un oiseau,
comme on fait pour les animaux,
oui, lave-la bien comme il faut,
et le soleil dont chaque rai
porte une main toute petite,
oui, le soleil sur ton visage...*

Éjszaka. Vásznai súlyosodva
függtek be a fények közé,
a pultok közé, melyek selyemcukor-mód
és úgy csillogtak, mint a hernyók;
gyertyák fulladozása, szélroham.

A régi kertben.

*A kertben volt a százezernyi,
az ostyafényű ég alatt,
a másik arcot kell lenyelni,
s a zöld virág, a bodzaág,
amelyre Júdás felkötötte magát,
s egy csillag némi zöldje fönn,
a kertben volt a mérhetetlen,
bár volnál oly kicsiny, szerelmem,
mint egy isten az ostyán.*

És jöttek már a tankok.

Fém hullámhegyek
elől futott az utca kőmederben,
futottak a puha testek fém és kő között,
egy-egy léggömböt húzva még magukkal,
dőlt bódék vászoncsattogásait,
hídkarfák loccsanásait,
távol hamut, és üveg-permetet,
s a hangközökben azt, ami fúj felettünk,
azt, ami fúj
fent, fent, a teljes égítest fölött.

Egy mellvéden vetette át magát
a többivel együtt,
együtt, meredeken gurultak,
darabosan, zökkenve hulltak,
fent sorozatok még, ők egymáson,
mint egy hegyomlás.

La nuit. Ses toiles, s'alourdissant,
s'interposaient entre les lumières,
entre les comptoirs qui comme berlingots
scintillaient, pareils à des chenilles,
asphyxie des chandelles, rafales de vent.

*Le jardin de jadis.
Il recélait tous les possibles,
sous le ciel blanc comme une hostie,
l'autre visage qu'on avale,
et la fleur verte, et du sureau
la branche où Judas va se pendre,
et le vert d'un astre là-haut,
il renfermait tout l'infini,
je te voudrais aussi petit,
mon amour, qu'un dieu dans l'hostie.*

Et déjà les tanks arrivaient.
Devant ce déferlement d'acier
la rue courait comme un lit de pierre,
la chair tendre fuyait entre pierre et métal,
entraînant après soi un ballon de baudruche,
le claquement des toiles des baraques renversées,
le clapotis des parapets,
et de la cendre au loin et la grêle des bris de verre,
et, dans les intervalles de silence, ce qui soufflait au-dessus d'eux,
ce qui soufflait
là-haut, là-haut, au-dessus de la planète entière.

Il enjamba un parapet
avec les autres,
ensemble ils dévalèrent la pente raide,
ils tombaient, comme des mottes, par à-coups,
et là-haut, toujours, le crépitement des rafales,
ils tombaient, l'un par-dessus l'autre
comme un éboulement.

Köd volt, amikor újra látni kezdett.
A vízparton feküdt. A nád.
Mellette másik test is az iszapban,
oly hűvösen nyújtózva, oly hanyatt,
mintha külön hó hullott volna rá.
Fölkelt mellőle. Egyetlen mozdulattal
emelkedett föl, mint a füst,
mellőle, vagy belőle fölkelt,
s oly áttetsző volt, amikor feküdt.
Fölkelt, feküdt, egyetlen mozdulattal.

És vitte akkor is, mikor elindult.
Homályosan, a testet vitte még.
Elnyúlt ködök vízszintesében
ment,
jobbkezelével tart

Il y avait de la brume quand il recommença à y voir.
Il gisait sur la rive. Les roseaux.
Auprès de lui, un autre corps dans la vase
aissui froid et abandonné, aussi renversé
que si une neige à part était tombée sur lui.
Il se leva d'auprès de lui, - d'un seul mouvement,
s'éleva, comme de la fumée,
d'auprès de lui, ou de lui, se leva:
couché, si transparent.
Levé, couché, d'un seul mouvement.

Il le portait encore quand il se mit en route.
Il le portait, ce corps, obscurément.
Dans l'horizontalité des brumes qui s'allongeaient,
il marchait,
la main gauche dans la main droite.

Traduit par Jean-Luc Moreau

Une affaire d'honneur

Deux locataires d'un immeuble budapestois de cinq étages se rencontrèrent devant l'ascenseur. Gustave Fried, ingénieur; Louis Gelb, négociant en peaux. Ils ne se connaissaient pas.

Dans cette grande ruche bourdonnante, jamais encore ils ne s'étaient rencontrés. Ils y habitaient pourtant depuis déjà trois ans. L'ingénieur au cinquième; le négociant au quatrième.

C'était un mardi, en juillet, avant le déjeuner, à deux heures et quart. Tous les deux, leur journée finie, se dépêchaient de rentrer. Affamés, impatients, accablés par la chaleur, énervés par les petits ennuis professionnels de la matinée.

L'ingénieur sonna pour se faire ouvrir l'ascenseur; aussitôt après lui, le boutiquier appuya à son tour sur le bouton. Ce geste, empreint déjà d'une légère hostilité, semblait dire:

"je n'ai que faire de votre coup de sonnette."

Le concierge arriva, ouvrit la porte de l'ascenseur. Les deux locataires, au mépris de toute politesse, se ruèrent vers l'étroite ouverture.

Et se heurtèrent violemment devant la porte. L'ingénieur, au sortir de ce carambolage, en avait le chapeau tout de guingois.

Ni l'un ni l'autre n'était du genre à chercher la bagarre; qui plus est ils étaient dressés au plus parfait respect de l'éducation bourgeoise. la nervosité de l'homme à jeun et l'accablement dû à la canicule firent seuls que, à la place des excuses de rigueur, les regards des deux hommes s'entrechoquèrent avec tant de haine.

"Vous pourriez vous excuser", fit l'ingénieur. Sur quoi le négociant, homme maigre et torturé d'aigreurs d'estomac, glapit d'une voix de fausset: "c'est pas la peine de foncer comme un sauvage!"

Pas question d'en rester là. Encore deux répliques cinglantes. Puis le boutiquier esquissa un geste insultant. Mais l'ingénieur l'avait devancé. Il est des personnes rondellettes qui, besoin étant, sauront se mouvoir avec une incroyable rapidité.

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques secondes, le négociant Louis Gelb écopa d'une bonne quinzaine de gifles. Héroïquement, lui aussi se démena comme un beau diable: il eut voulu frapper, ruer, griffer. Mais il ne rencontrait que le vide. Le monde s'obscurcit autour de lui, son lorgnon se brisa sur son nez, sa cravate se mit de travers.

Immobile, le concierge savourait la scène en silence. Prolétaire de conviction, l'altercation de ces messieurs n'était pas pour lui déplaire. Il se contenta de les mettre en garde: quelqu'un pouvait entrer.

A la quinzième gifle, la combativité de Louis Gelb s'effondra. Les larmes lui vinrent aux yeux. Des sanglots l'agitèrent. Son chapeau était tombé, il le

chercha, le ramassa. Sa bouche trembla: "Des brigands pareils! Ce n'est pas maintenant que je vais me bagarrer avec eux dans une cage d'escalier. Mais vous ne perdez rien pour attendre."

Le gros ingénieur avait peine à retrouver sa respiration:

"Quand il vous plaira", dit-il. Et sortant de son portefeuille une carte de visite, il la tendit au concierge. Celui-ci la transmit au gîlé, lequel s'en empara, la fourra dans sa poche en grinçant les dents de haine, puis furieusement se rua vers l'escalier, à croire que de l'ascenseur aussi il était bien décidé à se venger.

Au bout de quelques minutes, la colère de l'ingénieur s'était évaporée. Sa victoire ne lui apportait aucun plaisir. Il avait vu un jour les derniers soubresauts d'un cheval renversé sur les rails du tramway. Il était pris de la même compassion à évoquer le visage bouleversé de son adversaire, son lorgnon brisé, son geste tragique quand, d'une main tremblante, il avait ramassé son chapeau.

Chez lui, il ne souffla mot de l'affaire. C'est de mauvaise humeur qu'il déjeuna. Le repas terminé, il ne réussit pas à s'endormir comme à son ordinaire. Il s'allongea sur le divan et recouvrit son visage d'un mouchoir pour le protéger des mouches. Mais il ne ferma pas les yeux. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise. Qu'on le veuille ou non, il s'était fait un ennemi mortel dans la même maison que lui. Qu'allait faire cet individu? Il n'en resterait certainement pas là.

Oh que non! Il lui avait même remis sa carte. Sûr qu'on allait le provoquer en duel. Pour être franc, le duel, il en avait peur, notre ingénieur. Ce n'était pas tant le danger, encore que cette perspective n'eût rien d'agréable. Parce qu'enfin, c'est vrai, on peut être blessé! Mais parce qu'il avait horreur des désagréments: les témoins, les pourparlers, le temps perdu, les dépenses. Sans compter qu'il n'avait aucune expérience de la chose. Sa destinée avait voulu qu'il atteigne quarante-deux ans sans avoir jamais eu à se battre en duel.

Un quart d'heure durant, il se tourna et se retourna sur son divan, puis il rejeta le mouchoir qui lui couvrait le visage.

"Eh bien papa, on ne dort pas?" demanda la femme qui, fuyant la grande chaleur, profitait, en chemise, de la fraîcheur de la chambre.

"Non!" Et il alla au café faire un billard pour oublier.

Le gîlé venait de grimper deux étages si furieusement qu'il en avait le souffle coupé. Sur le palier du second, ses genoux se mirent à trembler de faiblesse. Pris de vertige, il s'appuya au mur. Il en avait les tripes toutes retournées.

Un spasme parcourut les poumons, son foie, son estomac. Il se sentait en proie à une honte cuisante, anéanti. A travers la rampe, il plongeait son regard dans le vide. Un instant, il fut sur le point de s'y précipiter. Mais le désespoir fit bientôt place, dans son cœur, à une violente colère. Il songea à demander réparation. A un procès, à un duel. Il aurait voulu, ce gros porc, le mettre sur la paille, le canarder, le hacher menu, le trucider, l'édenter, l'essoriller.

C'est dans cet état d'esprit qu'il parcourait maintenant la galerie ouverte, se parlant à lui-même, les poings serrés, ruminant sa vengeance.

Il sonna. La bonne vint ouvrir. Ses deux lycéens de fils accoururent, lui sautèrent au cou, l'embrassèrent. Sa femme aussi l'embrassa. On se mit à table.

L'offensé, meurtri jusqu'au fond du coeur, restait silencieux parmi les siens. Il n'avait pas la force de raconter ce qui lui était arrivé. Il était troublé, triste; c'est à peine s'il mangea. Il entendait ses fils bavarder gaiement sans se douter de rien. Mais sa femme était une bonne épouse. Elle remarqua que quelque chose n'allait pas. Sûrement à cause du magasin. Alors, à quoi bon l'énerver, le pauvre. Elle ne lui posa aucune question. Mais, pour au moins quelque peu l'apaiser, quand elle lui caressa les cheveux après le déjeuner, elle y mit deux fois plus de tendresse.

Il fut envahi par une ineffable sensation de bien-être qui le dédommageait de toutes ses peines. Il regarda sa femme, embrassa ses deux fils sur la tête et dit à voix basse:

"La vie est si moche. Sans un nid où se réfugier, il y aurait de quoi devenir fou."

Lui aussi s'allongea sur le divan pour faire la sieste, tout comme l'autre, un étage plus haut, juste au-dessus de sa tête. Mais lui ensuite, il ne put vraiment pas fermer l'oeil. Ni l'après-midi, ni la nuit. Que faire? A la fin de cette amère journée, il jeta, en se couchant, un regard anxieux sur sa femme qui, dans le lit double, dormait la tête sur l'autre oreiller. La réveiller? Lui dire quand-même ce qui s'était passé? Lui demander conseil? Impossible.

Il n'était pas assez héroïque. Il n'arrivait même pas à imaginer en quels termes il aurait fallu relater l'événement. Il essaya de lire, sans succès. Il éteignit la lumière. Il but de l'eau; Il prit du bromure. Finalement, il décida que mieux vaudrait, tous comptes faits, demander réparation à cet individu. Un duel! Voilà qui le rassurait, le satisfaisait. Une seule chose troublait quelque peu l'équilibre retrouvé de ses sentiments: de sa vie, lui non plus ne s'était jamais battu en duel. Il ne savait pas même comment engager pareille affaire. Et, les yeux fermés, il commença à réfléchir. Comme témoin, qui donc pourrait convenir parmi ses connaissances de café?

L'affaire de la cage d'escalier ne défraya pas la chronique. Le concierge bien sûr ne manqua pas de la raconter à qui voulait l'entendre, mais comme les intéressés eux-mêmes n'en soufflèrent mot, la nouvelle ne monta pas plus haut que le monde ancillaire, les cancans des cuisinières et des femmes de chambre. L'immeuble finit par classer cette affaire de filles qui, pour l'essentiel, resta un secret. Ce qui compte c'est que ni la famille de l'ingénieur, ni celle du négociant n'en surent rien.

Un jour passa, puis deux, puis toute une semaine. Gustave Fried qui, à chaque coup de sonnette, s'attendait à voir apparaître les témoins du négociant, finit par se rassurer.

"Allons! Pour ce qui est du duel, je crois que je suis tranquille. Il m'aura fait un procès, le pauvre. Je risque une amende de cinquante peng⁶; c'est cher payé; avec une telle somme, il y aurait mieux à faire."

Juillet passa, vinrent août, septembre, octobre; mais de procès, point. L'ingénieur ressentit d'abord une certaine compassion, puis une nette sympathie envers son ennemi d'hier.

"Un homme intelligent, pensa-t-il, apparemment il ne fait rien. Et d'ailleurs, à quoi bon nous agiter? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre des gens de la Haute!"

L'ingénieur avait vu juste: le gillé en avait pris son parti, il ne ferait rien. Mais ça n'avait pas été simple. Avant de renoncer à sa vengeance, Louis Gelb avait traversé bien des tourments. Et bien des choses avaient joué dans cette décision. A commencer par le petit monde dans lequel il vivait. Dans le cercle de ses amis, il n'avait pas trouvé une seule personne digne de sa confiance. A qui aurait-il pu raconter au café qu'on l'avait frappé? Qui ne se serait pas moqué de lui? Qui donc, parmi les gens qu'il connaissait, aurait été capable de se montrer suffisamment chevaleresque? Son instinct lui faisait pressentir avec acuité qu'il ne pourrait, dans cette douloureuse affaire, compter sur personne. Il se tut donc et laissa le ver, qui secrètement le rongait, poursuivre ses ravages. Jusqu'au moment où, sous l'effet de tant d'émotion contenue, la pepsine s'en prit à son estomac. Il dut garder le lit pendant deux semaines. Un duel n'était plus possible. Seule restait l'éventualité d'un procès. Oui mais voilà, un procès c'était une chose abominable. Il n'allait pas manquer d'exhumer les pénibles détails d'une affaire déjà enterré. Dieu merci! Tout est calme. Personne ne sait rien. Le concierge? Au diable le concierge, les bonnes et tous leurs commérages! De procès, il n'y en eut pas davantage. Après un long débat intérieur, sa colère reflua. Sa haine devint honte dans son âme offensée, ce qui, au début, lui causa de profondes, d'humiliantes souffrances. Puis, avec le temps, la honte aussi s'estompa. Pour finir, elle ne l'irrita guère plus que ne l'aurait fait une poussière logée sous sa paupière.

Un jour de la mi-octobre, alors que, cette fois encore, il rentrait du bureau, Louis Gelb arriva au pied de l'escalier au moment même où l'ascenseur allait démarrer.

"Ohé! cria-t-il. Moi aussi, je suis là!" et il sauta prestement dans la cabine.

Bien mal lui en prit. Dans l'ascenseur - quelle horreur de ne pas l'avoir vu plus tôt - se trouvait justement l'ingénieur en covercoat de demi-saison, coiffé d'un chapeau gris. Il était déjà trop tard pour faire demi-tour. La fillette du concierge -et non pas, Dieu merci, son père, témoin de l'affaire - appuya sur le bouton et l'ascenseur s'éleva dans un ronronnement.

Dans l'étroite cabine, tous deux se tenaient cois. Ils s'étaient fait peur. Gustave Fried attendait l'attaque avec angoisse: et si l'autre voulait prendre sa revanche. Le négociant ne put empêcher ses muscles de se contracter, excité qu'il était de se trouver si près de son adversaire. Mais il se maîtrisa. Les lourdes mains de l'ingénieur, ces mains d'où les fameuses gifles étaient issues, dépassaient des manches du manteau, aussi effrayantes que naguère, noueuses, épaisses, couvertes d'une noire et virile toison.

Vingt secondes s'écoulèrent. Vingt secondes atroces, suffocantes. Puis l'ascenseur s'arrêta dans un hoquet. La fillette ouvrit la porte:

"Quatrième!" dit-elle d'une voix fluette.

L'ingénieur fit un mouvement. Il s'effaça pour laisser le passage. Il y avait dans son geste quelque chose de modeste, de gentil, presque de chaleureux. Il regarda l'autre; il semblait demander la paix. L'air de dire:

"Vas-y, sors, ne fais pas de bêtises, tu vois bien que je regrette."

Louis Gelb sortit de l'ascenseur. Tous deux de sentirent soulagés.

L'ingénieur eut la vague impression qu'il aurait peut-être dû lui dire un mot aimable. Ne fût-ce que "pardon", et il regretta de ne pas l'avoir fait.

Le négociant, par contre, se saisit avec joie de ce soupçon de réparation.

"Parole d'honneur, c'est qu'il a eu la frousse" se dit-il, tout content. Il aurait pas aimé que je lui rentre dedans, je l'ai bien vu!"

Il n'était plus le même, il était tout ragaillardi.

"Quel temps magnifique! J'ai rarement vu une aussi belle journée d'automne!" dit-il à sa femme en passant à table.

En octobre et novembre, le hasard multiplia les occasions de rencontre. La méfiance des deux hommes se dissipa, ils s'habituèrent au visage l'un de l'autre.

Vers la fin novembre, Louis Gelb passait dans la rue Kígyó pour se rendre à sa banque. Un monsieur corpulent venait en sens inverse; arborant un aimable sourire. Le visage lui était tout à fait familier mais sur le coup, le négociant fut incapable d'y mettre un nom. A tout hasard, il porta la main à son chapeau pour se découvrir. Ils marchaient vite; ils se trouvèrent bientôt nez à nez. L'autre salua également. Ils se regardèrent et rougirent. Louis Gelb, de dépit, en aurait piétiné son chapeau. Le visage familier était celui de Gustave Fried et ce type, dire que lui, nom d'un chien, il ne l'avait pas reconnu assez vite: il l'avait même pas salué!

Mais rien à faire, ce qui était fait était fait. Depuis, chaque fois qu'ils se rencontraient, l'ingénieur saluait le négociant. Il le saluait le premier, à vingt pas, d'un geste amène et large. Au début, Louis Gelb mesura ses propres coups de chapeau; après quoi, il commença à perdre de sa raideur. Ils finirent par faire assaut de politesse. En vain aurait-on cherché des Budapestois se saluant avec une aussi délicate courtoisie. Leur sourire était un arc-en-ciel, leur coup de chapeau, une déclaration d'amour.

Dans la semaine de Noël, l'ingénieur se rendit au théâtre avec sa femme. Vers minuit, quand ils arrivèrent devant la porte de leur maison, ils y trouvèrent les époux Gelb emmitoufflés dans leur pelisse.

Les femmes, en fait, étaient de vieilles connaissances. Non pas des amies, mais elles s'étaient déjà rencontrées; quoi de plus naturel, elles habitaient sous le même toit.

Elles engagèrent aussitôt la conversation. "Quelle horreur, ce concierge!

- Nous faire poireauter comme ça, le temps qu'il se décide à sortir du lit, c'est insensé!

- A Berlin, les locataires ont la clé.

- Vous étiez où? Au cinéma?

- Non, au théâtre!

- "Le théâtre, c'est mieux, moi non plus, je n'aime guère ces films parlants"...

Les deux hommes se tenaient à l'écart, embarrassés, sans dire un mot.

La femme de l'ingénieur s'en avisa:

"Mais au fait, vous ne vous connaissez peut-être pas! Chère Madame, permettez-moi de faire les présentations. Mon mari!"

Gustave Fried salua d'un grand coup de chapeau, baisa

respectueusement la main de la dame en manteau de fourrure, puis se tourna vers l'autre homme. Il claqua les talons et modeste, aimable, d'une voix un peu timide:

"Fried..." dit-il en tendant la main.

Le négociant hésita une seconde puis accepta. Ils se serrèrent la main, longuement, chaleureusement. C'était une nuit d'hiver, merveilleuse et pure. La neige tombait à doux et gros flocons. Enfin soulagés, les deux adversaires, ivres de bonheur, étaient bien près de tomber dans les bras l'un de l'autre.

Traduit par Jean-Pierre Mondon sous la direction de
Jean-Luc Moreau

Traduire Örkény

Les quelques textes qui sont ici présentés ont été élaborés au cours de mon séminaire de traduction littéraire, au Département de Français de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pendant le premier semestre 1990.¹

Les étudiants aiment traduire, veulent traduire. C'est parfois une demande de facilité: traduire leur paraît une tâche plus aisée que créer un texte autonome. C'est aussi tout le contraire: ils prennent vite conscience que traduire est un travail difficile, ingrat, imparfait, au sens propre du terme: jamais définitif.

Traduire implique un pari: la perfection doit être possible. A la recherche de cette perfection alternent frustration et excitation. Il s'agit de combler un écart, entre le texte original et la langue d'arrivée, entre l'étranger et le familier, ou l'inverse. C'est là précisément, je crois, le stimulus pédagogique de ce séminaire de traduction. Les rôles sont apparemment inégaux. Les étudiants sont tous hongrois. Le professeur est seul francophone: double tentation d'avoir le dernier mot ("c'est gauche", "c'est lourd", "ça ne se dit pas".) En réalité les "trouvailles", les expérimentations stylistiques de l'apprenant font prendre conscience à l'enseignant du caractère éventuellement conventionnel, plat et fade, de son propre style!

Enfin, les rôles sont inversés lorsqu'il s'agit de lire le texte hongrois. Les étudiants sont ici en situation de supériorité. C'est leur langue, c'est leur culture, c'est leur écritain. Ils ont l'initiative, la responsabilité du commentaire, de l'analyse. Mais en français, sous le regard étranger du Français, l'évidence familière révèle parfois des reliefs insoupçonnés.

Pourquoi Örkény et ses *Egyperces novellák* (*Minimythes* dans la traduction de Tibor Tardos)? A priori ce choix n'étonne sans doute personne, tant l'oeuvre est célèbre en Hongrie. Qui plus est, ces textes brefs sont une matière idéale pour un travail fractionné en "heures de cours" et bien d'autres enseignants en ont eu l'idée avant moi.

Mais il se trouve que ces nouvelles rythment ma propre découverte de la Hongrie. Des années auparavant, sans y comprendre grand-chose, sans que même s'éveillât mon intérêt, j'avais lu quelques uns des textes traduits par Tibor Tardos. Il y a trois ans, je lisais mon premier texte en hongrois: *A Végzet*. Un an plus tard, je commençai à comprendre.

En vue de cette publication, j'ai retenu cinq nouvelles: *A Végzet* (*Fatalité*),

¹ Ont participé à ce séminaire et aux traductions: Boros Edina, Kováts Sasvári Ilona, Lutter Andrea, Majoros Ottó, Nagy Mónika, Nyakas Tünde, Orosz Zsuzsanna, Tésenyi Ferenc, Tomasovszky Orsolya.

Étvágy (Fringale), *Gondolatok a pincében* (Pensées dans un souterrain), *Üzenet a palackban* (Message dans une bouteille), *Nézzünk bizakodva a jövőbe* (Ayons confiance en l'avenir).

Le choix de *Végzet* entraîne les deux suivants. Il y a, commune aux trois récits, la métaphore qui traite les humains en animaux et inversement.

Dans *Végzet*, les humains sont exterminés comme des insectes nuisibles, par un insecticide précisément ("rovarirtó szer"). Dans *Étvágy*, les prisonniers du camp deviennent des "termites", des "points noirs", des "vers", qui dévorent tout, ces images étant elles-mêmes associées à des forces naturelles dévastatrices (tremblement de terre, inondation ou raz-de-marée) et répugnantes ("mint egy kukactenger hullámverése" = "comme une mer de vers qui déferle"). Dans *Gondolatok...*, la métaphore fonctionne dans les deux sens: le rat se rêve petite fille, mais le rat et le genre humain sont réunis dans le "nous" du narrateur ("mert ilyen telhetetlenek vagyunk!" = tant nous sommes insatiables!).

Dans ces trois nouvelles l'évacuation de la psychologie, qui permet l'oeuvre grotesque, ne se fait pas de la même façon. Dans *Végzet*, à la faveur du conte populaire parodié, opère une mécanique absolument insensible. Le père, la mère, les deux enfants, les voisins etc... sont des abstractions nécessaires pour mettre au point ce jeu de massacre où les humains tombent... comme des mouches. Dans *Étvágy*, il y a une complication des effets narratifs. On retrouve en introduction le motif du conte populaire. Vient ensuite une narration à la première personne du pluriel, scrupuleuse et réaliste, du type "Souvenirs de camp". La fantasmagorie n'en est pas absente ("már messziről ránk vigyorgtak sárga fogazatukkal" = "du plus loin qu'elles nous voyaient, [elles] ricanaient de toutes leurs rangées de dents jaunes"). Elle devient fantastique cauchemardesque dans la deuxième moitié du récit. Le "nous" du narrateur est alors submergé, englouti, encore plus que le traîneau et son petit cocher. Mais le mot de la fin, le "trousseau de clés" arrache brusquement le lecteur au récit fantastique: c'est l'effet "grotesque".

On observe donc dans *Étvágy* une complication de la narration, un volontarisme brutal de l'effet grotesque (et l'on comprend bien pourquoi: c'est qu'il y a, au coeur du récit, l'horreur vécue du camp de concentration). Dans *Végzet* au contraire, il y a une économie frappante des moyens narratifs, des détails significatifs, une ellipse du sens bien cohérente avec le conte populaire (la distraction fatale de la cuisinière n'est pas expliquée), une préparation de l'effet grotesque avec, par exemple, l'intrusion progressive du contexte moderne dans le cadre archaïque du conte populaire.

Végzet, ce serait le mécanisme grotesque à l'état pur. *Étvágy* utilise explicitement un vécu douloureux personnel, celui de l'auteur, et en même temps, pour ainsi dire "historique" (les camps de concentration). Dans *Gondolatok a pincében* le titre affiche d'emblée l'intention grotesque (il parodie les *Gondolatok a könyvtárban*), les chimères humaines sont moquées à travers la métaphore animale, pourtant, phénomène rare chez Örkény, l'émotion perce (ou est-ce une illusion psychologisante du lecteur français?)

On retrouve le procédé de la parodie moqueuse dans les deux dernières nouvelles: *Üzenet a palackban* ou *Comment Becze Benedek inventa la brasse* et

prophétie euphorique dans *Nézzünk bizakodva a jövőbe*. Le lecteur français sera sans doute sensible à la fantaisie stylistique (enflure et minutie incongrues dans *Üzenet...*) ou proprement linguistique (dans *Nézzünk...*) qui s'y donne libre cours. Surtout, il pourra saisir le fil des rêveries qui hantent l'imaginaire hongrois, rêve d'une Grande Hongrie baignée par la mer, d'une langue rayonnant au-delà de ses frontières, rêve où s'exprime un traumatisme qu'il est souvent loin de soupçonner, enfermé qu'il est, parfois, dans ses certitudes héritées.

J'ai déjà fait allusion à la traduction de Tibor Tardos, publiée chez Gallimard en 1970. On se posera peut-être la question de l'utilité d'une nouvelle traduction. Mais outre le fait qu'il s'agit seulement d'un choix de nouvelles et qu'une traduction est rarement, ou jamais, définitive, c'était d'un intérêt supplémentaire dans le contexte d'un atelier de traduction. L'oeuvre de Tibor Tardos opposait une autre voix à celle du professeur et proposait parfois une autre interprétation. Nous avons préparé, chacun de notre côté les étudiants et moi, une traduction de la nouvelle retenue, il y avait ensuite discussion, mise au point d'une version unique, enfin confrontation avec celle de Tibor Tardos. Il était facile de remarquer une certaine infidélité, revendiquée d'ailleurs par l'auteur, qui parle d'adaptation et non de traduction: il condense, il amplifie, il remanie parfois le texte original, il omet des détails qui nous ont semblé importants (par exemple la complexité de la narration dans *Étvágy*). Son parti pris de traducteur est donc tout différent du nôtre. Surtout, ses "trouvailles" sont nombreuses et admirables, mais il n'en a sacrifié aucune et cela donne une redondance étrangère, il me semble, à l'oeuvre d'Örkény. Au lecteur de juger.

Fatalité

Il était une fois dans une toute petite ferme de la Grande Plaine Hongroise une famille, le père, la mère et les deux enfants, tous amateurs de pogatchas.² Quand elle en avait le temps, pour faire plaisir aux siens, la maman leur faisait une grande fournée de pogatchas.

Mais un jour, au lieu de farine, elle pétrit la pâte à l'insecticide. Au goût, ce n'était pas moins bon. Ils se régalerent de pogatchas et, au matin, ils étaient morts tous les quatre, le père, la mère et les enfants.

Le quatrième jour on les enterra et toute la parenté se réunit, avec les voisins, proches ou lointains, pour le repas de funérailles, comme il se doit. Ils burent un petit vin de la puszta et avec ils grignotèrent ce qui restait des pogatchas. Et les

² pogatcha: petit gâteau salé. les pogatchas cuits sous la cendre et donnés en viatique au fils parti à l'aventure, sont un motif fréquent des contes populaires hongrois (note du traducteur).

voilà partis ad patres, tous autant qu'ils étaient.

Les ambulanciers - le médecin, les deux brancardiers et le chauffeur - n'avaient plus rien à faire, seulement hocher la tête en faisant le tour de tous ces morts. Et avant de repartir, ils mangèrent quelques pogatchas avec un doigt de vin pour faire passer.

Sauf le chauffeur. Il ne pouvait pas boire de vin, puisqu'il conduisait, d'ailleurs il n'aimait pas les pogatchas. Mais ce qui restait encore dans le plat, il l'enveloppa dans du papier journal et le posa par terre à côté de son siège, pour ne pas le laisser perdre. Cela fera encore un heureux, pensait-il.

Et maintenant sauve qui peut!

Fringale

Loin, très loin, par-delà la double rangée de barbelés, apparut le traîneau. Comme sorti d'un conte: tiré par deux petits chevaux velus, conduit par un tout petit cocher à bonnet de fourrure, avec un chargement de miches de pain ventruës dont la sombre silhouette se détachait dans le lointain.

Il venait trois fois par semaine. Nous étions huit mille qui tous, toujours, le regardions. Parfois il apportait des têtes de cheval écorchées qui, du plus loin qu'elles nous voyaient, ricanaient de toutes leurs rangées de dents jaunes. Une autre fois du poisson salé, ou du millet, ou des conserves. Cela faisait du bien de regarder, même si c'était en pure perte, car le traîneau, devant le portail du camp, obliquait vers les entrepôts, où la majeure partie des aliments était volée.

Ce jour-là, il en fut autrement. Comme par miracle, le portail s'ouvrit et le petit cocher à bonnet de fourrure conduisit l'attelage droit dans la lagerstrasse. Au même instant le camp frémit, comme lorsque la terre se fend en deux.

Il y avait quatre rues dans le camp. Huit rangées de baraquements blottis sous la neige. Les portes s'ouvrirent, les rues s'emplirent, un flot de termites noires coula vers le portail.

Ce ne fut pas long.

Les points noirs encerclèrent le traîneau, le submergèrent, l'engloutirent, comme une mer de vers qui déferle. Ils se piétinèrent, grouillèrent quelques minutes, puis refluèrent dans la rue principale, s'éparpillèrent dans les ruelles et disparurent dans les baraquements. Le traîneau restait là.

Le traîneau restait là, mais ni le pain, ni les deux petits chevaux velus, ni le petit cocher à bonnet de fourrure n'étaient plus là. Seuls le traîneau vide, le manche du fouet et les pièces de harnachement qui ne sont pas en cuir: des chaînes, des boucles, des anneaux. Ah! et aussi un trousseau de clés.

Pensées dans un souterrain

Par une fenêtre cassée, le ballon était tombé dans le couloir du sous-sol.

L'un des enfants, la petite des concierges, une fillette de quatorze ans, descendit en boitant le ramasser. La pauvre avait eu une jambe sectionnée par le tramway. Elle était contente quand les autres la laissaient leur rapporter le ballon.

Le sous-sol était plongé dans la pénombre, mais il lui sembla que quelque chose avait bougé dans un coin.

- Minou! appela la fillette à la jambe de bois, la fille des concierges. - Mais comment tu as fait pour venir ici, mon petit minou?

Elle ramassa le ballon et s'en fut, aussi vite qu'elle pouvait.

Le sale vieux rat puant - c'était lui le minou - restait stupéfait. Personne ne lui avait encore parlé ainsi.

On l'avait toujours détesté, on lui jetait des morceaux de charbon, ou on fuyait devant lui, épouvanté.

Pour la première fois il songea comme tout aurait été différent, si le hasard l'avait fait naître chat.

Même - tant nous sommes insatiables! - tout de suite il poursuivit plus loin le fil de ses chimères. Et s'il était né petite fille, la petite fille des concierges, à la jambe de bois?

Mais là, c'était trop merveilleux. Là, il ne pouvait même pas l'imaginer.

Message trouvé dans une bouteille repêchée dans l'océan pacifique

Ici même, par dix-sept degrés de latitude sud et cent-cinquante-et-un degrés de longitude ouest, à peu près à la hauteur des îles d'Otaïti, dans des conditions météorologiques fort mauvaises, au cœur de la nuit obscure, parmi les vents déchaînés, sous une pluie torrentielle, ballotté par une forte houle, quand les autres Hongrois, tous de braves matelots, eurent péri en mer, je m'avisai tout-à-fait par

hasard, qu'en lançant mes deux bras en avant et en les ramenant brusquement en arrière, comme si je ramais, tout en détendant les jambes comme font les grenouilles pour sautiller, alors, au lieu de couler moi aussi et de me noyer, je me maintenais à la surface des flots. Chers amis, mes bons concitoyens de Felsőpáhok! Est-ce bien vrai? Etiez-vous au courant? Et si vous l'étiez, pourquoi ne l'avoir pas dit? Je suis à bout de souffle. Si j'arrive à tenir encore dix minutes, peut-être un bateau dérouté m'apercevra-t-il et il me sauvera? Sinon, je fais savoir par la présente à tous mes compatriotes bien-aimés que je m'appelle Benedek Bencze! Hongrois! Ho ho! Ecoutez! Prêtez l'oreille à mes paroles et si vous tombez dans un semblable péril, battez des pieds et des mains pour ne pas vous laisser engloutir par les flots. Je salue ma bru, mon fils, et que Dieu garde la belle patrie hongroise!

Ayons confiance en l'avenir!

Dans quelque cent-dix, cent-quinze ans environ, par un beau jour d'été, toutes les cloches du pays sonneront à toute volée. Beaucoup de gens n'y feront même pas attention, pourtant ce joyeux carillon sera l'annonciation de grands changements.

L'ancien palais royal de Visegrád, d'ici là sera reconstruit dans une splendeur inouïe, avec d'immenses salles, des jardins suspendus. A la cérémonie inaugurale - qu'annoncera la sonnerie de cloches - quelques vieillards fondront en larmes. Alors en vérité sonnera l'heure, l'heure historique et solennelle, où prendra fin la déveine millénaire.

Visegrád ne sera plus alors la capitale de ce petit bout de pays, mais celle de la République Hongroise Danubienne, dont les côtes seront baignées par quatre ou cinq mers. On l'appellera "Danubienne" pour la différencier d'une autre, la République Hongroise de Basse-Rhénanie, peuplée non de Hongrois, mais de Bas-Rhénans miteux, avachis, qui auront pris le nom de Hongrois par superstition.

On ne saurait même imaginer comme il fera bon alors être Hongrois! Il suffit peut-être de dire que le mot "hongrois" - pendant cette bagatelle de cent-quinze années - se fera verbe, qui plus est dans une acception laudative.

"Hongarisir" voudra dire par exemple en français: se saouler la gueule. En espagnol: trouver de l'argent dans la rue et se baisser pour le ramasser; en dialecte catalan: "guéri de mon douloureux lumbago, je me baisse sans effort". Et si à Londres on dit: I am going hongarisir (c'est-à-dire littéralement: je vais hongarisir), cela signifie: "Cette femme divine, que tu vois là-bas, je m'en vais l'aborder, lui parler, lui prendre le bras, l'emmener chez moi et..." (ensuite un gros mot).

Un autre exemple: "Je hongarisis, tu hongarisis, il hongarisit, nous

hongarisissons (verbe du deuxième groupe), signifiera dans sept langues civilisées (le norvégien, le grec, le bulgare, le basque etc...): "je mange (tu manges, il mange, nous mangeons) du rôti de canard avec une salade de concombres nouveaux, pendant que Yehudi Menuhin me joue au violon un air de csárdás."

Continuons: "Maman, je peux aller hongarisir? - D'accord, va hongarisir! signifiera en letton qu'un petit garçon demande la permission d'aller au cinéma et que la maman, après un moment d'hésitation, l'y autorise, pourtant le film est interdit aux moins de dix-huit ans.

Mais laissons-là l'étranger! Chez nous aussi il y aura beaucoup de noms de changés. Par exemple au lieu de vanille, mot étranger, l'usage aura "guerre", dont l'acception ancienne aura pareillement disparu. Dans la pâtisserie de Visegrád on pourra donc lire au-dessus du comptoir aux glaces:

Fraise

Rhum

Guerre

Chocolat

C'est ainsi que nous vivrons. D'ici là, pendant ces quelques années, il faut tenir le coup.

Comptes rendus

Semaine du théâtre et du cinéma hongrois

Du 11 au 16 juin 1990, à l'occasion du bicentenaire de la création de la première troupe de langue hongroise, s'est déroulée à Paris, dans l'auditorium de la ravissante galerie Colbert (Bibliothèque nationale), une semaine du théâtre et du cinéma hongrois. Côté hongrois, ont collaboré l'Institut hongrois du théâtre, avec Anna Lakos, le Bureau de représentation des droits des auteurs (Artisjus), et l'Institut hongrois de Paris; côté français, ont participé la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, la Comédie Française, avec Jean-Loup Rivière, et les Editions Théâtrales, avec Jean-Pierre Engelbach et Mireille Davidovici.

Le but de cette manifestation était de faire connaître en France des auteurs et des réalisateurs hongrois contemporains. Les Comédiens Français, dirigés par Alain Pralon, ont donné lecture d'une pièce par jour, et un film a été projeté chaque soir. Dans cette belle salle, devant un auditoire fourni, les comédiens ont su mettre en valeur la spécificité de la dramaturgie hongroise.

La semaine s'est ouverte par une pièce de Pál Békés, *Sous les yeux des femmes garde-côte, l'avion...* Ce titre étrange vient d'un traité d'aéronautique que Milán, le personnage principal, doit traduire. Dans son nouvel appartement, il n'y a pas de porte, mais - denrée rare - le téléphone. Les voisins de palier en profitent pour l'envahir: un aveugle bavard, une femme coquette poursuivie par son mari jaloux, une vieille grabataire un peu sorcière... Comment travailler dans ces conditions? Absurdité des situations, langue très actuelle, vivacité des répliques: telles sont les caractéristiques de cette pièce du romancier et traducteur Pál Békés, né en 1956.

La pièce de Péter Nádas, *Rencontre*, qui fait partie d'une trilogie, a paru d'autant plus grave par contraste. Dans cette véritable tragédie, un jeune homme rend visite à une vieille femme et l'interroge sur son père qu'elle a connu dans des circonstances dramatiques. La femme ne livre que des bribes de souvenirs. Quels liens mystérieux unissent ces deux êtres? Les noeuds d'un passé douloureux se défont au fil d'un jeu de cache-cache. Péter Nádas, né en 1942, reporter, photographe, journaliste, puis romancier, restitue parfaitement l'ambiguïté des rapports humains à travers un langage subtil. La pièce a été créée par la compagnie Alain Timár au festival d'Avignon 1990, et une autre pièce de Nádas, *Le Ménage*, a été lue.

Dans *Les Malheureux*, pièce de Milán Füst (1888-1967), Vilmos, un imprimeur d'ouvrages religieux, trompe Róza, sa maîtresse en titre, qui ne survit que grâce aux dons intéressés du voisin boucher. Róza perd son enfant, la mère de Vilmos se suicide ainsi que son autre maîtresse, Vilma. L'imprimeur est-il le seul

coupable? N'est-ce pas plutôt l'égoïsme et l'hypocrisie qui ont anéanti en chacun des protagonistes tout sentiment humain? A travers de courtes répliques, Füst, poète et romancier majeur, brosse un tableau impitoyable de la misère physique et morale d'êtres déclassés. Des Malheureux, il a dit: Le bonheur n'est pas un bon sujet. Le malheur nous pousse à bouger. Ces trois premières pièces ont été publiées aux Editions Théâtrales, sous la forme de petits volumes élégants et sobres. Jean-Pierre Engelbach, directeur, a pour politique de ne pas subordonner la publication des textes à leur mise en scène éventuelle. On peut se procurer les livres et le catalogue directement aux Editions Théâtrales (4, rue Trousseau, 75011 Paris, tél. 43.38.04.09).

Au menu de la quatrième lecture, Tête de poulet de György Spiró. Dans la cour d'un immeuble des faubourgs de Budapest, une vieille femme qui rentre du marché avec des têtes de poulet pour son chat trouve celui-ci pendu. Ce sont deux voyous qui ont fait le coup. La vieille ameute les voisins par ses hurlements. Mesquinerie, violence, solitude, mal de vivre sont dépeints sans complaisance à la lumière de ce petit drame, dans un style à mi-chemin du réalisme froid et de l'hyper-réalisme débridé. Né en 1946, Spiró écrit pour le théâtre depuis l'âge de seize ans, tout en étant poète, romancier et traducteur. La pièce a elle aussi été lue au festival d'Avignon, et on devrait l'entendre bientôt sur les ondes de Radio-France.

De Miklós Hubay, Le Carnaval romain nous montre une diva déchue, Margit, devenue ouvreuse de théâtre. Elle ne vit que pour ses chats, et son seul admirateur est le concierge. A l'occasion de la visite d'un auteur, le directeur du théâtre met en répétition l'une de ses pièces en donnant le rôle principal à l'actrice. Mais elle découvrira que son retour sur les planches n'est qu'un leurre. Hubay, né en 1918 et donc doyen de cette semaine, se rattache pourtant aux tendances dramatiques actuelles par sa recherche d'effets absurdes. Le texte français de cette pièce est publié aux Editions Corvina (Budapest). Une autre pièce de Hubay, L'école des génies (publiée aux Presses Orientalistes de France), a été créée en Avignon par le théâtre Móricz Zsigmond de Nyíregyháza et la compagnie Alain Timár.

Cette semaine s'est achevée par la lecture de L'Hymne, de György Schwajda. Au petit déjeuner, un couple mal réveillé dialogue. Abruti de travail et d'alcool, le mari ne se souvient pas de ses actes nocturnes: il a réveillé sa femme pour lui faire chanter l'hymne national dans la cour de l'immeuble. La situation empire chaque jour, ils doivent payer une amende, on leur prend leurs enfants, et le mari finit par devenir criminel. Un théâtre minimaliste à la structure répétitive, qui dérape dans l'absurde par l'énormité des situations présentées comme banales. L'auteur, né en 1943, a fait tous les "petits boulots" possibles avant de devenir dramaturge à succès. L'Hymne a été lu au festival d'Avignon 1990.

Après cette dernière lecture a eu lieu un débat sur la dramaturgie hongroise contemporaine, animé par le journaliste Jean-Pierre Salgas et par Jean-Loup Rivière, réunissant les auteurs, les Comédiens Français, les traducteurs, les organisateurs de la semaine, et naturellement le public. On a évoqué le décalage culturel et ses effets inattendus (la même phrase peut faire rire en France et

grincer des dents en Hongrie), l'influence de l'histoire ancienne et surtout récente sur l'écriture des pièces, et le rôle particulier de la littérature dans un pays où elle a dû assumer bon gré mal gré l'expression de tabous socio-politiques.

Les films projetés ont permis de donner une vue d'ensemble de la très riche cinématographie hongroise. Il s'agissait de: Une journée bénie, de Péter Gothár, Répétition de minuit, de Miklós Szurdi, Blessures légères, de György Szomjas, Perdition, de Béla Tarr, Eldorado, de Géza Bereményi, et enfin Mémoires d'un fleuve, de Judit Elek, une coproduction franco-hongroise. Une semaine fertile en découvertes et en rencontres! Et en 1991, il paraît que ce sont les Hongrois qui accueilleront les Français, afin de poursuivre et de consolider ces échanges dans les domaines théâtral et cinématographique. A bientôt, donc...

(Sophie Kepes)

Journées hongroises en France

Avignon

C'était comme si la présence du Théâtre Móricz Zsigmond de Nyíregyháza au début d'août 1989 avait été l'ouverture symbolique des changements survenus en l'Europe centrale et orientale. La compagnie hongroise invitée par Alain Timar, directeur d'origine hongroise du Théâtre des Halles en Avignon, présenta une adaptation de l'oeuvre de Bohumil Hrabal: *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*.

Le succès auprès du public et des gens de théâtre a incité Ivo Krobot, metteur en scène de Cinoherni Klub pragoise à envisager dans l'avenir une collaboration des deux théâtres. Le premier fait marquant de cette collaboration fut la mise en scène d'Alain Timar à Nyíregyháza en octobre 1989. Il a monté le *Rhinocéros* de Ionesco. Dans sa conception, le message universel de la pièce a pris des accents d'une actualité brûlante. (Deux mois avant la chute du dernier dictateur de l'Europe!) Cet événement a trouvé sa suite dans les manifestations hongroises du Festival d'Avignon 1990. Grâce au dévouement d'Alain Timar et à l'ouverture d'esprit d'Alain Crombecque, directeur du Festival, la culture hongroise a eu une place privilégiée dans le programme. *La Rencontre* de Péter Nádas dans la mise en scène d'Alain Timar figurait au programme "in" du Festival, du 12 au 13 juillet. La création du Théâtre des Halles a attiré un grand nombre de spectateurs, presque chaque soir la salle était comble. Outre la critique favorable de la presse locale et régionale, les grands quotidiens nationaux l'ont également bien accueillie. La seule exception fut Libération (le 18 juillet). Les propos de R.S. semblent manifester à l'égard du metteur en scène une animosité fondée sur des préjugés qui ont fait obstacle à sa compréhension de l'oeuvre. Il remet en question par exemple la rencontre entre Marie et l'Homme de sa vie. Le journal est connu depuis longtemps par le sérieux de ses prises de position culturelles: se permettrait-il cette fois l'insoutenable légèreté?

Le Théâtre des Halles a ouvert ses portes à d'autres pièces. Les après-midi, le public a pu assister aux lectures de la *Tête de poulet* de Spiró, du *Ménage* de Nádas, des *Châtiments* de Kornis et de l'*Hymne* de Schwajda. L'intérêt de cette dernière résidait dans le fait que deux comédiens hongrois, Eszter Vörös et Frigyes Funtek ont donné la pièce en français.

Mon critère de sélection a été de trouver des sujets qui dépassaient leur contexte par leurs caractères universels. Ce ne sont pas toujours des textes très rigolos, le rire y est amer, caustique... On a trop longtemps ignoré ces écrivains. Les présenter ici, excitera l'imagination des metteurs en scène. - a dit Alain Timar sur ces pièces dans une interview accordée au Figaro.

Les lectures ont eu lieu dans la Chapelle Sainte-Claire récemment restaurée et ouverte pour le grand public quelques jours avant le Festival. Et en ce lieu sacré de l'histoire littéraire (Pétrarque y rencontra sa Laura) le Théâtre de Nyíregyháza a représenté à trois reprises *l'Ecole des génies* de Miklós Hubay,

dans la mise en scène de Péter Lénér. Le thème de la pièce écrite il y a presque trente ans - emprisonnement, tentative d'évasion - prend aujourd'hui une nouvelle dimension. Car chacun de nous doit affronter son propre passé, le temps vécu. Sándor Keresztes jouant le premier rôle a évoqué cet effet de la pièce à la conférence de presse. Venant de Kolozsvár, il a encore mieux compris la pression diabolique d'une telle situation. A la fin de chaque représentation Miklós Hubay, prenant la parole pour remercier le public, a évoqué la double tentative d'évasion qu'avait dû vivre le dramaturge enfermé à la fois dans son destin et dans sa langue.

Il était bon de voir que l'auteur pouvait dédicacer son oeuvre, car dans le foyer du théâtre auprès de nombreux ouvrages de théâtre français et étrangers, on voyait les deux pièces traduites de Miklós Hubay, mais aussi celles de Péter Nádas, Pál Békés, János Pilinszky. Comme curiosité historique nous avons découvert le numéro hongrois de la Revue d'Histoire du Théâtre daté de 1970. Le théâtre hongrois aurait grand besoin d'une pareille publication renouvelée selon les exigences du temps - remarquons-nous non sans tristesse, car le dernier ouvrage du genre, rédigé par Anna Lakos (éditeur responsable: Institut Hongrois du Théâtre) est paru avec des fautes historiques et philosophiques, sa conception désoriente dans d'importants domaines des valeurs dramatiques.

Nous pourrions énumérer d'autres manifestations de la présence hongroise, car dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes a retenti la musique du Mandarin merveilleux de Bartók, dirigé par Pierre Boulez, l'exposition centrale de la Maison Jean Vilar a été consacrée à l'oeuvre du grand décorateur d'origine hongroise, Alexandre Trauner.

Lors de différentes rencontres-débats on a pu faire connaître la situation du théâtre hongrois, parler de nos problèmes spécifiques. Au débat de Libération *Théâtre à l'Est: fin ou début de l'âge d'or?* Anna Lakos et Miklós Hubay sont également intervenus, à la table ronde organisée par le Süddeutsche Zeitung sur la tolérance après les événements de Carpentras, aux côtés de gens de théâtre et journalistes français comme Jean-Pierre Vincent, Colette Godard, Guy Dumur. László Ablonczy, critique de théâtre hongrois, a été aussi invité.

Nous savons maintenant que des raisons accidentelles ont empêché notre diplomatie culturelle d'assister à l'un des plus importants festivals de théâtre où notre culture a vécu des moments privilégiés. Il n'y eut personne pour remercier les organisateurs au nom de la Hongrie à la réception donnée en l'honneur du Théâtre de Nyíregyháza, il n'y eut personne pour établir des contacts avec les hauts responsables du festival ou pourquoi pas avec Jack Lang présent également à certains événements.

Ne terminons pas pour autant notre compte-rendu par l'évocation des manques. Le 10 octobre, Alain Timar qui a tant travaillé pour notre présence en France, et qui a encore de nombreux projets pour élargir nos relations théâtrales, a été distingué par la décoration "Pro Cultura Hungariae" à l'Institut Hongrois à Paris. La distinction a été remise par Károly Manherz, secrétaire d'Etat du Ministère hongrois de la Culture.

Strasbourg

La Hongrie est une grande puissance culturelle - a dit Madame Catherine Lalumière, secrétaire général du Conseil de l'Europe lors de la réception suivant le spectacle au succès bien mérité du Ballet de Győr, en ouverture solennelle des Semaines Hongroises à Strasbourg.

Nombreux étaient ceux qui ont oeuvré pour que la Hongrie soit dignement représentée lors des manifestations culturelles, scientifiques et sportives. Le projet de la jeune Association Franco-Hongroise de Strasbourg était beau et ambitieux: fêter l'adhésion de la Hongrie au Conseil de l'Europe, faire connaître ce nouveau membre aux Strasbourgeois.

Ce n'est pas le moment de rechercher les causes de nombreux incidents désagréables qui ont accompagnés les manifestations. Nous n'évoquons que la conclusion des six membres-fondateurs quittant l'Association après les Semaines: la culture hongroise ne peut pas être représentée par des personnes - qu'elles parlent au nom de n'importe quelle organisation - qui ne connaissent pas les valeurs de cette culture et qui dans chaque geste voulant les aider soupçonnent des aspirations à déstabiliser leur position.

C'est peut-être ce qui a motivé la réserve des représentants de la nouvelle Hongrie à l'égard des dirigeants de l'Association et qui explique en partie leur absence, mais à certains moments les artistes invités auraient eu besoin de la présence protectrice des représentants officiels de la Hongrie.

Au lieu de conclusions amères, évoquons les moments agréables des Semaines.

Grâce à l'activité de Mihály Bácskai, ancien lecteur à l'Université de Strasbourg, la ville de Szentes était déjà connue. La première tournée de la chorale du lycée de Szentes a eu lieu au printemps 1990. Elle était de retour pour les Semaines Hongroises, accompagnée cette fois par la section théâtrale du même lycée. Les élèves comédiens ont présenté leur adaptation de *Jean de preux* d'après Petőfi, une farce médiévale, le *Maître Pathelin* et un autre soir, de petites pièces françaises.

Le succès durable: une collaboration éventuelle avec les jeunes comédiens du Lycée International de Strasbourg. Le professeur de musique de Szentes qui dirige également la chorale a donné un concert de piano. Et l'équipe de Szentes a été invitée à représenter les couleurs hongroises au tournoi de water-polo. Ainsi la chroniqueuse constate-t-elle non sans malice qu'à l'heure actuelle la ville hongroise la plus connue est sans doute Szentes, au moins à Strasbourg.

L'idée des organisateurs - contrairement aux mauvais réflexes hongrois où le synonyme de Hongrie est très souvent Budapest - était d'inviter également d'autres villes; nous avons déjà mentionné le ballet de Győr et la forte présence de Szentes, le public strasbourgeois a pu applaudir le groupe folklorique Alba Regia de Székesfehérvár et selon le programme prévu, la Biennale de Miskolc aurait été aussi invitée. Cette représentation a échoué au dernier moment. Mais elle aura lieu un proche avenir - ont promis les organisateurs.

Plus de deux cents personnes se sont réunies à la Librairie Internationale Kléber pour rencontrer des écrivains hongrois, Miklós Hubay, président du Pen-club hongrois et András Sütő.

La présence d'András Sütő parmi les invités d'honneur du Conseil de l'Europe durant les Semaines avait une importance particulière. Ressortissant roumain, personnage éminent de la culture hongroise, il a été reçu par Madame Catherine Lalumière à qui il a relaté la situation de la minorité hongroise en Roumanie.

La rencontre de Kléber a eu lieu après une réception donnée en l'honneur des écrivains hongrois par l'Association des Ecrivains d'Alsace et de Lorraine. L'après-midi littéraire de la librairie s'est transformé en un événement de théâtre. Frigyes Funtek a lu des extraits de *l'Ecole des génies* de Miklós Hubay puis avec Eszter Vörös qui avait déjà beaucoup fait pour l'oeuvre de András Sütő en France, ils ont lu des extraits de *Noël en Transylvanie* (Advent a Hargitán).

Le Palais Universitaire s'est ouvert aux conférences. La première a été consacrée à la situation politique actuelle de la Hongrie, en la présence des députés des grands partis politiques (MDF, SZDSZ, MSZP). La suivante a relaté les conséquences du Traité de Trianon sous plusieurs aspects. István Hunyadi, chercheur du CNRS, animateur de ces conférences avait comme partenaires MM. Kálmán Benda et Vladimir Fisera qui a exposé le point de vue de la France et des pays voisins de la Hongrie. Lors de la troisième, les historiens ont parlé du passé des relations franco-hongroises, Jean-Georges Mandon, directeur de l'Institut Français de Budapest en a esquissé les perspectives dans son optique.

L'aula du même Palais est devenu le foyer de l'art contemporain hongrois. L'exposition a regroupé des artistes utilisant différentes formes d'expression représentatives de ce qui peut être considéré comme l'avant-garde actuelle. Tableaux de "récup-art", objets de consommation comme oeuvres d'art, sculptures mécaniques sonorisées (Imre Bak, Péter Forgács, Viktor Lois, László Fe Lugossy, Tibor Szemző, János Szirtes, Zsolt Veress). Le jugement esthétique dépasserait le cadre du présent compte-rendu, il faut cependant ajouter que la présence exclusive de cette exposition dans le domaine de l'art plastique n'a pas donné une image réelle des tendances marquantes de l'art contemporain hongrois.

Les photos de Ferenc Olasz, exposées dans le même espace, représentant les objets sacrés de l'art primitif et les portails sicules en bois sculpté, monuments uniques de l'art dit paysan, sont la profession de foi du photographe. Elles sont les témoins de son activité de deux décennies. Dans des conditions impossibles, mal vu par les autorités de l'époque, il a parcouru les villages de la Transylvanie et de la Haute-Hongrie pour retrouver, filmer, photographier et ainsi sauver à la mémoire les croix en fer forgé et en bois sculpté, au milieu des champs, au bord des routes.

Le professeur et pasteur du lycée protestant de Sárospatak, Dávid Pándy-Szekeres a été l'invité des Eglises Luthériennes et Réformées d'Alsace et de Lorraine. Lors d'une conférence-débat, il a parlé de la situation des églises en Hongrie et en Transylvanie.

Et nous pourrions encore énumérer les programmes: une rétrospective de 40 ans du cinéma hongrois (avec des films bien sélectionnés). Malheureusement, la manifestation s'est déroulée presque sans écho.

Quelques programmes sportifs bien organisés: l'exploit de Judit Polgár, l'exhibition dynamique des gymnastes par exemple.

Et l'Ancienne Douane, grand restaurant de prestige a accueilli l'orchestre Rajkó pour animer les repas hongrois préparés par des cuisiniers hongrois venus spécialement de Budapest. Mais les clichés nostalgiques vieillissent inévitablement, eux aussi. Au lieu du dynamisme expressif de l'orchestre, on n'a vu à la soirée de clôture que quelques Rajkó un peu âgés, d'un professionnalisme blasé dont le jeu sans enthousiasme s'est parfaitement conjugué aux plats préparés selon la fantaisie des cuisiniers du restaurant, ceux de Budapest n'étant pas arrivés.

Et si quelqu'un feuilletant le beau programme relevait le manque d'autres manifestations et de noms, il le ferait à juste titre. Mais en mettre à jour les causes mènerait loin.

Il est grand temps d'élaborer un programme concerté de notre "exportation" culturelle.

(Magda A. Szabó)

Table ronde littéraire organisée le 8 janvier 1991 autour du programme de recherche du C.I.E.H. intitulé "Problèmes théoriques et esthétiques de réception, échanges littéraires franco-hongrois au 20e siècle"

Responsable: Miklós Magyar

Se sont excusés: M. Michel Cadot, M. Jacques Leenhardt, M. Jean-Luc Moreau, Mme Judit Stora, M. János Szávai.

Ont participé à la table ronde: M. Jean Perrot, M. Georges Baal, M. Pierre Diener, Mme Erzsébet Hanus, M. Manuel Herraiz, Mme Judit Karafiáth, M. André Karátson, M. Georges Kassai, M. Béla Köpeczi, M. Miklós Magyar, Melle Claudine Mest, M. Péter Nagy, M. Henri Toulouze, Mme Florence Travers, M. György Tverdota.

Après les paroles de bienvenue de M. Perrot, directeur du C.I.E.H., les participants font des propositions pour le contenu des recherches littéraires prévues dans le programme scientifique du C.I.E.H.

Les représentants de l'Institut d' Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie, Mme Karafiáth et M. Tverdota, annoncent l'engagement officiel de l'Institut pour une coopération et une participation active aux recherches. Une dizaine de chercheurs du Département de la Littérature du 20e siècle travaille effectivement sur les échanges littéraires franco-hongrois. Les sujets de recherche commune proposés entre autres sont: Francophiles de la revue "Nyugat" (Occident): Ignotus, Kosztolányi, A. Tóth, L. Szabó, etc.; le symbolisme en Hongrie; la poésie pure; le renouveau catholique; l'existentialisme en Hongrie; le néo-catholicisme; l'accueil de la critique française en Hongrie à partir de Brunetière. Deux périodes d'histoire littéraire sont en particulier proposées: le tournant du siècle, le début du 20e siècle et les années 30, les avant-gardes et l'époque d'après-l'avant-garde.

M. Baal annonce pour 1992 une manifestation représentative intitulée "Scènes hongroises d'avant-garde". Le projet comprend un colloque sur les Avant-gardes en Hongrie, autour de Kassák, des créations théâtrales dont la Tragédie de l'Homme de Madách et une exposition d'un peintre surréaliste hongrois, Endre Nemes.

M. Diener propose une "Banque de sujets de recherche" qui pourrait servir également aux candidats préparant une maîtrise ou un doctorat et il donne des exemples. D'autres propositions de recherche à répertoire se font par la suite.

M. Karátson pose la question: à qui s'adressent les recherches et les propositions, en exprimant ses doutes concernant certains sujets qui ne pourraient intéresser ni les chercheurs, ni les étudiants, ni le public français. A ce

propos s'engage une vive discussion, au cours de laquelle les étudiants expriment leur très grand intérêt pour la littérature hongroise.

M.Nagy attire l'attention sur le fait que l'étude des pièces de théâtre est très marginalisée et propose plusieurs sujets à étudier, dont l'influence française dans les pièces de Ferenc Molnár.

M. Köpeczi propose de s'associer aux recherches interdisciplinaires du C.I.E.H. et de présenter au moins l'aspect littéraire de l'espace culturel de la Hongrie. Il suggère également des études concernant l'aspect régional de la culture, une idée de littérature comparée des pays de l'Europe Centrale et Orientale. La troisième proposition de M. Köpeczi est de continuer les recherches de sociologie du roman et il cite un travail exemplaire de Jacques Leenhardt et Pierre Józsa : Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture, dont la méthode serait à suivre.

Ensuite les participants à la table ronde ont fait des propositions pour un colloque sur les échanges littéraires franco-hongrois au 20e siècle prévu pour le début janvier 1992.

Des nombreux sujets proposés on a retenu le thème du voyage. Effectivement, étudier les récits de voyage (réels et imaginaires, voyages dans le temps, dans l'espace ou dans l'écriture) - condition apparente de la mimésis du voyage - est un véritable acte de comparatiste. Outre ces arguments professionnels, l'intérêt d'un public éventuel plus large pour ce genre de colloque a également joué en faveur du sujet retenu. (Lors de sa réunion du 9 janvier, le Conseil Scientifique du C.I.E.H. a approuvé le projet et le sujet du colloque).

La table ronde a également discuté les problèmes de la traduction, de l'édition et de la diffusion des oeuvres littéraires hongroises.

(Miklós MAGYAR)

Chronique de l'Institut Hongrois à Paris, 1990

Au début de cette année 1990, où la Hongrie a accompli son retour historique dans l'Europe des démocraties, l'Institut Hongrois a présenté une anthologie de la littérature hongroise d'aujourd'hui avec la participation du poète Sándor Csoóri et de l'écrivain Árpád Göncz, venu en tant que Président de l'Union des Ecrivains, et devenu quelques mois plus tard Président de la République.

Prélude d'une saison extrêmement riche. En même temps la remarquable exposition du photographe Péter Korniss sur la Transylvanie attire un public très nombreux, exposition suivie par celle des tableaux de Sigismund Kolos-Váry (1899-1983), un des maîtres de la peinture abstraite contemporaine. Puis Ladislav Racz, hongrois de naissance et vénézuélien par la nationalité, expose à l'Institut ses puissantes images oniriques. Ensuite de nouveau des photos: Paul Almasy, qui aime se nommer photojournaliste, auteur de 325 000 photos en noir et blanc et de 114 000 photos en couleur, présente des images d'une carrière éblouissante, commencée il y a 60 ans.

L'événement de l'automne est l'exposition, placée sous le haut patronage des ministres français et hongrois des Affaires Etrangères, de Pierre Székely, auteur de 95 sculptures monumentales créées entre 1950 et 1990, réparties sur trois continents, dans une dizaine de pays, dans huit capitales. Une exposition audiovisuelle présente les oeuvres ambassadrices de l'art de Székely et quelques sculptures récentes. Székely fera don à l'Institut d'une de celles-ci: l'Oiseau-ombre qui évoque la mémoire de Endre Ady. L'Institut Hongrois accueille ensuite le grand photographe, Lucien Hervé, qui expose ses oeuvres avec celles de trois jeunes artistes, Aljona Frankl, László Lugossy-Lugo et Rodolphe Hervé. La dernière exposition de l'année nous fait découvrir deux artistes venant de la Hongrie du Nord: les tableaux de Péter Földi, personnage marquant de la peinture hongroise contemporaine, tirent leur origine des sculptures de l'art populaire; les statues en fil métallique de Zoltán Csemnitzky témoignent de la réussite exceptionnelle d'une courageuse expérimentation.

Le programme musical permet au public de rencontrer l'éminent violoncelliste, Csaba Onczay, le quatuor Keller (Keller et ses amis remporteront deux mois plus tard le grand prix du concours d'Evian), le quatuor Bartók, une soirée spéciale est consacrée au grand compositeur György Kurtág, qui se produira pour la première fois en compagnie de son fils, György Kurtág Jr., lui aussi compositeur. La série des concerts se poursuit avec la pianiste Klára Körmendi et le clarinettiste László Horváth. Gergely Sárközi jouera Bach, Schumann et Chopin à la guitare, ensuite une grande révélation: une jeune pianiste de 23 ans, Adrienne Krausz fascine les auditeurs. La saison s'achève par la prestation du quatuor Kodály et du trio Csaba.

L'année cinématographique de l'Institut commence avec l'avant-première de *Mon XX^e siècle* de Ildikó Enyedi, le plus grand succès du cinéma hongrois en 1989-90. Le public est autant séduit par la personnalité de la réalisatrice que par

le film, un des rares longs métrages hongrois distribués dans les salles françaises. Vient le tour du réalisateur Sándor Sára, dont 5 films seront présentés. Il rencontre le public en compagnie de la comédienne Erika Szegedi après la présentation de leur film *L'Épine sous les ongles*, film de 1989 qui préfigurait les changements historiques de l'année suivante. Un cycle est consacré au plus grand acteur de cinéma hongrois, Zoltán Latinovits, dont la mort tragique en 1976 fut ressentie en Hongrie avec la même émotion que celle de Gérard Philipe en France.

Les cinéphiles les plus avertis peuvent être satisfaits par le menu que leur offre la présentation de la Cinémathèque de Budapest: deux films muets des années 1910, l'un est l'oeuvre de celui qui deviendra Sir Alexander Korda; trois courts métrages de Moholy Nagy (saviez-vous que cette grande figure du constructivisme avait tourné des films?); le film-phare d'István Szöts *Les hommes de la montagne* (1942) et un film typique de la période du schématisme, *Le mariage de Catherine* (1950). Le Jeudi-cinéma de l'Institut a proposé également des cycles respectivement consacrés à András Kovács et à Gyula Gazdag. Et, last but not least, un cycle important, celui des films évoquant la révolution hongroise, cycle cinématographique qui s'intègre dans une série d'événements commémoratifs à l'occasion de l'anniversaire d'octobre 1956. Le 24 octobre, une table ronde a réuni des témoins de la révolution sous la présidence de Domokos Kosáry, président de l'Académie des Sciences en Hongrie. Cette soirée de témoignages fut animée par le journaliste Thomas Schreiber qui, en 1956, avait été l'envoyé spécial du Monde à Budapest; y ont participé entre autres le politologue Pierre Kende, l'historien György Litván, l'écrivain Tibor Méray, le philosophe Miklós Vető et l'ambassadeur de Hongrie, János Szávai. Le lendemain Michel Prigent (de l'INALCO) donne une conférence: *De la déstalinisation à la révolution des conseils ouvriers*.

Lors de la dernière réunion du Conseil Ouvrier Central de Budapest l'écrivain István Eörsi fut arrêté. L'auteur vient avec son éditeur le 25 octobre présenter son journal de prison paru sous le titre *Ah! Les bons vieux temps* chez Christian Bourgois. On citera le passage où il décrit un compagnon de cellule: *Avec ses cheveux gris, son port altier, son buste légèrement penché en arrière, son sourire discrètement ironique qui compensait avec bonheur la sévérité de ses lunettes de professeur, et aussi, naturellement, avec ses grandes qualités intellectuelles et morales, il était la négation vivante de l'esprit de la prison...* Il s'agit du futur académicien Kosáry qui est, comme par hasard, dans la salle. La commémoration de la révolution se termine par deux soirées vidéo au cours desquelles sont présentés aux Hongrois vivant à Paris des documents sur les préparatifs et le déroulement des obsèques d'Imre Nagy en 1987.

D'autres périodes historiques ont également été traitées en 1990: le professeur Éva H. Balázs parle de la pensée et de la pratique politiques dans la Hongrie de la fin du XVIII^e siècle, François Fejtő, Charles Kecskeméti et Pierre Kende participent à une table ronde consacrée à la tradition libérale et démocratique en Hongrie (à partir du XIX^e siècle).

Nous avons commencé notre tour d'horizon par la littérature, revenons-y un instant: au printemps, l'Institut a rendu hommage, à l'occasion de son 70^e anniversaire, au poète György Somlyó, à l'automne c'est la grande figure de la prose contemporaine, Miklós Mészöly qui vient à la rencontre de notre public et l'on prépare déjà avec André Velter, la grande soirée Szentkuthy. Trois de ses livres sont publiés: *Vers l'unique métaphore*, (José Corti), *En marge de Casanova*, *Renaissance noire* (Phébus). Le nombre des livres hongrois publiés en France augmente, l'on voit paraître par exemple *Voyage autour de mon crâne* de Frigyes Karinthy (Viviane Hami), de *La légende Pendragon* de Antal Szerb (Alinéa). Un beau mouvement est enclenché...

Que dire encore de cette année 1990? L'Institut Hongrois a organisé avec la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques une semaine du théâtre hongrois où des pièces de Milán Füst, Miklós Hubay, Péter Nádas, György Spiró, György Schwajda et Pál Békés sont lues dans le bel auditorium de la Bibliothèque Nationale et par des acteurs de la Comédie Française et six longs métrages sont présentés. Le théâtre József Katona de Budapest revient à l'Odéon pour remporter un triomphe avec *Platonov* et *Le roi Ubu*, nous présentons des quinzaines du cinéma hongrois à Grenoble et à Strasbourg, et pour couronner l'année, le Festival d'Automne de Paris organise sa programmation autour des musiciens hongrois...

(Pál Pataki)

LIVRES, REVUES

Béla Büky, *A pszichikumra vonatkozó szókincs korai rétege a magyarban (La couche la plus ancienne relative au psychisme du lexique hongrois)*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1986, 189 p.

Auteur de nombreux textes d'orientation psycholinguistique, Béla Büky se propose dans le présent ouvrage de réunir et de commenter, en s'inspirant de la conception onomasiologique de Bruno Quadri, les éléments relatifs au psychisme, tels qu'ils apparaissent dans la *Bible dite hussite* (première moitié du XV^e siècle). L'ouvrage se divise en quatre parties principales: 1. *La multiplicité des notions relatives au psychisme au moyen âge hongrois* (pp. 7-27); 2. *L'examen critique des recherches portant sur le vocabulaire de la Bible hussite* (pp. 28-50); 3. *L'analyse des données recueillies* (pp. 51-137); 4. *Considérations concernant la survie des termes analysés* (pp. 138-153).

Dans la première partie, l'auteur relève la coexistence de tendances opposées. D'une part, tout laisse à penser que les notions traduisant les croyances ancestrales, de nature chamanique, restèrent très vivantes, présentant richesse et complexité, particulièrement dans le domaine des termes désignant les différentes espèces et les divers états d'âme ou bien la notion et la fonction du rêve. D'autre part, ces notions entachées de paganisme furent énergiquement combattues par l'Eglise, ce qui produisit un net appauvrissement du vocabulaire concerné. Büki remarque (p. 25) que pour lutter contre la survivance de ces croyances, les autorités ecclésiastiques recoururent à plusieurs méthodes dont la principale fut de freiner tout simplement toutes tentatives de traduction de la Bible, ou bien de favoriser dans les traductions existantes des termes d'origine étrangère; latins, hébreux ou grecs au lieu de mots hongrois. Dans les littératures occidentales, l'existence de plus en plus confirmée d'une poésie chevaleresque et l'apparition des écrits de nature éthique ou philosophique ont considérablement facilité l'édification d'un vocabulaire abstrait notamment psychologique. Très pauvre dans ces domaines, la littérature hongroise, malgré les obstacles signalés, devait se contenter de traductions de la Bible pour arriver peu ou prou au même résultat. En accord avec les observations de Tibor Kardos (*A magyarországi humanizmus kora, L'époque de l'humanisme hongrois*, 1955, pp. 101-102), Béla Büky constate que les traducteurs de la *Bible hussite* furent de véritables réformateurs conscients de la langue; pour trouver des tendances d'une telle importance il faut attendre, paraît-il, le début du XIX^e siècle, le mouvement de Ferenc Kazinczy.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur fait preuve d'une grande maîtrise de son sujet. Rien ne lui échappe des remarques de ses prédécesseurs. Qu'il s'agisse de la discussion de l'origine hussite, ou bien des correspondances de la traduction hongroise avec les traductions tchèques contemporaines, ou des résultats que les études diachroniques portant sur l'évolution du lexique ont

apporté indépendamment des circonstances dans lesquelles furent effectuées ces traductions, l'auteur offre à ses lecteurs une présentation quasi exhaustive des divers avis. Il est particulièrement intéressant de lire les passages où Bükky expose les principes de la théorie des traductions qu'implique le corpus envisagé (pp. 35-35). La conception de Huss, remontant à celle de Wycliffe, de Nicholas of Lyre et de Richard FitzRalph, semble favoriser la traduction littérale au détriment de la traduction interprétative portant sur les notions. Comme l'auteur de la Bible est Dieu, remarquent ces commentateurs, les mots qui s'y trouvent sont intouchables; en cas d'erreurs ou d'ambiguïtés, celles-ci ne peuvent être attribuées qu'au lecteur humain; ce qui paraît incompréhensible pour celui-ci dans le temps présent, sera compris par lui après sa mort. Si l'on tient compte de ces faits, on doit sérieusement mettre en doute l'appréciation négative de la "servilité" des traducteurs, notamment de ceux dont les textes se trouvent au Codex de Munich, appréciation partagée par certains auteurs, comme par exemple Tibor Kardos au début de ses travaux de recherche (vers 1931). Tout laisse à croire que cette servilité, le recours abondant aux calques, au lieu d'être des signes d'incompétence, correspondent à des options théoriques bien déterminées.

(A ce propos, nous nous permettons de signaler la parution récente d'un très beau livre intitulé *Magyar bibliafordítások Hunyadi János korától Pázmány Péter századáig* = *Traductions hongroises de la Bible de l'époque de János Hunyadi au siècle de Péter Pázmány*, Budapest, Szépirodalmi könyvkiadó, 1990, 335 pp., où le rédacteur, István Nemeskürty, en introduisant les extraits (pp. 11-15), rappelle une étude de Northrop Frye intitulée *The Great Code: The Bible and Literature*, New York, 1982, qui pose trois degrés dans l'interprétation d'un texte considéré comme sacré: le degré magique (le mot est sacré en tant que tel), le degré littéral, et le degré métaphorique. L'analyse de cette conception dépasse bien entendu le cadre de ce compte-rendu.)

En conclusion de cette deuxième partie, Bükky constate que pour avoir des résultats fiables concernant la fréquence et la signification réelle des termes relatifs au psychisme, il faut tenir compte simultanément du matériel linguistique des traductions bibliques se trouvant dans trois codex différents: ceux de Munich et de Vienne et le codex dit *Apor*.

La plus importante partie de l'ouvrage est la troisième où Bükky prouve qu'il est un philologue appliqué et méticuleux qui cherche à réaliser la plus parfaite exactitude dans la présentation des faits. A ce propos, il faut signaler le chapitre 3.2., représentant presque 50 pages sur 158 pages de texte (le reste étant consacré à l'appareil philologique: clef des abréviations, liste des mots hébreux les plus importants, une très importante bibliographie de 12 pages, index des termes hongrois). Ce chapitre est une énumération alphabétique des termes latins rencontrés par les traducteurs, avec leurs correspondants hongrois cités dans un assez large contexte, et dont le repérage est largement facilité par un système de renvoi rigoureux.

Si l'on doit très chaleureusement féliciter l'auteur pour cette troisième partie, c'est toutefois celle qui appelle la plus grande, peut-être la seule réserve. En réduisant son champ de recherche, Bükky ne tient compte que des substantifs. Conformément à l'intention affichée de l'auteur (p. 51), ne figurent sur la liste que

les verbes latins dont la traduction nécessite en hongrois une structure verbo-nominale, comme par exemple *percipere* = (fülével) észre veszi; il est à remarquer que le terme entre parenthèses apparaît aussi en latin, il s'agit donc souvent d'un calque; par exemple: *paran[olatit fuleiddèl ezedbe vegèd*¹ = *mandata vitae, auribus percipe*.

Nous comprenons que cette restriction s'explique comme un procédé d'économie. Si l'auteur eût retenu aussi les verbes et les adjectifs, son ouvrage aurait au moins triplé de volume. Mais si nous admettons que l'onomasiologie a pour but de réunir les signifiants correspondant à un champ notionnel donné, rien ne prouve que ce champ corresponde à une même catégorie linguistique donnée. Si nous considérons en plus la prédication comme une opération linguistique de base (j'aurais tendance à dire comme l'opération linguistique par excellence), verbes et adjectifs se révèlent certainement comme des éléments indispensables de n'importe quel discours, fût-il de caractère psychologique. Si précieux qu'il soit, le travail de Büky doit être donc considéré, jusqu'à preuve du contraire, comme une étape dans la découverte de la couche la plus ancienne du lexique hongrois relatif au psychisme. Cela dit, l'analyse et le classement des faits relevés par l'auteur (pp. 101-137) apportent une multitude de renseignements aux lecteurs sur la "vision" par laquelle les phénomènes psychiques sont saisis en hongrois. - Comme un compte-rendu ne peut pas assurer les fonctions d'un résumé, nous nous contentons d'attirer l'attention des lecteurs sur ces passages d'un très haut intérêt.

En ce qui concerne la quatrième et dernière grande partie du livre de Büky, déjà le mot-clef de son titre: *Gondolatok... (Considérations...)* laisse entendre qu'il s'agit d'un passage moins systématique que les précédents. C'est une sorte de regard sur l'avenir par rapport au corpus étudié, et cet avenir, précisons-le, embrasse plus de cinq siècles qu'il est impossible de parcourir même en se limitant strictement au point de vue choisi: *la survie des termes relatifs au psychisme*. L'auteur doit donc procéder par "flashes": un coup d'oeil sur le Nouveau Testament de János Sylvester (1541), d'autres sur les traductions de la Bible dues à Károlyi (1590) ou bien à Káldi (1626). Comme l'examen même superficiel du vocabulaire concernant la vie psychique aux XVII^e et XVIII^e siècles exigerait la rédaction de tout un ouvrage volumineux qu'il ne peut pas entreprendre, Büky examine *le sort du lexique en question à l'époque de la Réforme linguistique* (pp. 142-146) pour envisager enfin l'examen de la terminologie psychologique actuelle en y recherchant les éléments qui remontent à la *Bible hussite* (pp. 146-153).

En conclusion (pp. 154-158), Büky souligne la fonction spéciale des traductions bibliques dans l'évolution de la littérature hongroise. L'occupation turque, considérée comme une punition divine, renforce l'orientation religieuse de cette littérature. Quant à la *Bible hussite* proprement dite, ses traducteurs ont considérablement enrichi le lexique du hongrois d'une manière générale et plus

¹ Notons que dans l'orthographe du Codex de Vienne, le signe [correspond à ce qui est orthographié comme cs en hongrois contemporain.

particulièrement dans le domaine psychique, en créant des mots nouveaux, en dotant les mots existants d'acceptions nouvelles, ce qui a largement facilité la "réanimation" de ces termes au moment de la grande Réforme linguistique de Kazinczy. Un souci exagéré de la fidélité à l'original avait certes pour conséquence une certaine lourdeur, un certain excès des périphrases. Autre inconvénient: les traducteurs ont très peu réussi à distinguer les termes désignant les actions de ceux qui en expriment les résultats. Mais malgré ces faiblesses, le bilan reste positif. - Et l'ouvrage de Béla Büky restera un instrument de travail précieux à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution du hongrois sur un plan général et plus particulièrement dans le domaine du lexique du psychisme.

(Lajos Nyéki)

P. Dubois, J. Koltay, C. Makó, X. Richet (éds), *Innovation et emploi à l'Est et à l'Ouest. Les entreprises hongroises et françaises face à la modernisation*, Paris, l'Harmattan, 1990, 350 p.

Cet imposant ouvrage publié avec le concours du CNRS (Programme Interdisciplinaire Technologie, Travail, Emploi Modes de vie, PIRTTEM) rend compte des travaux menés par des équipes franço-hongroises sur onze thèmes comparatifs de 1986 à 1989. Il enrichit les résultats déjà présentés dans le volume VII n°4 de *Technologies, Idéologie, Pratiques* intitulé "Comparaisons France-Hongrie, mutations technologiques, nouvelles formes de régulation du marché du travail, transformation des entreprises", publié fin 1989 par l'Université de Provence.

Les contributions se répartissent en études de cas (8) et analyses générales (4), mais toutes sont de nature comparative. Partagé en deux parties ("Le défi technologique", et "Le défi de l'emploi") l'ouvrage offre toutefois trois approches synthétiques: l'introduction donne une vision macroéconomique de l'évolution des deux pays sur une quinzaine d'années, et en conclusion sont présentés d'une part l'intérêt théorique des comparaisons entre pays, et comment il se trouve confirmé par les travaux regroupés dans ce volume, et d'autre part la façon dont ces études éclairent les perspectives d'évolution en Hongrie.

Il est impossible ici de faire état de toutes les recherches micro-économiques (sur l'"assimilation" par des entreprises de la Conception et Fabrication Assistées par Ordinateur [CFAO], des machines-outils à commandes numériques [MOCM], des technologies flexibles dans l'électronique (télévisions), sur la "gestion" des processus continus en fonction des *cultures nationales* dans des usines d'aluminium, sur la crise à Ózd et au Creusot, l'économie secondaire dans le bâtiment et dans le secteur artisanal). A chaque fois les auteurs font sentir leur sensibilité de sociologue, psychologue, économiste, ce qui permet de saisir précisément comment

les deux pays se distinguent ou se rejoignent.

Ainsi l'étude sur la production d'aluminium (János Bogdán, Tatjana Globokar, Philippe d'Iribarne) témoigne du fait que dans les deux pays les innovations techniques les plus importantes sont décidées "du haut". La différence vient de la mise en oeuvre de ces décisions. "En France, la distinction entre les activités qui relèvent traditionnellement des ordres supérieurs et celles à qui s'attache une image servile (distinction essentielle dans la culture française) rend difficile le mariage de la conception («noble») et de la réalisation (terre à terre, «vile»)." Ce qui explique que les innovations butent sur des problèmes "bassement matériels". En Hongrie c'est "l'absence de contact entre le département du développement et les départements de production" qui fait obstacle à la mise en oeuvre des innovations. Les appareils nouveaux peuvent arriver d'un jour à l'autre, sans être annoncés, et sans qu'une formation ait été prévue. On voit donc que dans les deux pays, pour des motifs différents, on aboutit à des difficultés de coopération entre groupes de travail et départements. Or on a également constaté que les tentatives de résolution de ce type de problèmes par des règlements se heurtaient à des comportements bien ancrés, ce qui fait croire aux auteurs que seuls les responsables locaux, dans les deux pays, peuvent débloquent les situations, et ce grâce à leur connaissance des relations socio-culturelles existantes.

L'article de Daniel Chave et Péter Simon sur la fabrication de téléviseurs illustre les changements déjà entamés à la fin des années 1980 sous l'impulsion de l'Etat. La politique économique du gouvernement met alors fin au monopole de l'entreprise de production et la contraint à se restructurer en fonction de la concurrence internationale, comme ses homologues occidentales quelques années auparavant. Mais à la différence de ce qui est arrivé à l'Ouest où le coût social des restructurations a été très lourd, en Hongrie c'est le maintien de l'emploi qui coûte à l'économie et limite l'effet des changements.

La "postface", datée de janvier 1990, démontre combien les travaux menés donnent d'excellentes bases pour évaluer les changements à venir. En insistant sur "le retard technologique, la faible productivité du travail et la pénurie de main d'oeuvre" Pierre Dubois souligne le fait que l'économie hongroise était victime de mécanismes qui interdisaient le succès aux réformes partielles. Mais comme il l'indique, seule l'élaboration d'"un nouveau compromis social" en liaison avec les modifications structurelles de l'économie, permettra de sortir le pays des ornières où il se débattait. Or de ce point de vue il faut reprendre les divers articles pour comprendre comment dans les deux pays l'attitude au travail résulte d'une histoire sociale propre à chaque entreprise très prégnante, ce qui explique la diversité des situations dans les deux cas. Cette relecture, à la lumière des défis actuels, montre que l'avenir du travail, de l'emploi en Hongrie, mériterait une approche plus large, sans doute européenne, pour saisir l'ensemble des rapprochements possibles, notamment avec le monde germanique ou les développements constatés en Europe du Sud. (L'article mentionné plus haut sur la fabrication de téléviseurs a d'ailleurs été fait dans le cadre d'une coopération franco-allemande).

L'ouvrage présenté ici est donc d'une grande richesse, les méthodes, les études de cas ou les comparaisons plus générales en font un instrument de référence qui ne risque pas de subir de concurrence dans les années à venir. On espère

cependant que de nouveaux financements permettront de prolonger ces études comparatives.

(Paul Gradvohl)

RÉSUMÉ EN HONGROIS

Hunyadi István

A Felszabadító Háború demográfiai vonatkozásai

A három részre szakadt Magyarország lakossága 1680-ban 3,5 millió körül lehetett. Ennek kb. 55%-a volt magyar. A Felszabadító Háború rengeteg kint, anyagi veszteséget okozott a lakosságnak a nagyszámú katonaság állandó jelenléte miatt.

A kb. félmillió embervesztés nagy része, közel 400 000 fő, a magyarságot érintette. A többi nép veszteségét nagyrészt kiegyenlítette a külföldi bevándorlás, amely a harcok elmúltával, a belső vándorlással egyidőben megindult. Kedvezőbb gazdasági lehetőségek, a sok szabad föld, többéves adómentesség voltak a fő indítékok. A XVIII. században Magyarország Európa legkevertebb lakosságú országa lett, amelyben a magyarság alig 40%-ot tett ki.

Catherine Horel

Magyarország és a francia közvélemény 1848-ban

A cikk részlet a szerző *A francia-magyar diplomáciai kapcsolatok 1848-1849-ben* című 1988-ban írt szakdolgozatából. Célja az, hogy megismertesse az olvasót a Magyarországról 1848 körül megjelent írások közül a legjelentősebbekkel. Azokkal, amelyek a lehető legpontosabb képet adják az országról a francia közönségnek. Az ismertetett dokumentumok közül a legelső és talán a legfontosabb Langsdorff báró írása (1837). Felismerte, hogy a kor legjellegzetesebb alakja Széchenyi István, akit külföldön is elismertek és tiszteltek. A szerző elemzi Edouard Thouverel, Hippolyte Desprey, Blaze de Bury bárónő írásait és Auguste de Gérando tevékenységét, aki igyekezett hű és pozitív képet adni Magyarországról Párizsban, és megkísérelte érzékennyé tenni a francia közvéleményt a magyarországi események iránt.

Kende Péter

Polgárosodás és a magyarok jövője

Kende Péter szövege eredetileg magyarul készült a budapesti *Magyar Nemzet* felkérésére és ott is jelent meg először (1990 november 19-én). Az írás a *Magyar Nemzet* által fölvetett kérdésekre válaszol, s szerkezetét is ez szabja meg. Három problémakört tárgyal:

- mi a polgárosodás?
- van-e a polgárosodásnak alternatívája?
- milyen akadályokba ütközött Magyarországon a polgárosodás a kommunizmust megelőző évszázadban, s van-e esélye annak, hogy a kommunizmus bukása után a magyar társadalom ezeket az akadályokat leküzdje?

Az eredetileg magyar szöveget a szerző maga ültette át franciára.

Kárász Artúr

A magyar gazdaság néhány problémája

A szerző 1991 február 13-án, a Párizsi Magyar Intézetben tartott előadásának szövegét olvashatjuk a cikkben.

Kárász Artúr először a pénzügyi kérdésekről beszél, arról, hogy elkerülhető-e az infláció elszabadulásának fenyegető veszélye Magyarországon. Az 1919-es és az 1946-os inflációs válság és a forint stabilizálásának elemzése során tér rá az állami támogatások rendszerére, amely a Kádár-rezsim alatt hamis ár- és bérrendszerhez vezetett az államadósság katasztrófális megnövekedése mellett.

Az új gazdasági mechanizmus bevezetése, a határok megnyitása a Nyugat felé és az agrárpolitika képezik a további elemzések tárgyát.

A szerző szól a rendszerváltás utáni gondokról is, latolgatja a piacgazdaság radikális és fokozatos bevezetésének lehetőségeit.

Az államadósság kezelésének kérdését alapvető problémának minősíti. Kifejti, hogy semmiféle csodaszerben nem bízhat Magyarország, de kitartó, következetes munka esetén jó kilátások vannak a mostani nehéz helyzetből való kilábalásra.

A történelem megbocsát Örkény három darabjának olvasata

A cikk szerzője Örkény István három művének színpadi változatát elemzi egy francia olvasó nézőpontjából.

(Magyar származása ellenére Sarah Vajda egy szót sem tud magyarul).

A *Tóték*, a *Macskajáték* és a *Vérrokonok* szereplőinek történelembe vetettségét, kiszolgáltatottságát veti egybe más, eltérő környezetben, eltérő történelmi helyzetben élő, eltérő kultúrájú de azonos kétségbeesésből fakadó elszántsággal cselekvő "hősökkel".

Shakespeare, Corneille, Valéry hősei ugyanazt a kérdést teszik fel önmaguknak mint Tóth Lajos, az Orbán testvérek vagy a Bokorok: hogyan legyünk urrá sorsunkon?

Hangsúlyozva Örkény szereplőinek európaiságát, a női szereplőket Euripidész és Adamov hősnőinek "testvéreként" jellemzi Sarah Vajda, magát Örkényt pedig az európai drámairodalom egyik legzseniálisabb szerzőjének tekinti.

Pajzs Júlia

Francia és magyar számítógépes nagyszótárak

Az első történeti nagyszótár, amelynek anyagát számítógép segítségével gyűjtötték: a *Trésor de la langue française*.

Ennek a szótárnak a munkálatai alapján készül a Magyar Tudományos Akadémia megbízásából a magyar irodalmi és köznyelv történeti szótára a könyvnyomtatás korától napjainkig.

A szerző a két szótár munkálatait ismerteti cikkében. Szól a forrásanyag kijelöléséről, a kijelölt szövegek számítógépre viteléről, a szövegszavak lemmatizálásáról, a szócikkek megírásának módszeréről, végül a tényleges szótárszerkesztésről. Rámutat azokra a nehézségekre, amelyek ezen munkafázisok során felmerülnek. Külön kitér a magyar nagyszótár sajátosságaira, nevezetesen említi a szövegszavak felbontását töre és toldalékmorfémákra.

A számítógépes szótári munkálatok nem elhanyagolható előnye többek között az is, hogy rendelkezésre fog állni egy értékes szótári adatbázis, ami még számos más projektumban alkalmazható lesz.

Szende Tamás

Egy új magyar-francia / francia-magyar nagyszótár felé

A párizsi hungarológiai központ (Paris III) és a budapesti Francia Tanulmányok Központja (ELTE) új magyar-francia / francia-magyar nagyszótár készítését határozta el.

Minden tekintetben korszerű szótári műről van szó, amelynek szerkezetét, terjedelmét, címszóállományát a felhasználók, mindenekelőtt a nyelvtanulók igényeinek megfelelően kell kialakítani. A munkának tükröznie kell a magyar és francia frott és beszélt nyelv sajátosságait, különösen az elmúlt évtizedek fogalmi és lexikai fejlődését. Nemcsak a szólásoknak, állandósult szókapcsolatoknak kell helyet biztosítani: az alapszókincs minden elemét célszerű természetes közegében bemutatni. A szócikkek felépítésekor világosan el kell határolni a legfontosabb társadalmi érvényű jelentéstartományokat.

Olyan szótárt kell állítani a magyar-francia kapcsolatok szolgálatába, amely kellő mélységű, megbízható nyelvi és civilizációs ismereteket közvetít, árnyaltan és pontosan fordít.

A cikk szerzője különböző szerkesztési alapelveket rögzít, állást foglal egy sor szótártechnikai kérdésben és kitér a számítástechnika alkalmazására.

Kovács Ilona

Dokumentációs bázisok a hungarológia-oktatás és -kutatás számára

A szerző fontosnak tartja új dokumentációs központok létesítését. Ehhez feltétlenül szükséges a már meglévő források és szolgáltatások ismerete. A legjelentősebb hungarológiai gyűjteménnyel az O.Sz.K. rendelkezik. Megnyitása (1802) óta gyűjti a magyarországi publikációkat és a külföldi hungarikákat. Számos szolgáltatás teszi lehetővé, hogy az érdeklődők hozzáférhessenek a dokumentumokhoz. A tanulmány ismerteti az O.Sz.K. rendszeresen megjelenő kiadványait, például: *Magyar nemzeti bibliográfia*, *Új Periodikumok*, *A külföldi magyar nyelvű kiadványok* stb. Az egyetemi könyvtárak és az MTA Központi Könyvtára mellett több könyvtárban folyik jelentős bibliográfiai munka (pl. az Irodalomtudományi Intézet Könyvtára jelenteti meg *A magyar irodalomtörténet bibliográfiáját*). A határainkon túli forrásokról és gyűjteményekről is szó esik.

A tanulmány részletesen beszámol az informatika alkalmazásáról és lehetőségeiről.

Jean Perrot

A tudományos ülésszak megnyitó beszéde

A párizsi hungarológiai központ igazgatója üdvözlí a magyar és francia minisztériumok, egyetemek és más intézmények képviselőit, majd hangsúlyozza a magyarországi változások jelentőségét, s ennek megfelelően a jelen tudományos tanácskozás fontos szerepét.

A párizsi hungarológiai központ rövid bemutatása után a hungarológia oktatás és kutatás történetét tekinti át, hangsúlyozva a központ jelenlegi, igen kiterjedt tudományos kapcsolatrendszerét és kutatási témáit. Ezután a tanácskozás elsődleges célját méltatja, nevezetesen az európai hungarológiai központok között létrehozandó nemzetközi együttműködést az oktatás, kutatás és az információcsere területén.

Köpeczi Béla

A hungarológia helyzete és perspektívái

A hungarológia mint tudomány különböző értelmezéseinek áttekintése után az előadó kiemeli a hungarológia interdiszciplináris jellegét, amely különösen a hatvanas évektől kerül előtérbe, amikor a tudomány művelői megújítani igyekeztek a hungarológia hagyományos koncepcióját.

A hungarológusok munkájának összehangolása terén kiemelkedő szerepet játszik az 1975-ben alakult Magyar Nemzetközi Filológiai Társaság.

Jelenleg 26 országban 90 egyetemen több, mint 260 hungarológus oktató működik, s mintegy 4000 hallgató tanulja a magyar nyelvet, irodalmat, civilizációt.

A budapesti Nemzetközi Hungarológiai Központ és a Hungarológiai Tanács szerepének ismertetése után az előadó szól a párizsi, római, hamburgi, groningeni, ungvári hungarológiai központok szerepéről valamint a nemzetközi együttműködés lehetőségeiről, nem hallgatva el azokat a nehézségeket sem, amelyek az oktatási módszerek, a tananyagellátás stb. terén jelentkeznek.

A nemzetkép Eckhardt Sándor tanulmányaiban

Az irodalomtudománynak - mint sok más tudománynak is - egyik célja, hogy tanulmányozza a nemzeti jellegzetességek visszatükröződését az irodalomban, a nemzeti irodalmak közös és eltérő vonásait, egymásra gyakorolt hatásukat.

Eckhardt Sándor 1924-ben kiadott *Les idées de la Révolution Française en Hongrie* című monográfiája bemutatja a Felvilágosodás eszméinek áramlását és a francia forradalom visszhangját Magyarországon, de az ezeket kísértő konfliktusokat is. Később főleg Franciaország és Magyarország kulturális kapcsolataival foglalkozott Pannónia meghódításától a XVIII. század végéig. Tanulmányait a Presses Universitaires de France 1943-ban jelentette meg *De Sicambria à Sans-Souci* címmel. 1939-ben Szekfű Gyula történész kiadja a *Ki a magyar?* című tanulmánygyűjteményét; Eckhardt itt azt magyarázza, hogy miképp alakult ki negatív kép a magyarokról külföldön. 1938-ban *A francia szellem* című összefoglaló művében a francia nemzeti lelkiismerettel foglalkozik.

Eckhardt a nemzetkép tanulmányozásának úttörői közé tartozott. Módszerének egyik jellegzetessége az volt, hogy az irodalomban tanulmányozta a nemzetképet.

Karafiáth Judit

Eckhardt Sándor és a francia katolikus reneszánsz

A szerző Eckhardt Sándor munkásságának egy kevésbé ismert területéről beszél, nevezetesen a huszadik századi francia irodalom terén végzett kutatásairól.

Eckhardt Sándor érdeklődése a kortárs irodalom iránt a huszas években kezdődött, s legkedvesebb szerzői között szerepel Mauriac, Proust és főként Claudel.

A harmincas évektől Eckhardt csak a katolikus kötődésű szerzőkről ír, Mauriacról és Claudelről, valamint megjelentet egy antológiát az újkatolicizmus képviselőiről. Karafiáth Judit ennek az irodalomnak gyökereit, jellegzetességeit elemzi Eckhardt tanulmánya alapján. Szól Claudel-képéről, Mauriac élmzéseiről s a francia újkatolicizmus magyarországi hatásáról is.

Lajos Nyéki

Eckhardt Sándor, ahogyan megismertem

Nyéki Lajos személyes emlékei alapján készített jellemrajzot Eckhardt Sándorról, akinek 1947 és 1951 között volt hallgatója a budapesti bölcsészkar francia szakán. Kiemeli Eckhardt Sándor bátorságát, aki mindvégig kitartott a legnemesebb

értelemben vett pozitívista hagyományok mellett; a filológiát a szellemi integritás és tisztesség legfőbb zálogának tekintve a legteljesebb objektivitásra törekedett olyan időben, amikor ezt a hatalom vétkes polgári elhajlásnak tekintette. Óráin az irodalmi szövegeket nemcsak körültekintő elemzésnek vetette alá, hanem meg is tudta eleveníteni azokat. Nyelvtani előadásai során is igyekezett fenntartani a kapcsolatot a nyelvi tények és az élet között, a tagadást például pusztá formá helyett valódi beszédaktusként tárgyalta. Eckhardt érdeklődése közismerten a magyar irodalomra is kiterjedt. Ezen a téren ma különös figyelmet érdemelnek azok a tanulmányai, amelyekben a magyar tényeket a környező népek irodalmának figyelembevételével dunai, kárpáti környezetbe ágyazva tárgyalja.

Finnisch-Ugrische Mitteilungen

Die Zeitschrift *Finnisch-Ugrische Mitteilungen* (FUM) erscheint seit 1977 herausgegeben von Prof. Dr. István Futaky (Göttingen) und Prof. Dr. Wolfgang Veenker (Hamburg), mit in der Regel jährlich einem Bande im Umfang von ca. 250 Seiten im Helmut Buske Verlag Hamburg (ISSN 0341-7816).

In der Zeitschrift werden Aufsätze und Berichte aus dem gesamten Bereich der Finnougristik (Uralistik) publiziert, wobei der Schwerpunkt auf der Philosophie liegt. Im Besprechungsteil werden Neuerscheinungen kritisch gewürdigt? In der Rubrik *Archivum* werden vornehmlich unpublizierte Materialien und Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte der Finnougristik veröffentlicht. Als Anhang wird semesterweise ein Überblick über die finnougristischen Lehrveranstaltungen an den Universitäten im deutschsprachigen Raum gegeben.

Der zuletzt erschienene Band (12./13. Jahrgang, 1988/89) umfasst 367 Seiten und enthält 12 Aufsätze, 15 Besprechungen, 2 Beiträge zum Archivum und 11 kurze Berichte über Tagungen etc. und Mitteilungen sowie die Auflistung der Lehrveranstaltungen Sommersemester 1988, Wintersemester 1988/89, Sommersemester 1989.

Manuskripte und Anfragen, die die Redaktion betreffen, sind an die Herausgeber zu richten:

Prof. Dr. István Futaky

Prof. Dr. Wolfgang Veenker

Finnisch-ugrisches Seminar
der Universität Göttingen
Theaterstrasse 14
D-3400 Göttingen

Finnisch-Ugrisches Seminar
der Universität Hamburg
Bogenallee 11
D-2000 Hamburg 13

Die Zeitschrift kann über jede Buchhandlung oder direkt beim Verlag bezogen werden.

Auslieferung: Helmut Buske Verlag Hamburg
Friedrichsgarber Weg 138
D-2000 Norderstadt

Band 12/13 der Zeitschrift *Finnisch-Ugrische Mitteilungen* enthält folgende Beiträge aus dem Bereich der Hungarologie:

Neumer, Katalin: *Schweigen und dialogisches Verhältnis in Géza Ottliks »Die*

Schule an der Grenze»

Réthy, Iris: *Konfrontierende Untersuchung der kausalen Konjunktionen im Deutschen, Finnischen und Ungarischen*

Voigt, Vilmos: *Die ungarische Folkloristik heute*

Fodor, István: *Rezension Lajos Kiss: «Földrajzi nevek etimológiája»*

Fodor, István: *Rezension László Elekfi: «Petőfi verseinek mondattani és formai felépítése», Budapest, 1986.*

Pettrits, Maria: *Ungarische Studenten in Göttingen als Vermittler ungarischen Gedankengutes. Ein Beispiel aus dem 18. Jahrhundert*

Fazekas, Tiborc: *Attila Szabó T. (1906-1987)*

Futaky, István/ Wolfgang Veenker: *Professor Wolfgang Schlachter zum 80. Geburtstag*

Hasselblatt, Cornelius: *Finnougrische Arbeitstatung in Hamburg*

Höpp, Karin: *Die László Németh-Gesellschaft in Hódmezővásárhely*

☛ FINNISCH-UGRISCHE LEHRVERANSTALTUNGEN IM SOMMERSEMESTER 1988 IN DER BUNDESREPUBLIK DEUTSCHLAND UND IN ÖSTERREICH

☛ FINNISCH-UGRISCHE LEHRVERANSTALTUNGEN IM WINTERSEMESTER 1988/89 IN DER BUNDESREPUBLIK DEUTSCHLAND UND IN ÖSTERREICH

☛ FINNISCH-UGRISCHE LEHRVERANSTALTUNGEN IM SOMMERSEMESTER 1988 IN DER BUNDESREPUBLIK DEUTSCHLAND UND IN ÖSTERREICH

Rivista di studi ungheresi

Annuario del Centro Interuniversitario per gli Studi Ungheresi in Italia

La *Rivista di Studi Ungheresi*, annuario del Centro Interuniversitario per gli Studi Ungheresi in Italia, si propone come punto di riferimento per tutti gli studiosi italiani e stranieri che svolgano ricerche nei diversi campi della cultura ungherese, dalla storia dei millenari rapporti culturali tra l'Ungheria e l'Italia ai contributi di magiaristica italiana, ai nuovi contributi sugli orientamenti metodologici che si sviluppano in Ungheria e nel Mondo.

Essa vuole rinnovare la tradizione degli Annuari dell'*Accademia d'Ungheria di Roma* e della rivista *Corvina* pubblicati tra le due guerre ed ambisce ad inserirsi nel concerto delle riviste di filologie moderne italiana e di quelle collegate all'Associazione Internazionale di Studi Ungheresi.

La *Rivista di Studi Ungheresi* è stata fondata dall'Università degli Studi di Roma, La Sapienza e la redazione della Rivista è tutt'ora presso la Cattedra di Lingua e Letteratura Ungherese dell'Università di Roma, diretta dal Prof. Péter Sárközy. Nel Comitato scientifico della Redazione fanno parte i Professori Amedeo Di Francesco: Istituto Universitario Orientale di Napoli/ e Gianpiero Cavaglià /Università di Torino/. La *Rivista* viene pubblicata annualmente con un numero di cca 180 pagine in 500 copie. Il prezzo di un numero è Lit. 25.000. L'editore della *Rivista di Studi Ungheresi* è il Carucci Editore di Roma: Roma 00153, viale Trastevere 60. Tel.: 06-5806274

Breve riassunto dei numeri pubblicati:

R.S.U. 1-1986

T. Klaniczay: Letteratura e nazionalità. La letteratura ungherese nell'area danubiana

Massimo Mila: Zoltán Kodály, l'ultimo "Phonascus"

Mario Petrucciani: Ungaretti e l'Ungheria

Giani Vattimo: Budapest e l'immagine dell'Europa

Fernad Braudel: Les trois Europes

RSU. 2-1987

M. DOGO: L'Italia e la questione delle nazionalità in Ungheria

Z. Tordai: Provincialismo o cultura regionale: La Transilvania

F. Szabó S.J.: In memoria di Péter Pázmány

A. Di Francesco: Formule nel Szigeti Veszdelem di Miklós Zrínyi

C. Preve: Lukács in Italia

P.E.Piacentini: Il diario di Buda del barone Michele d'Aste (1686)

V. Voigt: La folcloristica ungherese oggi

RSU. 3-1988

J.S.Petőfi: Le poesie Psyché di Sándor Weöres

M.D'Alessandro: Pannonismo e affinità mediterranea in Viktor Cholnoky

P. Sárközy: La tradizione "decadente" della Divina Comedia di M. Babits

G. Aristarco: Gy. Lukács e l'arte del cinema

J. Tognelli-T. Kemény: Traducendo poeti ungheresi

P. Santarcangeli: Le letterature delle minoranze

C. Corradi Musi: Le stampe di soggetto ungherese del Fondo Palatino di Parma

D. Geno: Carlo Tagliavini, studioso delle lingue ugro-finniche

George Bisztray: Lo studio dell'ungherese nell'America del Nord

RSU. 4-1989

/Numero dedicato alla memoria di Mattia Corvino V Centenario della morte/

T. Kardos: Mattia Corvino

M. Pavan: Miti e storia fra Danubio e Adriatico

F. Szakály: Mecenatismo regio e finanze pubbliche in Ungheria

C. Vasoli: Francesco Bandini tra Firenze e Buda

M. Birnbaum D.: Mattia Corvino, il "flagellum Dei"

I. Borzsák: La "translatio imperii" e la terza Roma

J. Slaski: Il "triangolo aureo" italo-polacco-ungherese all'epoca del Rinascimento

P. Ruzsicka- Zs. Kovács: Storia e bibliografia della "Corvina" (1921-1955)

RSU. 5-1990

A. Di Francesco: La "Storia di Toldi" una variante ungherese degli ideali cavallereschi

C. Corradi Musi, L'eco dell'Ungheria nell'Italia Settentrionale nell'epoca angioina

G. Cavaglià: Il Rinascimento come pretesto: Il Piccolo Primate di K. Mikszáth

M.T.Angelini: I romanzi di L. Németh fra greco e cristianesimo

F. Fejtő: La conscience du poète: Attila József

P. Agostini: La versificatione ungherese e la traduzioni italiane

G. Békés OSB: I quarant'anni di una rivista: Katolikus Szemle.

P.Santarcangeli: Uno scrittore gentiluomo: S. Márai

T.Erdélyi:La Cattedra di Ungherese

dell'Università di Vienna

*Association pour le Développement des Etudes Finno-
Ougriennes
2, rue de Lille - 75007 Paris*

Publications de l'A.D.E.F.O.

Les membres de l'A.D.E.F.O. bénéficient d'une remise de 25 % sur toutes les publications.

Pour la revue, le versement simultané d'une cotisation et de l'abonnement au volume correspondant entraîne une remise de plus de 40 %.

Remise spéciale pour l'achat de la collection. S'adresser au secrétariat.

1. Revue Etudes Finno-Ougriennes

Revue fondée en 1964 et consacrée, sous le patronage d'éminents spécialistes de divers pays, à l'étude des langues d'origine finno-ougrienne et des peuples qui les parlent, les Etudes Finno-Ougriennes publient, avec la collaboration de nombreux savants étrangers, des travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie, etc. On y trouve également une chronique des événements intéressant le monde finno-ougrien et des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.

Tomes I à VII épuisés, reproduction en préparation.

Tome VIII (mélanges Sauvageot): 150 F (volume relié)

Tomes IX à XIX: 120 F le volume

Tome XX: 158 F

Tome XXI: 128 F

Tome XXII: 140 F

Tome XXIII (à paraître en 1991): 140 F

- Abonnement + cotisation A.D.E.F.O. :

-1991 (cotisation + vol. XXIII) : 200 F, étudiants 140 F

1992 (cotisation + vol. XXIV) : 220 F, étudiants 145 F

- Achat de collection : 15 volumes (VIII à XXII, valeur 1896 F) : 1250 F.

(Pour toute commande de collection reçue en 1991, la reproduction des volumes I à VII sera fournie gratuitement.)

2. Collection Bibliothèque Finno-Ougrienne

1. Fanny de Sivers, Les emprunts suédois en estonien littéraire : 50 F.

2. Béla Bartók vivant. Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely : 85 F.

3. Autour du Kalévala, textes réunis par Georges Cerbelaud-Salagnac : 50 F.

4. Le monde kalévaléen en France et en Finlande, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes. Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot : 120 F.

5. Regards sur Kosztolányi. Actes de colloque réunis par Bertrand Boiron : 85 F.

6. Un chant épique de la Prairie. Autobiographie versifiée d'un poète populaire hongrois du Canada : 160 F.

Jean Gergely et Jean Vigué, Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, oeuvre et héritage spirituel de Béla Bartók, édition conjointe avec la Revue Musicale, Paris, et Akadémiai Kiadó, Budapest : 120 F.

3. Hors collection

Nonanteries. A Aurélien Sauvageot pour son 90ème anniversaire. (Bibliographie de l'oeuvre d'A.S. : ouvrages, traductions, articles, avec textes d'hommages) : 50 F.

Librairie dépositaire Klincksieck, 11, rue de Lille 75007

GRAMMAIRE PRATIQUE DU HONGROIS D'AUJOURD'HUI

LAJOS NYÉKI : Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui

« Le livre de L. Nyéki répond à une exigence qui, bien que liée au type le plus classique d'étude de la langue, n'a pourtant jamais été satisfaite. Il s'agit de fournir aux étudiants de hongrois qui ont besoin de parvenir à une très bonne maîtrise de la langue un ouvrage qui s'accorde à la fois avec les critères d'une approche scientifique des structures linguistiques et avec les visées d'un manuel dont on attend qu'il fournisse facilement une réponse à des questions de tous ordres sur la constitution et le fonctionnement des formes dans les phrases de la langue. Il n'existe actuellement aucun livre qui associe ces deux exigences ».

« Cet ouvrage doit être un instrument de travail précieux. Il est l'œuvre d'un enseignant qui a tiré beaucoup d'indications utiles de sa pratique, et d'un linguiste qui a raison de croire qu'on peut donner une formation de portée générale en décrivant les mécanismes d'une langue particulière ».

(Extraits de la préface du Professeur Jean PERNOT)

LAJOS NYEKI

OPHRYS-POF

LE HONGROIS SANS PEINE

1 volume - 1 coffret de 4 cassettes

Deux excellents auteurs, MM. Georges KASSAI et Tamás SZENDE, et la célèbre maison d'édition ASSIMIL ont réussi, grâce à des textes vivants et actuels, à mettre à la portée de tous une langue réputée difficile.

Monsieur Jean PERROT , Directeur du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, a préfacé l'ouvrage.

Les enregistrements offrent un complément indispensable pour la compréhension orale et l'aisance du langage parlé.

LE HONGROIS SANS PEINE occupe dorénavant une place de choix parmi les 25 langues (*) déjà éditées par ASSIMIL.

(*) français - anglais - allemand - espagnol - italien - portugais - grec - néerlandais - serbo-croate - polonais - russe - hongrois - roumain - suédois - brésilien - hébreu - arabe - chinois - japonais - espéranto - latin - corse - breton - occitan - catalan.

ASSIMIL - B.P. 25 - 13 rue Gay-Lussac
94431 Chennevières-sur-arne cedex
Tel. (1) 45 76 87 37 - Télex 264 337
Télécopie : (1) 45 94 06 55

MALÉV

Compagnie aérienne hongroise

PONT QUI RELIE

Un vol quotidien le soir, et un deuxième vol le matin les lundi, mercredi et samedi, en exploitation conjointe avec Air France. Départ et arrivée: CDG 2 B.

Malév Air Tours organise week-ends, séjours, circuits, voyages incentives, programmes sur mesure. En cas de voyage en groupe de 10 ou 20 personnes, les prix pour le transport et pour le service terrestre sont très avantageux.

A deux heures de vol de Paris la Hongrie vous attend. Elle a su préserver son art, son folklore, ses traditions. Sa capitale, Budapest, est "la perle du Danube".

Contactez-nous

MALÉV

7, rue de la Paix, 75002 Paris.
tél: 42-61-57-90, télex: 220-458, téléfax: 42-61-47-28

MALÉV

Compagnie aérienne hongroise



Tartalom

Hunyadi István : <i>A felszabadító háború demográfiai vonatkozásai</i>	1
Catherine Horel: <i>Magyarország és a francia közvélemény 1848-ban</i>	12
Kende Péter: <i>Polgárosodás és a magyarok jövője</i>	22
Kárász Artúr: <i>A magyar gazdaság néhány problémája</i>	30
Sarah Vajda: <i>A történelem megbocsát. Örkény három darabjának olvasata</i>	40
Pajzs Júlia: <i>Francia és magyar számítógépes nagyszótárak</i>	47
Szende Tamás: <i>Egy új magyar-francia/francia-magyar nagyszótár felé</i>	55
Kovács Ilona: <i>Dokumentációs bázisok a hungarológia-oktatás és -kutatás számára</i>	74
<i>Tudományos konferenciák</i>	
<i>Európai hungarológiai központok tanácskozása</i>	
Jean Perrot: <i>Az ülészak megnyitó beszéde</i>	87
Köpeczi Béla: <i>A hungarológia helyzete és perspektívái</i>	90
<i>A szekcióülések összefoglalói (a központok funkciója, oktatás, kutatás, informatika és dokumentáció)</i>	94
<i>Ajánlások</i>	103
<i>Eckhardt Sándor, a tudós, humanista és pedagógus. Tudományos kerekasztal születésének 100 évfordulója tiszteletére</i>	105
Köpeczi Béla: <i>A nemzetkép Eckhardt Sándor tanulmányaiban</i>	107
Karafiáth Judit: <i>Eckhardt Sándor és a francia katolicizmus reneszánsza</i>	111

Nyéki Lajos: *Eckhardt Sándor, ahogyan megismertem* 116

Eckhardt Ilona: *Édesapám, Eckhardt Sándor* 121

Kiadatlan fordítások

Jean Malaplate: *A vén cigány* (a fordító jegyzetei) 125

Vörösmarty Mihály: *A vén cigány*. Fordította Jean Malaplate 128

Áprily Lajos: *A fejedelemhez* 134

József Attila: *Nem én kiáltok*. Fordította Kardos Gábor 136

Nemes-Nagy Ágnes: *Ekhnaton éjszakája*. Fordította Jean-Luc Moreau 142

Hunyadi Sándor: *Lovagias ügy* 148

Nathalie Arnaud: *Örkény fordítása közben* 154

Tájékozódás

A magyar színház és film hete (Sophie Kepes) 161

Magyar napok Franciaországban (A. Szabó Magda) 164

Kerekasztal a XX.sz-i magyar-francia irodalmi kapcsolatokról
(Magyar Miklós) 169

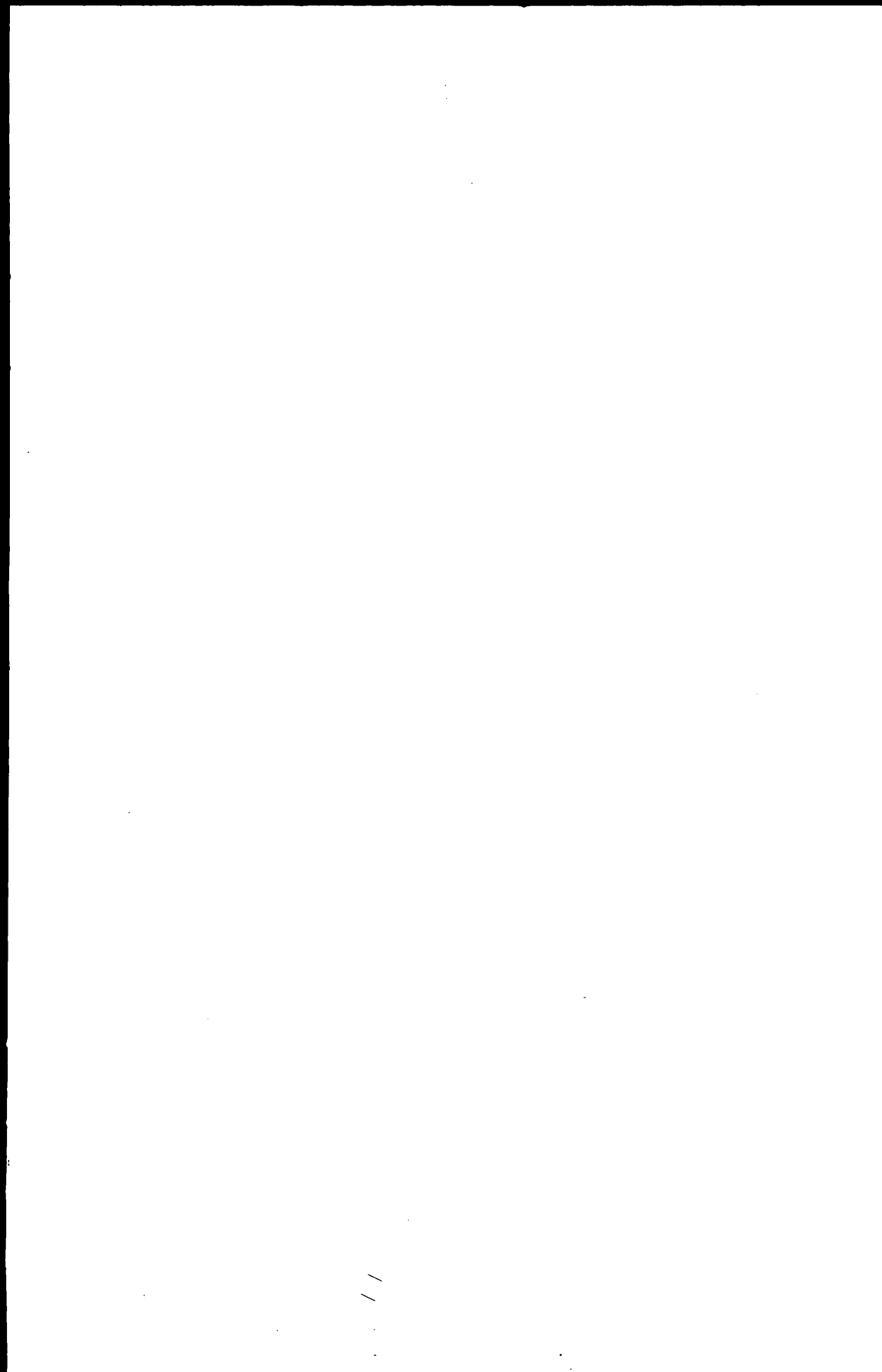
Krónika

A Párizsi Magyar Intézet rendezvényei 1991-ben (Pataki Pál) 171

Könyvek 174

Magyar nyelvű összefoglalók

Tartalom



Készült a Budapesti Közgazdaságtudományi Egyetem
sokszorosító üzemében, 500 példányban, 20,8 (A/5) ív terjedelemben
Felelős vezető: Jász József nyomdavezető
91/471

